

60 Année - No 6

Juin 1913

NOTRE ROMAN COMPLET :

PEPITES ET LINGOTS

Par ROUX-FERRAND

La Revue Populaire

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

D. M. Bernier



LE COUP DE JARNAC, (Voir i ntérieur)

Sommaire : Nuits d'Été. Femmes et fleurs. Au Pays du Grand Turc. Papier et parchemin. Daniel l'Émigrant. Flamberge au vent. Fourchettes et cuillers. Les papillons japonais. La chasse aux fauves: le lion. Voyages sur mer, hier et aujourd'hui. Un bal sous Charles VI. Un précurseur de Sherlock-Holmes. Les grandes inventions de Ballenbois. Dans les airs. Les animaux mineurs et terrassiers. Le lasso des cow-boys. Un peu de tourisme. Sultans et rois en exil. La leçon du Titanic. Il y a plus d'hommes que de femmes. Poésies, etc.

POIRIER, BESSETTE & OIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.

Beaute et Fermete de la Poitrine !



Disparition des creux des Epaules et de la Gorge
par l'emploi de la Méthode Scientifique

La Méthode Scientifique, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, développe et raffermi très rapidement la Poitrine.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur les seins, sans faire grossir les autres parties du corps.

Bienfaisant pour la santé, facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

Prix de la Méthode Scientifique, \$1.00

PROF. FRED. ROBERT,
Dept. 18,

Boîte Postale 2244, Montréal, Qué.

Toutes les correspondances sont strictement confidentielles. Les commandes sont toujours expédiées de façon à ce que personne ne puisse en soupçonner le contenu.

Les personnes qui désirent de plus amples informations peuvent m'écrire à l'adresse indiquée en joignant un timbre de 2 cents pour frais de Poste.

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous— il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building., 4 rue Hoptal, Montreal

W. Legault,

(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine, Montréal.

Office et ateliers,
675 Chemin de la Côte-des-Neiges,
Montréal.

Propriétaire de Carrières
de Granit

Jos. Brunet,

Fabricant et Importateur,
Constructions de Granit et
Tous Genres de Travaux
de Cimetières

Estimations sur demande.

Gros et Détail. Tel Up. 1466.

Atelier moderne défiant toute
compétition.

**GRAND
TRUNK
RAILWAY
SYSTEM**

Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit
et Chicago.

A TORONTO

En 7½ Heures par

"l'International Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du
Canada quitte Montréal à 9.00 a. m.

Quatre Trains Express par Jour

9.00 a. m., 9.40 a. m., 7.30 p. m., 0.30 p. m.
MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur
les trains de jour; wagons-lits Pullman écia-
rés à l'électricité, avec lampes de lecture
dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL-NEW-YORK, via D. & H.
Co.—a8.45 a. m., b3.00 p. m., a7.25 p. m., a8.10
p. m.

MONTREAL-BOSTON — SPRINGFIELD
via C. V. Ry.—a3.81 a. m., a8.30 p. m.

MONTREAL — OTTAWA — a8.00 a. m.,
9.10 a. m., b4.00 p. m., a8.05 p. m.

**MONTREAL-SHERBROOKE-LENNOX-
VILLE**—a8.00 a. m., b4.16 p. m., a8.15 p. m.

a Tous les jours. b Tous les jours excepté
le dimanche.

BUREAUX EN VILLE: 122 rue St-Jac-
ques. Tel Main 6905, Hôtel Windsor ou gare
Bonaventure.

**CHARLES
BERNIER**

Architecte

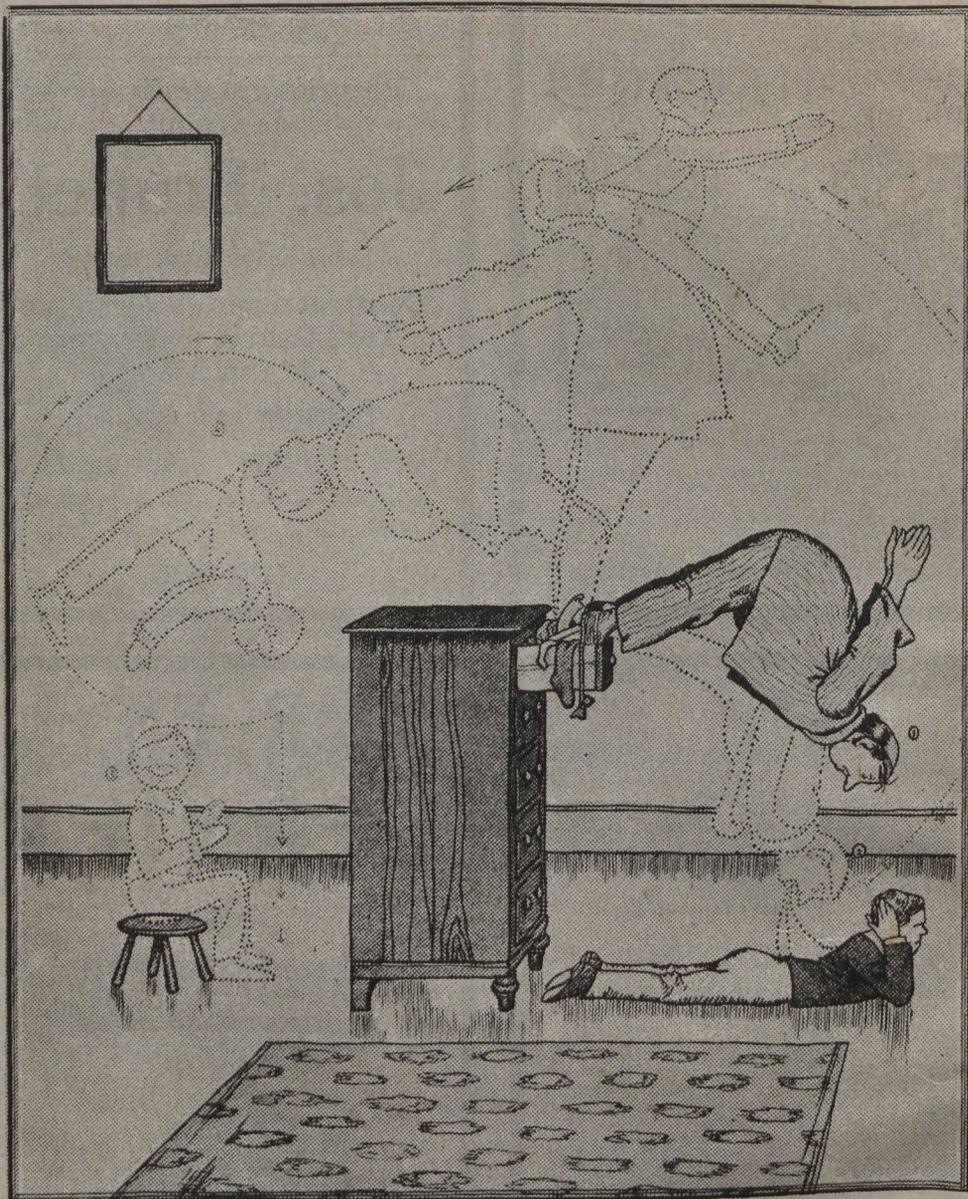
70 RUE ST-JACQUES

Tél. Main 2319

479, rue St-Hubert. Tel. Est 4100

MONTREAL

LA SANTE PAR L'EXERCICE



Un excellent exercice pour acquérir la souplesse des reins et la force de résister au meilleur "toc-hold".

La Revue Populaire

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

Parait
Tous les
Mois

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Éditeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL.

AVIS AUX ABONNES

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Nuits d'Été

— o —

ON a composé d'admirables poèmes et de sentimentales mélodies vantant le charme et la douceur des nuits d'été,

On s'est complu à évoquer d'admirables visions, à dépeindre un état d'âme dans lequel la langueur, le calme et la béatitude formaient un trio d'une si ravissante union que les larmes nous en venaient tout bêtement aux yeux...

Çà, c'est le rêve!...

Mais la réalité?? Ah, dame? la réalité est tout autre! Les nuits d'été ne sont tout simplement qu'une affreuse torture... On sue, on se retourne sans trouver de bonne place, on sacre après les marin-gouins, après le voisin d'à côté qui joue du piano ou celui d'au-dessus dont le moutard exécuté avec un infernal brio un cantique en ton très mineur et très criard.

Bref, on peste, on hurle, on se démène, on sue davantage encore puis, finalement on s'endort... juste, à l'heure à laquelle il faut se lever pour aller travailler...

Tout çà, c'est la faute de la chaleur! ah! poésie des nuits d'été!!!

On a essayé toutes sortes de remèdes et

de recettes pour conjurer ce fâcheux état de choses et tout çà avec un résultat tout ce qu'il y a de plus négatif—comme dit le môssieu qui "écrit" dans les journaux...

Voici une nouvelle recette qui n'est peut-être pas meilleure que les autres mais, à coup sûr, pas plus mauvaise.

Avant de vous mettre au lit, baignez-vous abondamment la figure avec de l'eau fraîche; placez trois ou quatre épaisseurs de draps de toile entre le drap du dessous et le matelas et ne mettez qu'un seul drap sur vous-même.

Portez une chemise de nuit en tissu fin, à mailles, du genre dit "cellulaire" et large au cou ainsi qu'aux poignets, reposez-vous la tête haute et... dormez si vous pouvez.

Ce sont les conseils d'un médecin compétent, le Dr Davenière, professeur à l'École de Grignon, en France, qui nous recommande celà.

Si cela ne suffit pas, j'ajouterai mon propre conseil que voici. faites-vous construire une glacière suffisamment grande et couchez dedans.

J'avoue toutefois que je serai le premier à ne pas donner l'exemple.

Roger Francoeur.



HYMNE AU CANADA

Quand le vieux Monde, usé, sombre dans l'anarchie
 Quand des plus nobles freins sa Science affranchie
 A tous les vents du ciel disperse le passé;
 Quand des peuples entiers chassent Dieu de ses temples,
 Il faut aux dévoyés de sublimes exemples
 Pour refaire le jour en leur esprit faussé.

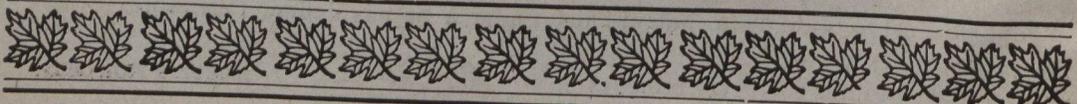
Terre où germa toujours l'esprit apostolique,
 O mon pays aimé! la France catholique,
 Aux jours de ses grandeurs, t'arrosa de son sang
 Plus tard, quand son étolie à tes cieus fut éteinte,
 Portant bien haut son nom et sa croyance sainte,
 Tu gardas son génie aux bords du Saint-Laurent.

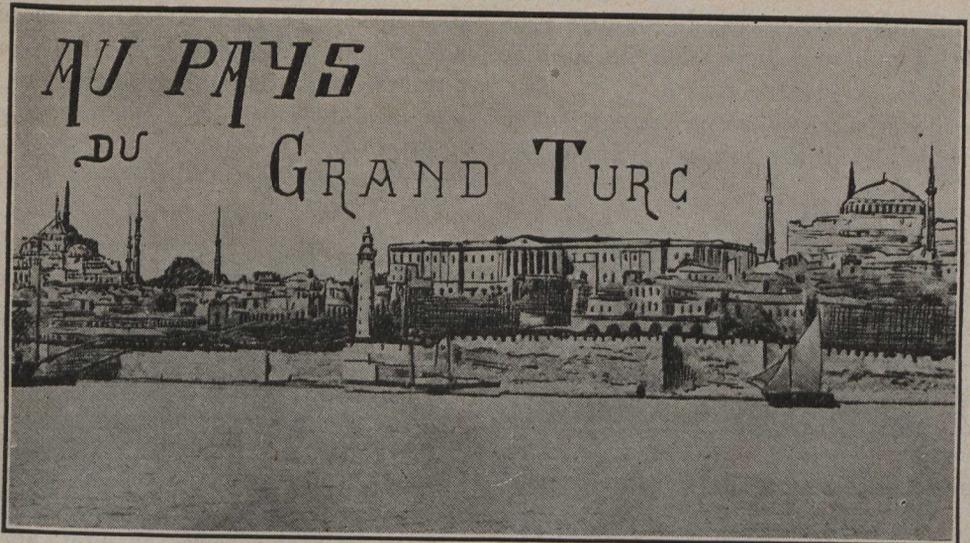
O les longues douleurs! les déboires sans nombre,
 Et les combats géants de cette époque sombre
 Où tout nous trahissait, hors nous-mêmes et Dieu!
 Où du sang de nos coeurs on nous faisait un crime,
 Où côtoyant sans cesse un insondable abîme,
 D'un peuple à chaque pas la vie était en jeu!

Et, cependant, tu vis, libre, plein d'espérance,
 O mon pays aimé, fier d'être encore la France!
 La haine a, bien souvent, cru te mettre au tombeau;
 Mais, non, tes longs malheurs ont passé comme un rêve;
 Maintenant, chaque fois que ton soleil se lève,
 L'horizon se déroule et plus vaste et plus beau.

Ah! souviens-toi toujours de ces héros austères,
 Magnanimes chrétiens, tes modèles, tes pères;
 Pour toute sainte cause, ils mourraient sans trembler.
 Tant que la grande voix qui monte de leur cendre
 Au coeur de tes enfants saura se faire entendre,
 Oseront-ils jamais ne pas leur ressembler?

Ernest MARCEAU.





Constantinople.--La Mosquee Ste-Sophie.-- Moeurs et Coutumes d'Orient.

Par F. de Verneuil.

S'IL est au monde un pays qui ait fait couler beaucoup d'encre depuis quelque temps, c'est à coup sûr celui qui, à cheval sur le Bosphore et la mer de Marmara est à la fois Asiatique et Européen, celui dont le Grand Turc vient de se faire expulser avec tous les honneurs dus à son rang.

Qui parle de l'Orient, forcément évoque Constantinople, capitale de ce qui fut l'empire Ottoman; à tout seigneur tout honneur, c'est donc par là que nous allons commencer cette rapide esquisse.

Constantinople laisse, dans l'esprit du touriste, des impressions bien différentes selon que l'on a des idées pratiques ou des aspirations poétiques.

Tel vous en parlera avec enthousiasme

et vous dépeindra l'antique Byzance comme le rendez-vous de tous les palais des fées; tel autre, plus positif vous dira carrément que ce n'est ni plus ni moins qu'un repaire de bandits et une gigantesque caverne de voleurs.

Lequel croire?

Ni l'un ni l'autre et tous les deux; il y a de l'exagération chez l'un et l'autre mais aussi pas mal de vérité car là, comme à Venise, il faudrait tremper sa plume ou son pinceau dans la lumière palpitante pour imiter les jeux du rayonnement solaire dans une atmosphère idéale, et fixer les effets fugitifs qui pénètrent et enveloppent ces paysages d'un charme inexprimable.

Donc, le premier acte d'un voyage en

ces régions privilégiées, c'est-à-dire l'arrivée, donne une impression de sublime beauté.

Le deuxième acte, auquel appartient la scène du débarquement, est moins sédui-



Derviches danseurs de Constantinople.

sant : vous vous tordez les pieds sur les pavés inégaux de ruelles sales et malodorantes, vous pataugez au milieu de mares boueuses, enfin vous êtes la cible d'une nuée de mendiants et "d'hommes de proie" qui semblent n'avoir d'autre mission en ce monde que de réduire votre bourse à sa plus simple expression.



Constantinople a pris son nom de l'empereur Constantin qui fit bâtir un Capitole, des places publiques, des églises, des cirques, bref tout ce qui pouvait contribuer à en faire une des plus belles villes du monde.

Il y réussit du reste et comme ce qui est beau attire toujours les convoitises, Constantinople ne tarda pas à être la cause de guerres sanglantes.

Ce fut d'abord le roi des Huns, Attila qui l'envahit puis céda la place aux Bulgares (déjà !) avec lesquels les Turcs eurent fréquemment maille à partir.

Au treizième siècle, la France donna

plusieurs empereurs à Constantinople ; mais l'empire latin d'Orient fut bientôt renversé par Michel Paléologue, qui, en 1261, rétablit la primitive domination grecque.

Cette renaissance de Byzance fut elle-même d'assez courte durée, puisque, au quinzième siècle, la ville tomba sous le joug des Turcs et que, depuis cette époque, les musulmans en sont restés les maîtres.

Aujourd'hui la question semble changer de face et, la civilisation aidant, ce pourrait être fort bien, à bref délai, la disparition de ce qui donne à Constantinople son étrange aspect, tout au moins en ce qui concerne les gens.

Rien de plus bizarre, en effet, que ces derviches danseurs, tourneurs ou hurleurs, rien de plus coquin aussi car ces gaillards qui prétendent être la crème des honnêtes gens ne sont en réalité que de fieffés paresseux quand ce ne sont pas de dangereuses canailles.

mode turque ; pas de voiture, pas de cheval, pas même d'âne : un simple portefaix qui cherche naturellement à éviter le plus possible la fâcheuse courbature.



Les pompiers qui transportent l'eau dans une poche.

Un autre tableau peu banal est celui des pompiers qui transportent l'eau, sinon dans une poche, du moins dans une sorte de hamac en toile imperméable que quatre

hommes maintiennent au moyen de bâtons; cela n'est pas très moderne!

Pas très moderne non plus l'express à la Très pittoresque, par exemple, ces mar-



Un "express" turc.

chés en plein vent qui présentent un peu l'aspect de campements nomades; les bouchers principalement semblent affectionner ce genre d'étalage qui a l'avantage de nécessiter simplement un grand parapluie comme boutique.

C'est économique, mais ça manque de glacière!

Ce qui ne disparaîtra pas, heureusement, ce sont les monuments réellement admirables et datant, comme je l'ai dit plus haut, presque tous du temps de Constantin.

On voit toujours une colonne spécialement élevée par ordre de cet empereur et pour rappeler son souvenir aux générations.

C'est au commencement du IV^e siècle qu'il fit construire la basilique Ste-Sophie,

ainsi nommée parce qu'elle était dédiée à la Sagesse Divine.

Brûlée deux fois aux cours des révolutions, elle fut définitivement reconstruite avec un luxe inouï par Justinien au sixième siècle.

L'impérial époux de la fameuse Théodora, fille d'un montreur d'ours, puis comédienne, élevée à la dignité d'impératrice pour le malheur de l'Empire, voulut que son église surpassât en splendeur tout ce que l'on avait vu jusque-là.

Pour l'autel, l'or et l'argent ne suffisant plus à son enivrement de richesse, il y jeta à pleines mains les perles et les pierres précieuses.

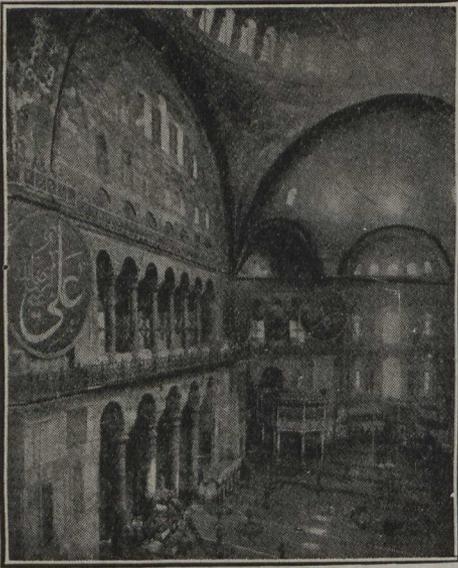
De ces bijoux pilés, on fit une sorte de mortier avec de la pâte de métaux rares et on l'incrusta de camées et de gemmes. Cette table sacrée, tout en bijouterie, fut surmontée d'un tabernacle dont le toit d'or massif était supporté par d'élégantes colonnes d'argent et d'or, rehaussées de merveilleuses pierreries.



Le marché en plein air.

Tous les ornements de l'église avaient la même magnificence. Les cabochons de diamant, de turquoise, de rubis et d'éme-

raude tapissaient littéralement le somptueux édifice et s'alliaient à l'or des candélabres, des croix, des vases massifs.



L'Intérieur de Sainte-Sophie.

Les portes étaient en ivoire, en ambre et en bois de cèdre. Une forêt de colonnes de marbre, de porphyre, soutenaient des chapiteaux incrustés de perles, de grenats, de saphirs, etc. L'or ruisselait partout. Justinien avait même songé à en paver le sanctuaire, mais il dut y renoncer et adopta des dalles de marbre multicolore.

Lorsque les murs eurent atteint seulement trois pieds au-dessus du sol, on avait déjà employé 95 mille livres d'or dans la construction! Et pour couronner ce monument, digne d'un conte de fée, on lança hardiment dans les airs jusqu'à une grande hauteur une immense coupole faite en briques d'une extrême légèreté.

Mais ce dôme à la fois imposant et trop fragile s'écroula vingt ans plus tard pen-

dant un tremblement de terre.

Les richesses entassées dans Sainte-Sophie s'éparpillèrent à travers les siècles; elles constituaient un appât trop tentant pour les amateurs de bijoux et d'objets précieux.

Enfin, la conquête turque fit plus encore que les pires vandales pour la détérioration de la fantastique basilique.

Le Coran n'admettant pas la représen-



La colonne érigée en mémoire de Constantin.

tation de la figure humaine, toutes les admirables peintures reproduisant des scènes bibliques, les superbes mosaïques montrant la vie des saints et les riches vitraux

furent supprimés ou masqués par un badigeonnage.

Aussi est-il bien difficile actuellement de retrouver les vestiges du luxe prodigieux de Justinien. Cependant, on voit encore en bordure de la nef les huit magnifiques colonnes de marbre vert qu'il fit venir du temple de Diane d'Ephèse, et aussi celles de porphyre rouge provenant du temple du Soleil, à Baalbeck. Sur un de ces piliers, on distingue encore l'empreinte d'une main qui aurait été laissée par Mahomet II lorsqu'il entra en chevauchant dans le saint lieu et trempa ses mains dans le sang des fidèles, massacrés pendant qu'ils imploraient le ciel de sauver leur pays de la domination musulmane.

Malgré ces mutilations, Sainte-Sophie produit un effet grandiose par ses vastes proportions et par les restes de sa brillante décoration.

Ses mosaïques sont d'une beauté incomparable. Mais les ornements turcs qui ont

remplacé les anciens ne laissent que des regrets.

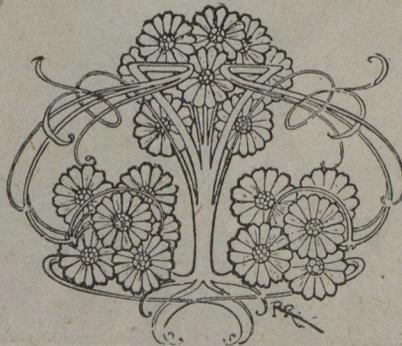
Parmi les curiosités de Sainte-Sophie, citons aussi la fameuse Pierre Luisante, qui absorbe pendant le jour la lumière du soleil et la restitue dans la nuit avec d'autant plus d'intensité que l'ombre devient plus épaisse.

Extérieurement, l'édifice n'a rien de remarquable et les quatre minarets dont il est flanqué depuis sa transformation en mosquée n'ajoutent rien à son caractère assez banal.

Du haut de ces tours pointues, le muezzin, d'une voix nasillarde, appelle les fidèles à la prière, et sa triste mélodie se répète comme un écho de minaret en minaret.

Espérons que maintenant nous verrons remplacer ces muezzins, vestiges de la barbarie, par de gaies et sonores cloches chrétiennes.

Constantinople ne perdra pas au changement.





Femmes
&
Fleurs

par A. RIOU



FEMMES ET FLEURS

Par A. Riou.

N'EST-IL pas vrai que certains mots provoquent chez la personne qui les entend, l'évocation soudaine, imprévue, irrésistible, d'autres mots qui en sont le corollaire indispensable? Pour moi, du moins, je fais partie de cette classe de gens qui ne peuvent s'empêcher d'accoller à une dénomination quelconque, l'image, la tournure et l'expression d'une personne à laquelle l'objet désigné me paraît adéquat.

C'est ainsi que je ne puis entendre parler des fleurs, sans qu'aussitôt surgisse à ma pensée, la vision exquise de la "femme". Notez bien, chères lectrices, qu'en disant "la Femme", je ne cherche pas à exprimer l'impression spéciale d'une physiologie connue, d'un être cher, d'une image accoutumée, loin de là, à mon esprit surgit aussitôt, cette forme immatérielle, faite de flou et de rêve, cette impalpable silhouette toute de charme et de grâce, cette

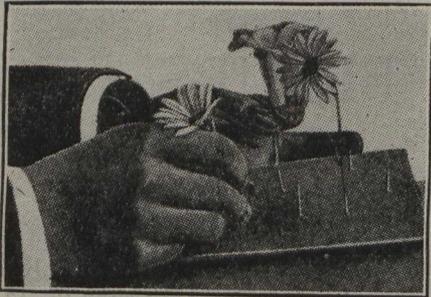
vision exquise, vaporeuse et captivante qui est l'essence même du sexe féminin!

Les fleurs n'ont été créées que pour les femmes, dit-on, je pourrais ajouter que les femmes ne peuvent vivre sans les fleurs. Il existe entre elles une affinité telle, que les séparer me semblerait un crime, car elles se complètent mutuellement, et la grâce de l'une ne peut que mettre en relief le charme de l'autre.

En général, les femmes adorent les fleurs, elles s'en parent, s'en entourent, vivent dans leur intimité, savourent leur parfum, le plus souvent en adoptent un qui leur est familier, donnent en un mot à cette d'elles-même, une place privilégiée dans leur affection. C'est que la femme, comme la fleur, n'est faite que de délicatesse, de charme captivant, c'est une sensitive à laquelle il faut des soins assidus qui ne doit être traitée qu'avec douceur,

qui se froisse au premier choc, se fane dès qu'elle est négligée, et que l'oubli et le manque d'attention conduit insensiblement au trépas!

"On ne devrait jamais battre une femme, même avec une fleur!", dit la maxime bien connue. Sans vouloir discuter une pensée, qui n'aurait jamais du pouvoir être émise, j'ajouterai: "on ne devrait jamais effleurer une femme, sans y apporter la minutie, les soins délicats, que nous prenons pour les fleurs!" Ce sont deux soeurs, dont les besoins sont les mêmes, et que de-



Le travail qui consiste à fixer les tiges sur les épingles doit être exécuté avec un soin particulier.

puis des siècles, poètes et rêveurs ont toujours rassemblées, grâce à leur ressemblance et à leur affinité.

La fleur est à la fois la gaieté, la joie, le luxe, le rêve et la douleur! Elle est de toutes les fêtes comme elle est de tous les deuils! Sa place, marquée dans le salon luxueux, l'est aussi sur la tombe isolée dans le champ du repos! Elle est généreuse, elle distribue sans compter sa fraîcheur aux grands et aux petits, elle est bonne, car son parfum qui grise voluptueusement la mondaine dans son boudoir, apporte à la pauvre malade sur son lit d'hôpital, un

dérivatif aux âcres et fades émanations de la fièvre; elle est populaire, car les merveilles nacrées de ses pétales, s'étalent aussi bien sur la fenêtre de la grisette, que dans le hall somptueux du milliardaire. Peu lui chaud, elle brille, elle égaye, elle console, elle parfume tous ceux qui l'aiment, et qui lui rendent en soins assidus, les trésors de consolation qu'elle apporte avec elle. La fleur est reine par la beauté, et comme la femme sa favorite elle possède des trésors infinis de séduction et de tendresse.

La fleur a aussi son langage, elle parle, elle conseille, non pas à la façon grotesque de certains fascicules qui lui attribuent en vers mirlitonnesques des maximes plus ou moins justes, elle parle par elle-même, aussi l'observateur un peu subtil saura-t-il de suite en entrant chez une femme, quelles sont ses aspirations, ses goûts, son caractère, par le choix des fleurs qui garniront ses corbeilles.

Toutes les fleurs sont belles, en général, mais en particulier quelques-unes s'adaptent mieux à certains tempéraments. Leur couleur, leur parfum révèlent à l'inconnu la pensée la plus intime de celles qui les possèdent. Telle sera l'ornement de la blonde, aux charmes plus mièvres, à l'allure plus indolente, aux sensations plus délicates, qui ne s'associera pas à la vivacité de la brune, à sa beauté piquante, à son caractère plus fougueux. Ici le parfum sera plus violent, j'allais dire plus brutal, sa couleur plus vive étincellera dans des teintes hardies, presque provoquantes, là, les nuances seront plus fondues, plus tendres, plus floues, les senteurs plus subtiles, l'arôme moins pénétrant s'imprénera de morbidesse et de langueur. Chacune formera bien le cadre idéal qui fera ressortir le tempérament de l'une et de l'autre.

Parfois l'oeil sera surpris par la multi-

tude infinie des couleurs, dont les gammes s'enchevêtrèrent sans ordre défini, au petit bonheur, les parfums se mêleront pour former un tout spécial, où rien ne dominera, mais dont les émanations exquises se dégageront dans un arôme délicieux et impersonnel, nous serons alors en présence de l'insouciance, de la jeunesse, de la gaieté, qui sans souci cueille au hasard, ce qui lui plaît, de celles dont l'âge heureux ne permet pas encore au cœur d'être fixé, et qui jouit de son indépendance, de son bonheur présent, toute entière à la joie de vivre, et de se sentir vivre!

Comme la femme, la fleur est parfois curieuse voire même indiscrette, elle veut savoir, et quand elle sait, elle ne peut s'empêcher de proclamer son savoir. Elle affiche non seulement les goûts, les aspirations de sa propriétaire, mais son âge, ce qui est quelquefois plus ennuyeux. Si sa blancheur immaculée s'étale complaisamment dans la coiffure ou sur le sein d'une vierge, il ne lui convient pas d'être l'ornement de personnes plus âgées, son teint se fonce au fur et à mesure des années, jusqu'aux jours de deuil où dans un violet tendre elle symbolise l'au-delà!

De toutes ces raisons, ne ressort-il pas un sentiment d'affinité entre la femme et la fleur, ces deux inséparables compagnes dans l'existence.

Hélas! la fleur est fragile, sa gracilité est de celle qui ne résiste pas longtemps et trop souvent les roses vivent

....ce que vivent les roses,
l'espace d'un matin!

Cependant, combien de vous, Mesdames, n'ont-elles pas poussé un soupir de regret en présence des fleurs effeuillées, souvenir d'une heure de plaisir, ou d'un

bouquet fané auquel se rattachait de si touchants souvenirs.

Autant que des êtres chers, on voudrait pouvoir conserver pieusement ces plantes fragiles, témoins muets si souvent, de moments exquis ou d'immenses et profondes douleurs. Malheureusement le "Temps", qui n'épargne rien, ne fait d'exception ni pour les fleurs, ni pour les femmes, et lorsque l'heure sonne sa main cruelle flétrit les unes et les autres sans souci des chagrins suscités.

Du moins s'il est impossible de les con-



Les fleurs plantées sur les épingles devront avoir une position absolument verticale

server indéfiniment, est-il un moyen de prolonger la durée des fleurs, et de permettre à celles qui les chérissent de les conserver plus longtemps à leurs regards.

La méthode que je vais me permettre de vous exposer, est peut-être un peu longue, un peu délicate, mais je suis persuadé d'avance qu'elle ne rebuttera pas mes charmantes lectrices, et qu'elles seront heureuses de pouvoir conserver la vue du bouquet qui leur causa tant de plaisir, avant de n'en plus contempler que le squelette séché entre les feuilles de leurs missels.

Pour augmenter dans de notables proportions la durée des fleurs, hâtons-nous de dire qu'elles devront être cueillies avant

que leurs corolles ne soient complètement ouvertes. Il est également très important qu'elles soient sèches, et pour cela, on les suspendra par la tige durant quelques heures dans un endroit bien chauffé.

Prenez ensuite une boîte de grandeur moyenne et solide, de préférence en fer blanc, ainsi qu'une quantité de sable fin destiné à la remplir. Comme le sable même le plus propre contient des impuretés et des germes putrides, il sera indispensable de procéder à son nettoyage absolu. Pour cela vous le placerez dans un vaisseau rempli d'eau claire et lorsque les impuretés surnageront à la surface, vous changerez l'eau, jusqu'au moment, où elle demeurera absolument limpide. Vous étendrez alors ce sable ainsi purifié sur un linge fin, et placerez le tout dans un récipient que vous glisserez au four très chaud. L'évaporation ne tardera pas à se faire et vous ne le retirerez que lorsque vous ne pourrez plus en supporter le contact avec la main nue.

Découpez ensuite une plaque de carton épais, qui puisse facilement entrer et sortir de votre boîte et sur ce carton piquez avec des épingles assez longues, autant de trous que de fleurs que vous désirez conserver, en ayant soin de laisser l'épingle fichée solidement dans le carton.

Ajustez ensuite la tige de la fleur sur l'épingle, comme le feriez avec un tuyau de pipe ou encore avec un tuyau mince en caoutchouc, en prenant surtout bien soin de ne pas toucher aux pétales et de faire prendre à la fleur une position absolument verticale.

Votre carton étant garni vous le placez dans le fond de la boîte et tout doucement vous la remplissez de sable chaud. Cette opération demande beaucoup de soins et de précautions, car il ne faudrait pas que le poids du sable écrasât les tiges qui ne

doivent être couvertes que sans tassement.

A ce moment la fleur seule apparaît au-dessus du sable. Vous couvrez la boîte et vous la placez à refroidir dans un endroit sec, à la condition qu'elle ne soit pas exposée au soleil. Le séchage exige environ 48 heures, après quoi, vous replacerez la boîte et son contenu dans un four à température douce, sans exagération de chaleur, et ce, pendant un temps relativement court suivant la grandeur de la caisse et le nombre des fleurs.

L'opération est terminée, vous laisserez votre boîte refroidir graduellement à l'ombre dans un endroit très sec, pendant deux jours, et vos fleurs seront prêtes.

Au bout de ce temps vous ouvrirez votre boîte et vous en enlèverez le sable, très délicatement, car la fleur est devenu extrêmement fragile. Vous sortirez alors le carton et avec soin vous enlèverez chacune des fleurs de sa tige de métal. Vous remarquerez alors que les pétales des plus frêles seront exactement dans les conditions naturelles, sauf les tiges qui se seront rétrécies et diminuées. Le coloris des fleurs sera conservé de la façon la plus absolue, et elles seront prêtes à servir de décoration sur votre table ou dans votre salon. Il faudra cependant leur éviter le contact du soleil qui ferait immédiatement pâlir leurs teintes.

Cette méthode peut paraître un peu d'en citer quelques autres qui pourront donner les meilleurs résultats, et comme on ne peut rien avoir sans peine, j'estime qu'elle doit avoir la préférence sur d'autres peut être plus simples, mais aussi beaucoup moins concluantes.

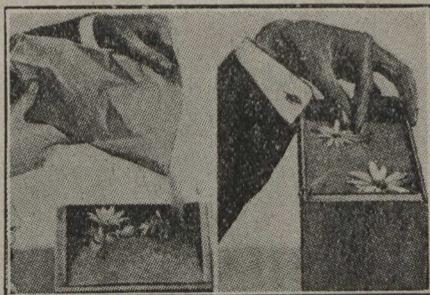
A côté de ce procédé, je me permettrai d'en citer quelques autres qui pourront être également employés et vous procureront le plaisir de prolonger la vie délicate de vos petites compagnes d'intérieur.

Voulez-vous, par exemple, garder intact un bouquet jusqu'au moment de l'offrir ou de vous en servir vous-même ? Étendez-le sur un morceau d'ouate humide et recouvrez-le avec un récipient qui s'adapte aussi exactement que possible à la plaque d'ouate sur laquelle vous l'avez placé. Il conservera sa fraîcheur pendant fort longtemps. Les fleurs paraissent elles un peu flétrir ? Mettez-les à tremper dans de l'eau chaude salée, dans laquelle vous aurez laissé tomber quelques gouttes de sulfate d'ammoniaque.

En principe, avant de placer des fleurs dans un vase, il est indispensable de laver les tiges à l'eau courante sous un robinet, afin de faire disparaître toutes les matières en décomposition qui hâteraient leur fin. Evitez de mouiller les pétales, et plongez ensuite les tiges dans le vase rempli d'eau savonneuse. Le lendemain matin, remplacez l'eau de savon par de l'eau fraîche, en ayant soin de sectionner avec des ciseaux l'extrémité des tiges. Vous pourrez ajouter dans cette eau quelques gouttes d'ammoniaque, mais sans en abuser, les fleurs ont de temps en temps besoin d'eau très claire. Avec ce procédé fort simple et à la portée de tous, les fleurs de vos appartements auront une durée cinq fois plus considérable.

Si vous voulez conserver assez longtemps fraîches les fleurs composant un bouquet de boutonnière, brûlez l'extrémité des tiges, ou plongez-les dans de la cire à cacheter bouillante. La sève ne s'échappera pas et les fleurs conserveront leur fraîcheur primitive.

Je pourrais encore citer beaucoup d'autres procédés, mais ceux-ci ne pourraient convenir à la famille et seuls les horticulteurs qui font en grand l'élevage et la conservation des fleurs sont à même de les employer. Qu'il suffise d'ajouter en terminant que la fleur comme sa compagne la femme est d'essence extrêmement déli-



Le sable doit être versé doucement à l'aide d'un cornet, et les pétales des fleurs soigneusement étalés.

cate, à toutes les deux il faut des soins spéciaux, et leur toilette exige de minutieuses attentions.

C'est en les recommandant à vos soins maternels, que je termine cet article, chères lectrices, persuadé d'avance que seules vos mains élégantes peuvent donner aux fleurs vos compagnes, les attentions qu'exige leur beauté éphémère. Soyez certaines qu'elles vous en seront reconnaissantes et qu'elles sauront vous dédommager de vos peines en vous distribuant sans compter les merveilles de leurs coloris et les exquises senteurs de leurs parfums.



P'aisirs d'Été



Pepites et Lingots

—L'or vaut-il la peine et les tourments qu'on se donne pour en avoir?
—Oui, si on l'acquiert par des moyens honnêtes et si on l'emploie à faire du bien.

(Florian.)

I

A deux lieues de Nîmes, sur le sommet d'une colline, est un vieux château abandonné par son propriétaire depuis 1792.

Le coup d'oeil qu'on aperçoit de sa terrasse est vaste mais peu varié: aussi loin que la vue peut s'étendre, ce sont des vignes sur des cailloux et des chênes rabougris, espèces de "landes" baptisées du nom de "garrigues"; puis, çà et là de nombreux villages: à l'est, Jonquières et Saint-Vincent.

Au sud, dans la plaine, Manduel, Rodillan et Bouillargues; au nord, Lednon, Poulx, Bessouce et Saint-Gervasy, dominés par ce calvaire qui semble protéger les nombreux hameaux qui se pressent autour de lui; et puis, dans le lointain, ces vieux moulins à vent et cette tour romaine sentinelle avancée qui a fait battre plus d'un coeur vraiment nîmois à l'approche du pays...

Le château, avons-nous dit, est abandonné depuis cette époque néfaste où tout ce qui avait fait de la fortune, du génie, un nom illustre était dans les cachots de la "liberté" ou sous le couperet de la "fraternité".

A côté du vieux manoir s'élève une ferme habitée par un de ces rares serviteurs qui ont réussi à force de pieuse et courageuse ruse à sauver une portion de la fortune de leur maître et la lui ont fidèlement rendue.

Mathurin Raymond, chargé d'années, mais entouré de l'estime, de la vénération de tous ses voisins, habitait encore cette ferme devenue sa propriété par une générosité reconnaissante.

Il avait avec lui deux fils et une fille.

L'aîné de ses fils n'avait hérité d'aucune des vertus de son père. paresseux, débauché, joueur, il croyait que la vie ne devait être qu'une longue série de jouissances sans peine et sans travail; aussi dès qu'il avait réussi à ramasser quelques écus, il courait les dépenser à Marseille où il avait de nombreux compagnons de débauche et ne revenait que lorsque son petit trésor était épuisé.

Les deux autres enfants, par leur dévouement et une vive tendresse, mêlée de respect, consolait le vieux métayer des souffrances morales que lui donnait ce fils.

Parmi les parents de Mathurin Raymond était un cousin plus jeune que lui qui avait quitté le pays depuis quelques années.

Ruiné par des spéculations hasardeuses sur les grains, ses biens avaient été expropriés, malgré les efforts de Raymond pour les lui conserver et il était allé demander aux "placers" de la Californie les richesses que le labeur un peu monotone, mais constant et sûr, de l'agriculture eût pu lui donner.

Il était de ces hommes qui disent : "Tout ou rien; jouir ou mourir."

Joseph, l'aîné des fils Raymond, le citait souvent comme un oracle et un modèle et c'était là le principal sujet des fréquentes querelles du logis.

Vers la fin de décembre 1854, le métayer reçut une lettre, datée de Marseille, qui lui apprenait l'arrivée en France de l'aventureux cousin et son désir de venir fêter en famille cet heureux retour.

Mathurin avait pour lui une médiocre sympathie: leurs goûts, leurs habitudes, leurs idées sur la vie des champs, la morale et la religion, comme sur l'agriculture et le commerce, n'avaient jamais été les mêmes, mais il ne pouvait répondre par un refus à cette ouverture amicale, et on prépara tout au logis pour bien recevoir Dominique Raymond.

Celui que cette nouvelle et ces apprêts rendirent le plus heureux fut naturellement Joseph.

Il voyait en Dominique un appui et une bourse complaisante ouverte pour payer ses dettes et favoriser ses projets.

Le 6 de janvier était le jour fixé pour cette arrivée, qui fit dans la famille Raymond, ordinairement si calme, une petite révolution.

II

Le vendredi, 6 janvier 1855, on fêtait donc à la ferme le jour des "Rois" et le retour du cousin Dominique.

Il était parti du pays les yeux creux, le corps sec, flatteur, complaisant, empressé... Il était pauvre.

Il y revnait le teint fleuri, le visage plein, l'oeil fier, la démarche ferme; il parlait avec assurance, crachait loin et éternuait haut; il était rieur, persifleur, présomptueux... Il était riche.

Mathurin, toujours le même, toujours bon, tolérant et gracieux, semblait cependant souffrir de cette arrogance inaccoutumée; son plus jeune fils s'en indignait et était prêt à éclater; mais Dominique trouvait en Joseph un appui énergique.

Arrivés au dessert, Paul porta un toast à la santé de son père et Joseph à l'heureux retour de l'aventurier.

—Cousin, lui dit-il, vous n'étiez pas si calé quand vous êtes parti. Vous avez eu bien du bonheur; contez-nous donc vos aventures.

—Mes aventures! Elles te feraient dresser les cheveux sur la tête; tout n'est pas roses, allez! dans le métier que je viens de faire.

—Bah! mais quoi encore? Ce n'est rien de si effrayant puisque, malgré vos soixante-six ans, vous êtes encore frais comme un poisson et rouge comme un homard.

—C'est que, vois-tu bien, mon gars, le génie sait tirer parti de tout, même des obstacles; Nous avons eu une traversée affreuse, des ouragans, des tempêtes, des maux de coeur, des terreurs de l'autre monde; mais arrivés dans la baie de San-Francisco, le merveilleux aspect de la ville et surtout l'espoir qui était au fond de nos coeurs ont tout fait oublier.

La misère était derrière nous, l'or devant, cela ranime bien un homme!

—Certes, oui! fit Joseph en soupirant.

—Cependant, tout ne fut pas topazes, lingots et rubis en commençant: "Vous arrivez à sec, me dit-on, mais vous ne sa-

vez donc pas que pour gagner de l'or il faut en avoir?"

Cet axiome peu rassurant rabattit beaucoup de ma joie et je m'aventurai assez tristement à travers de petites maisons, de bois ou de chaume, enfoncées dans le sable ou suspendues sur les rochers, dans des rues sans pavés où les pieds s'enfonçaient dans une boue noire qui fumait sous un soleil dévorant.

On y voyait des citernes d'eau croupissante, des marchandises de toute nature amoncelées devant les portes, des viandes avariées couvertes de mouches... Mais au milieu de tout cela, des tonneaux d'or qui regaillardissaient le cœur.

—Tant de richesses et de misères ensemble! dit Paul avec étonnement.

—C'est que dans un pays où l'or est abondant, il diminue beaucoup de valeur en présence des choses nécessaires à la vie, répondit son père.

—Cela est si vrai, reprit Dominique, que, dans ce bienheureux pays, le plus modeste déjeûner coûte 20 francs, de simples ouvriers gagnent 50 francs par jour et les cuisiniers, pas trop cordons-bleus, 1,000 francs par mois... Le tout est d'en trouver beaucoup de cet or maudit et de revenir, aussitôt après, en jouir en France.

C'est ce que ne savent pas faire les niais et ce que j'ai fait.

Mais ce n'est pas sans avoir payé et ma bienvenue et mon "béjaune": j'ai été volé, j'ai été accusé, j'ai subi la justice du peuple, la "loi de Lynch", comme ils l'appellent là-bas...

J'ai pâti, j'ai travaillé, j'ai passé de longues journées à chercher des "pépites" et à ne trouver que la faim, la soif et la maladie.

Sans ressources, sans amis, vendant chaque soir un lambeau de mes vêtements

pour avoir du pain, couchant sur le sable humide, me nourrissant du rebut des cuisines, piétinant dans la vase infecte ou sur des rochers aigus brûlé le jour par le soleil et dévoré la nuit par les moustiques, tremblant la fièvre ou couvert de sueur et aussitôt surpris par la pluie ou la bise, j'ai plus souffert que je ne souffrirai certainement en purgatoire...

Mais en fin de compte la chance m'est arrivée: j'ai trouvé un "placer" ruisselant d'or, j'ai éloigné les amis, j'en ai profité, seul, j'ai caché, grossi mon trésor, sans en parler à personne; puis, j'ai saisi la première occasion de retour, en mêlant mes richesses à des oripeaux sans valeur et arrivé à Marseille, j'ai échangé tout cela contre de bons billets de banque qui me feront vivre comme un prince le reste de mes jours.

Voilà mon "odyssée!" que chacun en fasse autant... s'il le peut.

En achevant ce récit, Dominique se renversa, souffla, s'étendit sur sa chaise et demanda un verre de liqueur et un cigare, comme pour savourer son bonheur à petites gorgées.

III

Chacun de ses auditeurs l'avait écouté avec un sentiment bien différent: les yeux de Joseph brillaient comme des escarboucles.

Il ne songeait pas aux misères des premiers temps, mais à la fortune acquise, réalisée, en portefeuille, du vieux Job devenu Crésus.

—Pardieu, mon cousin, lui dit-il, vous êtes un homme bien heureux!

—Tu trouves, mon garçon, répondit Dominique en aspirant sa fumée. Eh! eh! le bon temps est venu après la bourrasque, c'est pas trop tôt!

—Le bon temps? dit le père Raymond, oui, peut-être, si tu sais en jouir.

—En jouir! C'est pas ça qui est difficile.

—Peut-être. Tiens, cousin, pardonne-moi, mais je ne puis partager tes idées; nous ne nous entendons pas.

Je trouve, moi, que le bonheur n'est pas dans les richesses, mais dans la manière dont on s'en sert; à vos yeux, comme à ceux de tous les hommes devenus riches, savoir "se contenter de peu" et être heureux dans une humble position, est une phrase ridicule.

Vous ne savez avoir de plaisir qu'à grands frais: pour vous promener il vous faut des chevaux de luxe, des équipages; pour vous distraire des repas sans fin, des cartes, des orgies, à la campagne, il vous faut des châteaux, des parcs, des fêtes, du mouvement et du bruit... Mais le bonheur est-il dans ces plaisirs?

Le riche, bientôt blasé, n'attache plus de prix à rien, un désir satisfait le mène à un autre; ce dernier, à peine effleuré, le conduit à un troisième; enfin le désir lui-même s'érousse, s'éteint et le vide reste.

Heureux quand les maladies, compagnes accoutumées des excès, ne viennent pas empoisonner la vieillesse.

Notre lot à nous c'est le travail... mais ce travail nous donne le plus précieux des biens, celui qui peut seul faire goûter les autres: la santé! Cette journée laborieuse nous promet le soir la plus douce des jouissances, celle de revoir et d'embrasser nos enfants.

Cette habitude du travail nous empêche de sentir l'ennui, l'ennui qui poursuit du matin au soir le riche oisif, l'ennui qui lui fait rechercher les plaisirs les plus dangereux, souvent les plus coupables.

Cette habitude du travail nous fait sa-

vourer délicieusement le repos du dimanche et les fêtes de famille et les moindres sujets de joie; je n'en veux pour preuve que ce rire franc et naïf qu'envie si souvent celui que vous enviez.

Vous avez à vous les biens les plus vrais, celui qu'offre la nature aux hommes qui savent les goûter, ce repos des champs, ces spectacles admirables qu'offrent le lever du soleil et les nuages errants de notre occident.

Vous avez un sol fertile et pittoresque, des moeurs pures, des biens de famille, de la religion et la prière consolatrice; autant de choses dont est si souvent privé l'habitant des cités populeuses et corrompues.

Une chose vous manque, j'en conviens, c'est de sentir votre bonheur...

Et c'est là ce que voudrait vous apprendre ma vieille expérience.

Ces paroles, un peu sévères, étaient évidemment adressées à Joseph; mais elles furent perdues; le jeune garçon était absorbé dans une méditation profonde et peu en harmonie avec le discours de son père.

—Malheureux! reprit celui-ci, avec un accent où perçait le mécontentement, vous fermez les oreilles aux leçons de la sagesse pour suivre vos penchants pervers, et en attendant vous oubliez vos champs, votre vraie richesse.

Vous ne songez qu'à jouir des plaisirs permis ou défendus, au lieu de cultiver le peu que vous avez, avec soin, avec amour. Laissez aux riches habitants des grandes villes la paresse et le désœuvrement; que votre charrue ne soit jamais inactive; les journées, les heures sont précieuses ici; forcez le sol à vous donner de belles récoltes, vos journées seront remplies et sans ennui.

L'activité, l'ordre, la vigilance sont les

vertus des cultivateurs; l'arpent de terre du pauvre, engraisé, labouré, semé, sarclé par ses mains, peut rapporter autant que dix arpents du riche oisif qui dédaigne les champs pour la ville...

—A ton compte, interrompit Dominique avec un accent railleur, le pauvre seul est heureux.

Je dis seulement que la médiocrité de notre situation dans le monde est souvent un bonheur de plus.

Avec elle moins de tourments, moins de mécomptes, moins de ces rêves d'ambition qui troublent le repos des grands insatiables, et que la fortune rend trop souvent égoïstes.

Rejetez bien loin cet égoïsme desséchant; que des vues généreuses remplacent dans votre coeur cet odieux penchant et votre existence changera: alors s'ouvriront devant vous des sources inconnues de jouissances; alors vous goûterez, même dans votre humble sphère, le plaisir de faire du bien; vous entendrez les accents si doux de la reconnaissance et partout, autour de vous, la bienveillance, l'amitié, la gaieté qui anime au travail...

Mais si ce bonheur est donné même au pauvre, que doit-il être pour le riche: rendre tout le monde heureux autour de soi est la félicité la plus enviable sur cette terre.

Est-ce là celle que tu ambitionnes, mon cher Dominique?

Si cela est, nous sommes d'accord... Mais, il se fait tard et il faut que le soleil nous trouve levés. Es-tu donc décidé à nous quitter demain?

—Je te l'ai dit: J'ai hâte de revoir Paris.

“Paris est pour le riche un pays de cocagne.”

Et malgré la beauté de ton sermon c'est ce

pays que je veux habiter.

Là, l'homme qui a ses poches pleines d'écus a tout à souhaits: table, spectacles, parties fines, plaisirs de tous genres. Rien ne lui manque: la vie est courte, il faut en jouir; jouir beaucoup, jouir toujours, c'est ma morale à moi; elle n'est pas si longue que la tienne, mais elle est meilleure. N'est-ce pas, Joseph?

Mathurin soupira en voyant briller dans les yeux de son fils la satisfaction de retrouver toutes ses idées, si souvent combattues au logis, préconisées, adoptées par un membre de la famille.

—A demain donc! dit-il tristement à Dominique, la vieille jument grise sera sellée à la pointe du jour et tu pourras encore être à la gare de Nîmes pour le départ du premier convoi. Je viendrai te tenir l'étrier.

—Ne te déranges pas, mon vieux, répondit Dominique en lui pressant affectueusement la main ton âge demande du repos. Joseph n'est-il pas là?

—J'y serai moi-même. Ici les pères sont plus tôt aux champs que les enfants ne sont hors de leur lit. M. Joseph ne se lève que pour déjeuner...

—Et il fait bien, interrompit Dominique en riant, en cela je l'approuve plus que toi. Vous êtes maintenant au-dessus de ces détails. Faites lever vos valets et reposez-vous. Le sommeil est si bon.

—Si j'avais suivi ce conseil il y a trente ans, je serais encore valet... Et aujourd'hui l'habitude en est prise. Adieu donc et à demain.

Là-dessus, tous les membres de la famille se séparèrent et chacun regagna sa chambre.

IV

Le lendemain, les coqs de la métairie avaient à peine fait entendre leurs pre-

miers cris que le bon Mathurin sortait de l'écurie avec la Grise sellée et bridée.

Dominique parut bientôt après, portant sous son manteau une lourde valise remplie de pépites et de lingots et dans sa poche un portefeuille bourré de billets de banque.

Une petite table garnie de deux verres et d'une bouteille de vieux cognac, était sur la terrasse; ils burent "le coup de l'étrier" et Dominique enfourcha sa monture.

—Ah! ça, dit-il au vieillard, après l'avoir cordialement embrassé, n'en fais pas trop pourtant; malgré tes maxime, un peu surannées, je t'aime et te veux du bien, car tu pouvais m'en vouloir du passé et tu m'as bien reçu, la neige commence à tomber, il ne fait pas bon aux champs, rentre donc, tu seras mieux près de ton feu que sur les guérets.

—La neige et moi nous nous connaissons et je ne la crains pas. Mais, toi-même, cousin, ne te fait-elle pas peur pour ton voyage? Tu pourrais rester encore un jour sans péril pour les affaires.

—Bah! j'ai à peine une heure de broussailles et je serai ensuite dans la plaine. De jour on ne craint rien et d'ailleurs la route est sûre.

—Oh! pour ça, j'en réponds, malgré le manque de récolte et la pauvreté des temps on n'entend pas parler de crimes dans notre bon pays.

Il est vrai qu'il ne s'y aventure guère des richards comme toi... Heureusement les voleurs ne sont pas sorciers!... Quand tu seras arrivé à Nîmes, n'oublie pas de laisser la Grise à l'auberge des "Trois-Rois;" on me la renverra par une occasion. Adieu donc et que Dieu t'accompagne!

—Merci, cousin, encore une accolade et

à revoir l'an prochain, si nous sommes encore en vie.

A peine la Grise eût-elle fait deux cents pas dans les broussailles que la neige tomba plus serrée; Dominique s'arrêta et réfléchit un instant; mais honteux de sa poltronnerie, il mit sa vieille monture au trot et se dirigea vers la plaine qu'il apercevait de loin à travers une brume épaisse.

Une demi-heure après, il fut arrêté par le Canabou, ruisseau, rivière ou torrent, selon les saisons et les intempéries.

Cette fois il avait grossi outre mesure et la jument hésitait à le traverser. Pendant que Dominique l'excitait de la voix et du geste à défaut d'éperon, il aperçut derrière un bouquet de chênes un jeune paysan qui considérait tranquillement ses efforts et semblait l'attendre.

Effrayé d'abord à cette vue, il se rassura bientôt en reconnaissant Joseph; mais sa frayeur fit place à l'étonnement

—Toi ici! lui cria-t-il. Et que fais-tu donc là planté dans la neige comme un poteau indicateur pendant que ton bonhomme de père te croit encore dans tes draps?

—Je vous attendais.

—Moi? Et pourquoi faire, je te prie?

—Pour vous proposer de m'emmener avec vous à Paris.

—Allons donc! c'est impossible; ce serait une trahison et tu sais bien que ton père ne me le pardonnerait jamais.

—Que vous importe?

—Il m'importe beaucoup! Mathurin est un honnête homme, un bon parent, il m'a bien reçu quoiqu'il eût peu à se louer de moi et je ne veux pas lui enlever son enfant.

—Mais vous savez bien que cet enfant est un débauché! un joueur! un ivrogne!

qu'il est à charge à son père!... On vous l'a assez dit.

—Qu'importe? Tu n'en est pas moins son fils, et tu peux te corriger de tes défauts.

—Mes défauts? Mes défauts ce sont les vôtres. j'aime le mouvement, le jeu, le luxe, la bonne chère, le vin... et l'argent qui donne tout cela.

—Oui, mais je puis avoir ces jouissances maintenant que je suis riche, et tu n'en es pas encore là. Travaille, vaurien, vas en Californie si tu veux et laisse-moi tranquille. Pour le moment je n'ai pas besoin de toi.

Plus tard, je ne dis pas... Nous verrons.

—Je n'aime pas plus que vous la peine et le travail; j'ai assez du pays, de la famille et des sermons; j'ai des dettes, c'est vrai; je ne les paierai pas, c'est encore vrai; mais je ne puis plus en faire de nouvelles: "Crédit est mort!" Vous vous trouvez-à pour le remplacer et j'en profite. Voilà!

—Brrr! comme tu défies ça, mon drôle! Mais pour cette belle affaire, il faut être deux, et tu es seul; je te l'ai dit: pour le moment je ne peux, ni ne veux enlever à son père un si habile et si charmant garçon; c'est dans mon idée et quand j'ai une idée, j'y tiens.

—Et si je tiens aux miennes aussi, qu'arrivera-t-il? répliqua Joseph plus sérieux et avec un ton de menace.

—Il arrivera, gamin, que je te planterai là tout seul sur le bord de ton ruisseau et que je te dirai adieu jusqu'à l'an prochain.

—Oui mais il faut d'abord le passer ce ruisseau dit Joseph en ricanant et si la Grise refuse?...

—Si la Grise refuse, tu es là, et tu la feras passer.

En disant ces mots, le vieillard, un peu surecité par la colère, donna à la jument un coup de fouet et la poussa au torrent.

Celle-ci s'y engagea; mais, affaiblie par l'âge, elle ne put tenir contre le courant et s'abattit entre deux grosses pierres. Dominique tomba dans l'eau et se crampana aussitôt à l'une des pierres en criant:

—A moi, Joseph! je suis perdu!

Joseph ne bougea pas et l'on eût pu voir sur sa figure un sourire satanique. En examinant le torrent et s'arrêtant là pour attendre le voyageur, il avait prévu ce qui arrivait.

—A moi, Joseph! reprit Dominique d'un ton piteux, mon bon Joseph! Tu ne me laisseras pas dans ce danger sans me tendre la main.

—Ah! fit le jeune homme je suis "votre bon Joseph" à présent. Eh bien! soit! mais, service pour service, nous partagerons le magot.

—Partager! misérable! Est-ce ainsi que tu vends tes secours?

—Vous ne voulez pas!... Noyez-vous donc à l'aise, je n'y suis pour rien.

Le torrent grossissait à vue d'oeil, la neige tombait à larges flocons et le vent la poussait dans les yeux du pauvre patient; il se voyait perdu sans l'aide de Joseph.

—Enfant, lui dit-il, enfant, sois bon; je ferai ce que tu voudras.

—Bien parlé, cela! Prenez cette perche, mon vieux, dégagez votre jambe, repoussez la Grise et abandonnez-la à son sort. Ce sera une invalide de moins à nourrir.

Dominique s'emparant aussitôt de la perche que lui tendait Joseph se dressa sur ses pieds et sortit enfin de l'eau et des cailloux.

—Avez-vous encore le portefeuille et l'eau ne l'a-t-elle point avarié? C'est plus essentiel que la Grise, cela!

—L'eau n'y a rien fait, mon garçon, dit le vieillard en secouant ses habits; je vais te le prouver en te donnant un de ces chiffons de papier pour reconnaître ta peine.

—Un... de ces chiffons! fit Joseph en souriant dédaigneusement, un pauvre billet pour avoir sauvé votre vie, quand je pouvais vous laisser à l'eau et ne repêcher que la valise et le portefeuille... Vous voulez rire!

—Comment, vaurien! je te donne mille francs pour m'avoir tendu une perche et fait une bonne action et tu trouves que ce n'est pas assez payé? Tu n'auras pas davantage.

—Si vous me refusez la moitié, je prendrai tout, fit Joseph exaspéré.

—Tout! C'est que tu es décidé à aller aux galères alors?

—J'irai à tous les diables, s'il le faut; mais voulez-vous partager et m'emmener avec vous à Paris de bon coeur? C'est à prendre ou à laisser.

—Bon! répondit Dominique en ricanant, mais comme je ne suis plus embourbé dans ce maudit ruisseau, je refuse.

—Veux-tu me donner ce portefeuille, vieillard? cria Joseph mis hors de lui par ce refus, oui ou non?

—Eh bien! non! répondit résolument Dominique.

—Soit! J'aurai tout alors.

Et le vigoureux jeune homme se mit en devoir de débarrasser son cousin bien-aimé de la valise et du portefeuille.

Celui-ci se défendit en désespéré pendant quelques minutes mais vaincu par l'âge, la fatigue et l'émotion qu'il venait d'avoir, il lâcha prise et tomba à la renverse dans le torrent sur lequel son adversaire le tenait suspendu.

V

Cet acte sauvage était à peine accompli que la colère et l'exaspération de Joseph firent place à une morne stupeur.

Il était épouvanté de son action dont il n'avait pas calculé les suites.

Il voyait à ses pieds un homme, un parent, un hôte lâchement assassiné et c'est lui, Joseph, qui était l'assassin... Son père et tout le pays lui demanderaient compte de ce meurtre et de ce vol...

Car c'est bien pour avoir son or qu'il avait jeté ce vieillard dans le torrent; quel autre motif pourrait-il alléguer? Pourquoi était-il au soleil levant et par un temps si affreux, lui, si paresseux d'ordinaire?

Les gendarmes de la prison, l'échafaud se présentaient à lui tour à tour et il sentait ses cheveux se dresser sur sa tête; il restait immobile, perdu dans ses réflexions et semblait ne pas voir l'ouragan de neige qui enveloppait à la fois le cadavre et le meurtrier.

Enfin le cri d'une orfraie, passant au-dessus de sa tête, le tira de cette douloureuse méditation; il crut entendre déjà une voix accusatrice et un frisson lui courut par tout le corps.

Revenu à lui-même et à l'horreur de sa situation, il réfléchit cependant que chaque minute de plus pouvait le perdre, que le passage du torrent, grossi par les pluies récentes, suffisait pour faire croire à une chute et à une mort, inévitable après un pareil accident, que ces deux corps inertes étaient d'ailleurs sans aucune plaie.

Pourquoi l'accuserait-on? Le seul parti à prendre était donc un prompt retour au logis.

S'il parvenait à rentrer dans sa chambre sans être vu, il était sauvé; et pour ce'a le temps le servait à souhaits.

Mais abandonnerait-il la valise et le portefeuille? Aurait-il commis cette atroce action sans en profiter dans un temps plus ou moins éloigné?

Il l'eût peut-être fait un quart d'heure avant la réflexion lui fit changer d'idée... Il se pencha sur le ruisseau et eut l'odieuse courage de tirer à lui le corps de Dominique, de le dépouiller, de creuser la terre au pied d'un chêne et d'y jeter son trésor.

Cela fait, il recouvrit le sillon et laissa à la neige et au temps le soin de faire disparaître les traces du vol. Puis, il rejeta l'homme sur le cadavre du cheval et se dirigea ensuite résolument vers la métairie.

Il eut la chance de ne rencontrer personne; par ce temps affreux, aucun paysan n'était resté sur les champs ou sur la route.

La porte de la ferme était ouverte et celle de sa chambre simplement poussée. Il entra... et aussitôt saisi d'une horrible convulsion il se jeta sur son lit et s'évanouit.

Ces émotions si fortes et si multipliées, l'avaient brisé.

Lorsqu'il reprit ses sens, il frémit à l'idée que quelqu'un des siens, en le trouvant dans cet état, eût pu concevoir des soupçons; il se déshabilla en hâte, secoua la neige de ses souliers, se blottit sous les couvertures et seulement alors un long soupir sortit de sa poitrine oppressée: "Ouf! dit-il, je suis sauvé!

Celui qui devinerait la scène qui s'est passée sur le Canabou et les acteurs qui l'ont jouée serait un sorcier... Et il n'y a plus de sorciers!

Qu'on vienne maintenant! on trouvera l'honnête Joseph dormant du sommeil des justes et rempli d'affliction de la perte de son imprudent cousin."

Il fit en effet, tous ses efforts pour s'endormir, mais le sommeil rebelle n'arriva pas.

Toutefois, ce qu'il avait prévu advint: quelques heures s'étaient à peine écoulées qu'on rapportait sur un brancard le corps inanimé et couvert de neige du malheureux voyageur.

Il entendit de sa chambre les cris de toute sa famille et des paysans des villages voisins.

Un horrible frisson lui courut le corps, mais il ne se leva point; il tenait à faire bien constater son "alibi".

«Son père arriva enfin et, le secouant rudement il lui dit:

—Joseph, incorrigible paresseux! vite hors du lit! un grand malheur est arrivé.

—Un malheur! fit Joseph, en étirant ses bras comme un homme qu'on vient d'éveiller en sursaut, un malheur! lequel?

—Le cousin Dominique...

—Eh bien!

—Il est en bas...

—Encore! Je le croyais déjà sur la route de Paris, interrompit Joseph.

—Le malheureux! Il est mort.

—Mort! exclama Joseph avec tous les signes de la plus vive surprise.

—Noyé dans le Canabou. La Grise aura fait un faux pas, on a trouvé son cadavre sous celui du pauvre Dominique.

Quelle affreuse catastrophe! pourquoi ne m'a-t-il pas écouté quand je lui conseillais de ne pas s'aventurer par ce temps de neige et d'inondations!

Si au lieu de dormir tu l'avais accompagné jusqu'à la sortie du bois cela ne serait pas arrivé; tu l'aurais soutenu, sauvé sans doute... Mais à quoi servent les regrets maintenant?

Lève-toi en hâte, il faut aller chez le maire, chez le juge de paix, chez M. le curé.

Paul est déjà en course, pendant que ta soeur s'occupe du défunt, qui est déjà sur son lit, comme s'il se fût éteint de sa mort naturelle.

Joseph, bien que bouleversé par ce récit et surtout par les réflexions de son père, n'avait garde cette fois de lui désobéir: il fut le plus empressé, le plus actif, le plus curieux de s'enquérir des moindres circonstances de cet épouvantable malheur.

Mais il y eut un sujet dont il évita de parler: la valise et le portefeuille; on les crut entraînés par l'eau furieuse du torrent et parmi ces bons paysans aucun ne songea plus loin.

Bref, il fut avéré pour tout le pays que le cousin Dominique s'était bel et bien noyé en voulant traverser un torrent dont il ne connaissait pas le mauvais caractère.

Son enterrement eut lieu et deux semaines après on ne pensait plus à cet événement qui avait fait parler pendant quelques jours tous les habitants de Cabrières de Poulx, de Saint-Gervasy et de Collias.

VI

Pendant les premiers jours, l'attitude de Joseph fut sérieuse et calme; il sentait l'importance de ses moindres paroles lorsqu'il était question de Dominique ou de la perte de son trésor et il essayait d'établir son "alibi" de la manière la plus irrécusable.

Malheureusement, lorsqu'on est en proie à une vive préoccupation, qui finit par devenir une idée fixe, on dépasse le but.

Ainsi sa soeur dit un jour en riant: "Joseph se donne bien du mal pour nous prouver qu'il est resté au lit la moitié du jour où ce malheur est arrivé; il n'a pas besoin de tant de peine pour nous faire

croire à sa paresse."

Cette plaisanterie fort innocente bouleversa le coupable; si son père l'eût examiné en ce moment, il l'eût vu rougir et pâlir dans la même minute et eût peut-être conçu quelques soupçons; mais il était loin de cette affreuse pensée: Joseph, pour lui, était un dépensier, un paresseux, un joueur; c'était beaucoup sans doute, mais de là au meurtre il y a un abîme que l'oeil d'un juge d'instruction peut sonder, et que celui d'un père n'ose pas même entrevoir.

Il est vrai qu'il ignorait sa vie de débauche qui l'eût peut-être mis sur la voie: la simplicité et la chasteté des moeurs du village ne permettaient pas ces suppositions.

L'effort que ce malheureux faisait constamment sur lui-même avait fini par assombrir tellement son humeur qu'on ne pouvoit plus en tirer une parole.

Il travaillait plus que d'habitude, conduisait dès le matin les couples au labourage; mais au retour il déjeûnait en silence et rentrait dans sa chambre, sous prétexte de prendre du repos; mais, en réalité, pour réfléchir.

Si on l'eût surpris dans ces moments-là, on eût souvent vu des larmes couler silencieusement sur ses joues.

C'est qu'il se livrait dans cette tête et dans ce coeur bourrelés, de terribles combats.

Resterait-il à la ferme?... Mais alors, outre l'ennui mortel de cette vie, à quoi aurait donc servi son crime?

Partirait-il pour Paris?... Mais avec quelles ressources connues? Ne soupçonnerait-on pas la vérité? Et quel prétexte donner pour son départ?

A défaut de prétexte, il fallait abandonner la maison paternelle et cette fuite clandestine, qu'il avait déjà opérée deux

fois sans scrupule, il n'osait l'entreprendre de nouveau, tant il lui semblait qu'on allait en deviner le motif.

Il sortit toutefois de cette anxiété et de cette horrible impasse d'une manière naturelle: sa santé s'altéra peu à peu à la suite de ces combats intérieurs; nul n'en soupçonna la véritable cause.

On le questionna souvent, chaque fois surtout qu'on le voyait sortir de table sans avoir goûté à rien et il ne donnait d'autre raison que l'ennui, le "spleen".

Son père, irrité d'abord, finit par s'inquiéter à son tour sérieusement de cet amaigrissement et de cette pâleur, et fut le premier à lui conseiller un voyage.

L'oeil de Joseph s'anima à cette proposition inattendue et un long soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine. Mathurin s'en aperçut:

— Mauvais enfant! lui dit-il en souriant, mais avec un peu d'amertume, tu ne ressembles pas à tes compatriotes: on en voit en proie à la nostalgie en quittant le Gardon ou le Canabou, toi, tu la prends en rentrant au pays!... Mais enfin, vas où ta vocation t'appelle. Je ne puis te faire qu'une rente bien modique, sache t'en contenter et puisque tu ne peux vivre heureux au milieu de nous, vis du moins en honnête homme.

Joseph sentit un frisson lui courir le corps en entendant cette dernière phrase; toutefois il se contenta et répondit à Mathurin:

— Mon bon père, je vais, puisque vous le permettez, essayer si le changement d'air pourra rétablir ma santé, mais, quoi qu'il advienne, je viendrai avant un an, reprendre ma place au foyer de la famille.

Son père l'embrassa pour cette bonne parole et son départ fut fixé au 20 mars.

La veille de ce jour, Mathurin le retint

après le souper, lui fit une longue morale sur la conduite qu'il espérait lui voir tenir loin de lui, et comme pour corriger ce que ses paroles pouvaient avoir de sévère, il lui mit dans la main quelques pièces d'or... ses économies d'un an!

La main de Joseph frémit en les recevant, mais il n'osa pas les refuser de peur d'éveiller des soupçons.

Le lendemain, Paul voulut l'accompagner et la prudence l'empêcha encore de rejeter cette offre toute fraternelle.

Toutefois, aussitôt que ce témoin incommode fut reparti de Nîmes, il songea à reprendre seul, à pied, la même route.

Un temps couvert le favorisait, il partit de son auberge vers neuf heures et arriva avant onze sur le théâtre de son crime.

Le Canabou était rentré dans son lit; il n'eut pas de peine à reconnaître le bouquet de chênes au pied desquels il avait enfoui valise et portefeuille; il les retrouva intacts, s'en empara en tremblant, comme si c'était de cette nuit seulement qu'il commettait cet assassinat et ce vol, et à deux heures du matin, il était couché dans l'auberge des "Trois-Rois", sans que personne se fût inquiété de cette infraction aux habitudes réglées de la province.

Le garçon d'hôtel, à moitié endormi, s'en aperçut seul, si toutefois il s'en aperçut.

Le lendemain, le chemin de fer emportait, à toute vapeur, l'or, les billets et le voleur.

VII

Le voyage se fit rapidement et sans accident.

Il semblait à Joseph qu'en s'éloignant du théâtre de son crime, le souvenir s'en effacerait et que sa conscience le laisse-

rait un peu en repos.

Le mouvement des wagons, la bonne figure des voyageurs, la variété pittoresque des sites du Comtat, du Dauphiné, du Lyonnais et de la Bourgogne firent en effet une heureuse diversion à l'idée fixe qui le poursuivait, mais son anxiété recommença au débarcadère de Paris.

Ces mots si simples du douanier : "Qu'avez-vous à déclarer?" le firent frissonner et il resta muet pendant quelques minutes, sans trouver un mot.

Ce ne fut que lorsque l'employé, au corage vert, se mit en devoir d'ouvrir sa valise et de palper son portefeuille qu'il se hâta de dire d'une voix précipitée et fiévreuse : "Je n'ai rien, monsieur, absolument rien... Vous pouvez voir."

Ces derniers mots sont d'un effet magique sur les douaniers : si on fait des difficultés, ils insistent, si on leur offre de tout étaler à leurs regards, ils vous laissent là pour courir à d'autres.

C'est ce qui arriva à Joseph qui eût pu s'épargner tant de tourments s'il eût réfléchi que la marchandise dont il était porteur ne payait pas de droits d'octroi ; mais il redoutait les questions, il n'avait pas préparé de réponse et il lui semblait que chacun devait deviner dans ses yeux la source de cette richesse mal acquise.

Délivré de cette crainte, il respira plus librement et se fit conduire à un hôtel, près du Palais-Royal, dont il avait beaucoup entendu parler : là, se dit-il, au milieu de cet enfer, un démon de plus ou de moins ne s'apercevra pas...

Son instinct ne le trompait guère, cependant lorsque le maître de l'hôtel de "l'Univers" lui demanda son nom et qu'il vit se promener dans la rue un agent de police, cette épée et ce tricorne inoffensifs le troublèrent au point qu'il put à peine bal-

butier quelques excuses au sujet de son passeport.

Heureusement, depuis la création des chemins de fer, la multiplicité des voyageurs en a fait perdre l'usage et déjà en 1855 on n'insistait pas à ce sujet.

Il donna à tout événement le nom de Marcus Isnard, honnête garçon qu'il avait connu en Lagnuedoc et se crut encore plus en sûreté avec cet incognito.

D'ailleurs, se disait-il, si un malheur m'arrivait, le nom de mon père au moins ne serait pas taché.

La première nuit dans Paris fut sans sommeil.

Que de problèmes à résoudre ! que d'X à dégager ! que d'épreuves à surmonter !

Ce trésor ne pouvait rester longtemps dans une chambre d'hôtel. Vendrait-il ses lingots et à qui ? que répondre aux questions indiscretes ? comment détourner les soupçons ?

Tout n'est pas roses quand on est riche et surtout d'une richesse acquise par un crime !

Enfin, sept heures sonnèrent à la pendule de sa chambre et il se leva, comme il s'était couché, sans avoir fermé l'oeil.

Sa première visite fut à un bon magasin de confection ; il ne lui était guère possible de se défaire de son jargon méridional, mais, à défaut de distinction dans les manières, il jugea convenable d'en avoir au moins dans sa mise.

Quant à son accent, il n'était pas mal qu'on le crût Italien, Mexicain ou Américain plutôt qu'enfant de Lutèce.

Il rentra chez lui, se regarda à toutes ses glaces, car il avait pris un appartement en rapport avec sa nouvelle fortune, et après une longue et dernière méditation il sortit, emportant, dans sa poche, le spécimen le plus magnifique de cet affreux métal, qui devait être la source de

tant de félicités de toute nature, mais qui pour le moment était une mine inépuisable de remords et d'anxiétés sans cesse renaissantes.

Il se fit indiquer le Palais-Royal; s'il eût été un voyageur pareil à ceux que la province verse tous les jours par milliers à Paris, il en eût d'abord admiré l'architecture, le jardin et les boutiques ruisse-lantes de bijoux, mais il avait bien autre chose dans la tête!

Il tournait et retournait son lingot, ne sachant pas encore l'accueil qu'on allait lui faire et voyant toujours en perspective la porte d'une prison ouverte pour le recevoir.

Enfin, après bien des hésitations et des tergiversations, il se décida, en voyant sur le seuil d'une boutique de changeur, un jeune homme à physionomie accorte et candide.

Il s'approcha de lui timidement et lui demanda s'il ne pourrait lui échanger un lingot contre des napoléons d'or.

—Rien de plus facile, dit le commis, voyons votre objet.

Joseph avait, comme nous l'avons dit, choisi la plus belle pièce.

Il la dépouilla de sa double enveloppe de soie et de papier et la passa, non sans quelque hésitation, au-dessous de la grille.

—Peste! dit celui-ci, cela vaut bien des billets de banque! Mais je ne puis vous donner des espèces sans que le patron soit là.

Il y a quelques formalités à remplir.

—Des... formalités? balbutia Joseph et... lesquelles?

—Tenez, voilà le changeur qui rentre, il vous le dira lui-même.

Si Joseph eût vu cette figure un peu rebat-tive, au lieu du jeune employé sur le seuil de la porte, il ne serait certainement pas entré, mais le vin était tiré, il fallait

le boire, et surtout ne rien laisser deviner sur sa figure.

Il fit donc tous ses efforts pour conserver une attitude impassible et attendit le résultat de ce nouvel examen.

—D'où cela vient-il? demanda le changeur d'une voix brève et rude.

—De... de Californie, répondit Joseph en hésitant malgré lui.

—Est-ce vous qui l'avez extrait? reprit le changeur en examinant la figure basanée et les manières peu fashionables du la-boureur méridional.

—Non, monsieur, c'est... un parent.

—Quoi qu'il en soit, je ne puis prendre cela sans informations exactes, les règle-ments de police me le défendent.

Donnez-moi votre nom et votre adresse...

—Mais... interrompit Joseph avec un effroi mal dissimulé je ne voulais que savoir... la valeur de ce lingot...

Je n'étais pas encore décidé à le vendre.

—Soit! Bien que ce métier rapporte peu, je ne veux pas vous désobliger.

Cela vaut dix mille six cents francs, dit-il après avoir pesé le morceau d'or brut. Je doute qu'on vous en donne autant ail-leurs.

Voici mon adresse, revenez quand vous serez décidé et n'oubliez pas, cette fois, de me porter la vôtre.

Joseph reprit son trésor et sortit avec une précipitation qui surprit le changeur et lui donna quelques soupçons, mais le flegme parisien l'emportant bientôt:

“Qu'il aille se faire pendre ailleurs”, dit-il avec indifférence et il s'occupa d'au-tre chose.

Joseph était déjà loin; il exécutait, sans s'en rendre bien compte, une course dé-sordonnée à travers les rues étroites et sales qui séparent le Palais-Royal de la rue Saint-Denis et il ne s'arrêta qu'au boulevard Sébastopol.

Là, se trouvant sans doute assez éloigné du point de départ et fatigué de ce galop diabolique à travers les voitures, les charrettes et les innombrables piétons de ce quartier marchand, il s'arrêta pour respirer.

Mais le hasard voulut qu'au même moment une escouade de sergents de ville passât devant lui, menant au poste voisin un de ces voleurs "à la tire" qui exploitent le boulevard et les provinciaux.

Il s'enquit des causes de cette arrestation et cet incident redoublant son effroi, il reprit sa course jusqu'à la Seine qu'il traversa sur le Pont-au-Change.

Là, dans un mouvement dû, il faut bien le dire, plutôt à l'effroi qu'au remords, il jeta son lingot dans le fleuve et respira pour la première fois à pleine poitrine.

—Qu'ils viennent maintenant! dit-il presque à haute voix, ils ne trouveront plus sur moi cet indice accusateur.

VIII

Cet éclair de joie... un peu négative, fut de courte durée.

"Voilà, se dit-il en soupirant, dix mille francs perdus; c'était le morceau capital de mon trésor et si je ne puis vendre les autres, sans la crainte trop fondée de me voir découvert, qu'ai-je gagné à ma coupable action? Jusqu'à présent elle ne m'a donné que des terreurs et des chagrins... Il faut pourtant que cela finisse. Si l'écoulement de l'or en barre est trop difficile, gardons-le et exploitons le portefeuille. Je n'y trouverai pas les mêmes dangers."

Trop loin de chez lui pour se reconnaître et regagner à pied la rue de Grenelle, il monta dans une fiacre et se fit conduire à l'hôtel de l'"Univers".

Là, il se fit servir un déjeuner splendide et il essaya d'étouffer les derniers cris

d'une conscience timorée avec du "Metternich" et du "Clicquot".

Il dit ensuite au garçon qui le servait qu'il se sentait fatigué, qu'il désirait dormir et, sous ce prétexte assez plausible, s'enferma à double tour de clef.

Certain alors de n'être pas dérangé, il procéda à l'inventaire du portefeuille.

Les premiers papiers qu'il en tira le firent tressaillir de joie: c'étaient de vieux billets de banque dont les marges criblées de coups d'épingles attestaient la validité.

Malheureusement ils n'étaient que de cinq cents francs et le nombre était restreint: il y en avait pour six mille francs.

C'était peu mais une seconde liasse, plus grosse que la première, semblait promettre des merveilles.

Il l'ouvrit avec une impatience fébrile et n'y trouva que des lettres très précieuses sans doute pour le défunt, mais sans intérêt et surtout sans valeur pour Joseph.

Presque épouvanté à cette vue, il fouilla dans les replis du portefeuille et le dernier papier qu'il trouva fut une enveloppe scellée de cinq cachets.

Sa main tremblait et il hésitait à l'ouvrir. Il lui semblait qu'il commettait un nouveau crime et sa conscience se révoltait; mais trop avancé pour reculer, il brisa la cire et sortit du pli deux lettres: l'une était une lettre de crédit "nominative" pour un banquier de Paris, l'autre un testament.

Une lettre de crédit!

Quel usage pouvait-il en faire? comment la présenter sans justifier de la mort de son parent et comment raconter cette mort? comment expliquer surtout la possession du portefeuille!

Autant d'impossibilités.

Absorbé par ces idées décourageantes, il brisa d'une main distraite le cachet du

testament... Il était en faveur de Mathurin Raymond, son plus proche parent et son bienfaiteur!...

Ici, le remords, un remords atroce, vint s'ajouter à son désappointement et à sa douleur.

Il n'était plus seulement meurtrier, il était ingrat!

Comme l'aîné des enfants de Mathurin Raymond, il eût eu la meilleure part de cet héritage et il l'avait volé; il en avait déjà diminué la valeur et la majeure partie du reste s'évanouissait sans profit dans ses mains coupables.

Quelle leçon!

Joseph resta longtemps absorbé dans ses réflexions; il avait eu beau s'exalter avec des vins capiteux, sa tête restait froide et son coeur sec et découragé en dépit des fumées du champagne.

Il était là en présence de ce trésor si convoité, si chèrement acquis, et il était plus malheureux qu'il ne l'avait jamais été.

La nuit le trouva dans le même état et des rêves horribles vinrent ajouter à son désespoir: il vit l'ombre de sa victime se présenter menaçante, son père lui reprocher son crime et s'arracher les cheveux de désespoir d'avoir mis au monde un tel fils; il vit enfin jusqu'à l'échafaud se dresser devant lui et le fatal couperet descendre sur sa tête coupable...

Le jour fit cesser cet affreux cauchemar.

Il sortit pour essayer de s'étourdir, mais il n'y réussit pas: une idée fixe était là, incessante, poignante, odieuse; et aucun plaisir, aucun excès, aucune des mille merveilles de ce Paris, nouveau pour lui, ne pouvait même le galvaniser.

IX

Quelques semaines s'écoulèrent ainsi: nous ne suivrons pas Joseph dans cet essai qu'il faisait de la vie parisienne, buvant à toutes les coupes du plaisir sans se désaltérer à aucune mais nous le retrouverons dans une de ces maisons interlopes où, sous prétexte des réunions gastronomiques un habile entrepreneur de jeu clandestin réunit des provinciaux, jeunes, riches et sans expérience, autour d'une table de lansquenets, de baccarat ou de trente et quarante.

Déjà familiarisé avec les tripots marseillais il avait fini par se faire prendre à Paris, à la même glu, mais plus habilement préparée.

Sous ce rapport du moins, le Provençal n'approche pas du Parisien. ici le ton, les manières, le luxe, le confort, tout est ou paraît exquis; le ruolz a toute l'apparence de l'or pur.

Mais plus le piège est bien tendu, plus la perte de la victime est certaine: chaque semaine le recruteur du loisir:

“Jette aux vautours du gouffre un pâle [voyageur.”

Le 15 avril 1855, c'était le tour de Joseph Raymond.

Nous le retrouvons donc entre une comtesse italienne, à la chevelure noire, au corsage opulent, à l'oeil hardi, emprisonnée dans une robe de velours grenat, et un baron allemand dont la poitrine était constellée de décorations de toute couleur.

Derrière lui est une dame qui semblait prendre à son jeu un intérêt particulier qu'elle faisait partager à un gentleman placé vis-à-vis d'elle et qui conseillait la comtesse.

Le veine qui, selon l'habitude, avait favorisé le nouveau venu pendant les premières soirées semblait tourner ce jour-là; vers minuit la tempête sévit avec plus de violence encore; les napoléons amoncelés disparaissaient devant cette "déveine" très marquée.

Les lazzis avaient accueilli les petites pertes mais le silence s'établissait quand les "billets de mille" succédèrent à l'or.

Joseph, ne se doutant de rien, espérait toujours voir revenir à lui la fortune, mais la nuit s'écoula sans que cette révolution s'accomplît.

Quand il eut épuisé ses ressources il se retira et regagna son logis, pâle, défait et découragé.

Il s'enferma dans sa chambre, se jeta sur son lit sans se déshabiller et réfléchit encore une fois à l'existence et à la position qu'il s'était faite; elle lui fit horreur.

Mais il n'y avait plus moyen de reculer; dix mille francs avaient été jetés à la Seine dans un moment de terreur invincible, sa lettre de crédit était entre ses mains une lettre morte, le lansquenet avait englouti ses billets de banque; il ne lui restait plus que quelques lingots et des pépites pour une valeur de sept à huit mille francs; c'était sa dernière ressource.

Encore était-il dangereux d'en user, excepté au jeu... là, on prend tout sans hésitation, sans scrupules et sans recherches indiscrettes.

Dans le premier moment de désespoir, il avait juré de ne plus retourner dans cette maison de tentation, mais cette dernière réflexion l'y ramena:

"Partout ailleurs, se dit-il, on scrutera la source de cet or, on me questionnera et la vérité finira par surgir; au jeu, où si souvent la fortune m'a favorisé, il n'y a rien de semblable: mon or est bien l'or et

la chance ne peut pas être toujours contre moi."

Cela dit, sa tête se calma en vue d'un succès; il put dormir quelques heures; le lendemain, il se fit conduire au bois de Boulogne pour se rafraîchir la tête et la nuit le retrouva au No 55 de la rue de Richelieu.

Il y revit tous ses "partners" de la veille; aucun n'avait fait défaut.

Alléchés par les billets de mille francs qui semblaient sortir de la poche du jeune Mexicain (c'était ainsi qu'on avait baptisé notre héros), ils avaient compté sur une moisson plus fructueuse encore que la première et toutes les batteries étaient dressées d'avance.

Un seul billet de 500 fr. restait dans la poche de Joseph; il le hasarda du premier coup et gagna.

Enhardi par ce succès, il joua le tout pour le tout... et perdit.

Il mit alors sur la table, timidement et en hésitant, une pépite de peu de valeur. La comtesse, ravie à la vue de l'or qui se présentait rarement sous cette forme, laprit dans sa main potelée, l'examina avec attention et demanda en riant ce que valait ce caillou jaune et si cela avait cours. Le baron allemand la prit à son tour, sortit de sa poche un instrument connu des orfèvres et, comme s'il n'avait fait autre chose de sa vie, déclara que c'était du bel et bon or et que cela valait bien mille francs.

Il eût pu dire deux mille, sans se tromper, mais on n'était là ni à l'hôtel des Monnaies, ni à la banque de France et au jeu on n'y regarde pas de si près.

Le "caillou" fut accepté comme enjeu pour mille francs.

Joseph était enchanté, il en sentait dix fois autant grouiller encore dans son paletot et il bâtissait sur ce fonds inépuisable.

ble une fortune colossale.

Hélas! c'était bien là "le colosse aux pieds d'argile."

Notre Languedocien, s'il n'avait pas les vertus de Florian, avait au moins la naïveté de ses compatriotes, il comptait sans ses hôtes et ne voyait pas les fils de la toile d'araignée qui l'enveloppaient.

En moins de deux heures, billets, lingots et pépites eurent passé de ses poches à sec dans celles des convives cosmopolites de la comtesse Gurgito-Benedict.

L'Allemagne, l'Italie et la Grèce, cette dernière surtout, s'enrichirent des dépouilles du pauvre Dominique; Joseph n'avait eu que l'usufruit... encore en avait-il bien peu joui.

X

Comme tous les joueurs, Joseph avait été passionné et imprudent: entraîné par la fortune, constamment contraire, il avait perdu tout ce qu'il avait sans s'être ménagé de réserve et n'avait obtenu en retour qu'une raillerie insultante.

Aussitôt qu'on l'avait vu bien et dûment ruiné et sans ressources possibles, on l'avait en quelque sorte chassé de cette maison si hospitalière et si prévenante quelques jours avant.

Il était sorti, la rage au coeur, la mort dans l'âme, la tête en feu et avait mis en délibération s'il n'en finirait pas avec la vie, en allant rejoindre son lingot si maladroitement jeté en pâture aux poissons du fleuve.

Mais ces natures là sont lâches, la pensée d'une autre vie ou une bonne maxime chrétienne ne le retint pas, mais... la peur de la mort.

Il regagna son logis, la tête basse, s'enferma dans sa chambre, fouilla les plus petits recoins de la valise et du porte-

feuille rien n'y restait que "la lettre de crédit" qui, d'après ses calculs, assez justes, devait le conduire au baigne, et "le testament" qui instituait son père héritier d'une fortune qu'il venait de dissiper si follement.

Il prit alors sa tête dans ses mains et pleura amèrement...

Sa position était en effet désespérée: rien dans sa bourse, rien en perspective, le crédit nulle part... et la dépense d'un mois à payer!

Ce qui arrive le plus vite et le plus naturellement en pareil cas, c'est la fièvre et elle n'y manque pas: il se mit au lit, les yeux enflammés, le sang bouillonnant, la tête perdue et la nuit aggrava encore son état.

Le garçon de l'hôtel ne le voyant pas sortir le lendemain comme d'habitude, monta pour prendre ses ordres; il le trouva dans un état presque alarmant et lui proposa de faire venir un docteur.

Ne recevant aucune réponse, il en conclut que son voyageur était bien mal et fit part de ses craintes à son maître.

Celui-ci monta et, après l'avoir examiné, ordonna d'aller chercher le médecin de la maison, le plus promptement possible.

Quand celui-ci arriva, le malade délirait; il écouta quelque temps ses paroles incohérentes: le vol, l'assassinat, l'échafaud, le baigne, le lansquenet y revenaient sous toutes les formes, mais quels indices en tirer?

Le médecin ajourna toute prescription jusqu'à une seconde visite qui devait l'éclairer davantage; et le maître plus inquiet du paiement de son mémoire que l'état du malade, questionna le garçon sur les habitudes de son locataire.

Celui-ci répondit que le voyageur du No 5 avait des moeurs peu édifiantes, des habitudes assez excentriques, qu'il prenait

beaucoup de plaisir, mangeait bon, buvait sec, sortait toujours en voiture, se retirait à toutes les heures de la nuit, enfin qu'il menait la vie d'un étranger riche et dissipé.

—C'est quelque chose, dit le maître d'hôtel, mais ce n'est pas tout. qu'on dépense quand on a de la fortune, rien de mieux; je ne me permets jamais de scruter la conduite de mes clients; mais quand on est riche on paie sa dépense et jusqu'à présent je n'ai rien vu de M. Marcus Isnard qui ressemble à une pièce d'or.

—J'en ai vu, moi, fit le garçon d'un air qui voulait dire beaucoup.

—Tu as vu? Quoi?

—De l'or, des billets, des lingots.

—Des lingots? répéta le maître étonné, et où?

—Là, dans ce secrétaire qu'il a un jour laissé ouvert.

Mais je suis probe et discret.

—Je le sais, Baptiste, mais si tu as vu tout cela, cela doit y être encore.

Cherchons: une fois certain du paiement, aucun soin ne fera défaut à M. Marcus.

Je tiens à ce que mes voyageurs ne manquent de rien.

Après ces paroles, inspirées par la prudence plus que par une pieuse commisération, maître et valet se mirent en devoir, pendant que le malade continuait ses discours incohérents, de fouiller tiroirs, valise, portefeuille, enfin à faire un inventaire complet.

Mais hélas! le seul résultat de cette perquisition fut la conviction bien arrêtée que si le voyageur du No 5 avait été riche, il avait tout perdu ou tout dissipé.

Son "actif" se composait d'un peu de linge usé et de papiers insignifiants.

Les seules pièces importantes, la lettre de crédit et le testament avaient été soi-

gneusement enveloppées, recachetées à la cire et cachées à tous les yeux comme compromettantes, dangereuses et sans aucune utilité immédiate.

On ne trouva donc rien, pas même un indice sur la famille et le pays du voyageur.

Dès lors le parti du maître d'hôtel fut pris: plutôt que de laisser s'augmenter, par la maladie, les médecins et les pharmaciens, des frais déjà considérables, il fit avertir l'administrateur de l'hospice le plus voisin qu'un voyageur, sans solvabilité connue, était mourant à son hôtel et qu'il réclamait son transport dans son établissement.

On ne put le lui refuser et Joseph Raymond y fut transporté le lendemain avant le jour, encore privé de connaissance.

XI

Revenons à la ferme que nous avons abandonnée pour suivre les aventures de Joseph et de son trésor.

Le lendemain du départ de ce fils ingrat, Mathurin, malgré les chagrins qu'il lui avait donnés, fut triste toute la journée.

Ses deux autres enfants, dans le but d'adoucir sa peine l'entourèrent de marques touchantes de leur pieuse tendresse.

Peu à peu cette idée s'effaça, sans s'évanouir tout-à-fait, et ne pouvant rien pour l'avenir de l'aîné, le bon père songea à l'établissement des deux autres.

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées qu'un bon parti se présenta pour sa fille: un riche métayer de Collias la demanda et la réponse de Mathurin ne lui fut pas défavorable.

—Ce qui me fait le plus de plaisir en toi, dit-il à son gendre futur, c'est que

tu ne t'es pas informé de la dot qu'aurait Thérèse.

Cela prouve de bons sentiments et du jugement aussi.

Les malins du pays souriraient peut-être de pitié à ces paroles, mais pour nous, vois-tu, la probité c'est le premier des biens sans lequel les autres ne sont rien du tout.

Ma fille elle-même a toujours ignoré si elle aurait quelque chose et c'est le plus beau présent que j'ai pu lui donner.

Se croyant sans dot, ma Thérèse s'en est fait une de sa sagesse, de son économie, de son travail; si elle s'était cru riche, elle eût peut-être négligé ce trousseau-là.

J'avais encore une autre raison: c'est que ma fille, passant pour n'avoir rien, ne pouvait être recherchée que par un homme désintéressé, travailleur et vraiment épris d'elle; et autant je haïrais un gendre qui aurait épousé ma fille pour son argent, autant j'aimerais celui qui ne l'épouse que pour son coeur et sa vertu.

—Vous entrez bien dans mes idées, père Mathurin, répondit Christian, la probité avant tout, c'est la devise de ma famille comme la vôtre et j'y tiens.

C'est ce bon parfum-là qui m'a attiré vers vous plus encore que la figure, bien avenante pourtant, de Mlle Thérèse.

—Touche donc là mon garçon, reprit le fermier, et à quand la noce? Dans un mois sera-ce trop tard?

—Dame! père Raymond, pour un fiancé le temps est toujours trop long, mais je ne ferai ce que vous voudrez; il y a aussi bien des formalités à remplir.

Mittons cela au 15 août. La fête de la sainte Vierge nous portera bonheur.

Le mariage fut donc fixé à ce jour-là et les deux promis, se voyant librement, jouirent en plein de ce temps réputé, à juste titre, le plus heureux de la vie.

XII

La veille des nocces, la famille était réunie à la ferme et les fiancés faisaient leurs projets pour le lendemain, donnant à chaque heure de ce jour béni une destination particulière quand ils virent arriver Mathurin avec une figure pâle et bouleversée. Chacun se leva inquiet et fut au devant de lui; il avait à la main une lettre ouverte et ne dit que quelques mots en réponse aux questions multipliées qu'on lui adressait:

—J'ai bien du chagrin, mes enfants, et vous le partagerez en écoutant la lecture de cette lettre que le facteur rural me remet à l'instant:

“Monsieur,

“Si vous êtes réellement le père du jeune homme nommé Joseph Raymond, il est de mon devoir de vous prévenir qu'on l'a porté, il y a quelques jours, à l'hôpital Beaujon, dont je suis le directeur; il était dans un fâcheux état qui ne s'est guère amélioré depuis son transport à l'hôpital. Toutefois le délire a maintenant des intermittences qui m'ont permis de l'interroger. Il résistait d'abord à mes prières et ne voulait pas faire connaître le nom et la demeure de sa famille, sans doute dans la crainte de l'humilier ou de l'affliger, mais j'ai profité d'un moment où les plus extravagantes divagations avaient fait place à l'attendrissement pour obtenir de lui les renseignements que je désirais.

J'ai cru devoir vous écrire de suite après et je ne doute pas, s'il m'a dit la vérité, que vous ne l'enleviez au plus tôt au régime de l'hospice où paraissent l'avoir conduit quelques folies de jeunesse.

Peut-être a-t-il plus de torts que je ne lui en suppose, mais un fils, malgré ses

fautes, nous est toujours cher et j'ai la conviction qu'il ne sera pas abandonné de sa famille."

Mathurin, après avoir terminé sa lecture, resta plongé dans une douloureuse méditation et on voyait de grosses larmes couler en silence sur ses joues ridées.

Christian prit aussitôt la parole et offrit d'aller lui-même chercher la brebis égarée et la ramener au bercail.

—Pauvreté n'est pas honte, ajouta-t-il, si Joseph a perdu ce qui lui appartenait, nous partagerons avec lui.

—Je te remercie mon ami, de tes bons sentiments, je n'attendais pas moins de la générosité de ton coeur, mais ce n'est pas à toi à faire ce voyage; tu n'es pas encore son frère; il rougirait devant un étranger et d'ailleurs ta fiancée réclame ta présence; laisse-moi donc ce soin...

—Non, mon père, interrompit Paul, votre âge s'oppose à tout déplacement, il n'y a ici que moi qui puisse remplir ce devoir et dès ce soir je partirai.

N'est-ce pas, bon père, que vous y consentez?

—Va, mon Paul, dit Mathurin brisé par l'émotion et s'interrompant à chaque mot, tu es encore jeune, mais tu as du sens, ta prudence saura éviter l'écueil où est tombé ce malheureux enfant... tu nous le ramèneras, j'espère, bien portant... et corrigé.

Prends tout l'argent qu'il te faudra et s'il y a quelques dettes, paie-les sans regret... à moins pourtant qu'elles ne dépassent mes ressources.

Mais que Dieu éloigne cette idée.

—Si vos ressources ne suffisent pas, s'écria Christian avec élan, les miennes sont là et elles ne vous feront jamais défaut; ne suis-je pas de la famille?

Mathurin lui serra la main pour toute réponse et Thérèse lui adressa un regard

de sympathie et de reconnaissance.

—Mon ami, lui dit-elle, ce que vous dites est bien et je vous aime, laissez partir Paul, il nous reviendra avec Joseph et nous serons tous heureux.

Deux jours après, Paul arrivait à Paris et, sans s'arrêter aux merveilles de la grande ville, se rendait directement à l'hôpital Beaujon.

XIII

Quand on introduisit Paul près de Joseph, le délire était passé et cette apparition fit sur le convalescent l'effet de la tête de Méduse: il resta pétrifié.

Il ne se rappelait pas que, dans ses divagations, le directeur avait obtenu de lui le nom et l'adresse de son père qu'il tenait par-dessus tout à cacher, tant il craignait que le fatal mystère ne fût découvert.

Mais quand il vit que son frère l'embrassait avec la même tendresse et lui parlait avec la même douceur qu'au temps passé, il reprit courage et fut soulagé d'un poids immense en ne se voyant plus seul, malade, sans ressources dans un hospice et abandonné des siens.

Il se jeta à son tour au cou de Paul en fondant en larmes.

—Ne te désole pas ainsi, lui dit Paul, interprétant ses larmes dans le sens du repentir et du découragement, tu es mieux, tout est oublié, tu vas sortir d'ici et dans quelques jours tu seras au milieu d'une famille qui t'aime...

—Qui m'aime? interrompit Joseph en frissonnant.

—Certainement, mon ami, mon coeur et celui de Thérèse ne sont pas changés et notre père est si bon! Il ne t'adressera pas un reproche.

Mais, à propos de Thérèse, tu ne sais pas tout: elle se marie.

—Elle se marie! répéta machinalement Joseph en proie à une idée fixe, elle se marie! quelqu'un a donc voulu d'elle?

—Que dis-tu là? fit Paul étonnée, et pourquoi ne voudrait-on pas de notre jolie Thérèse? Chère enfant!

Elle mérite bien son bonheur et tu en jouiras comme nous.

—Moi? j'en jouirai? fit Joseph d'un air égaré.

—Toi, comme nous... Ah ça! mais qu'as-tu donc?

—Moi? rien, reprit Joseph tristement.

—Je comprends, mon ami, tu as dissipé en plaisirs ou au jeu ce que notre père t'avait donné, plus que cela peut-être; c'est mal sans doute, mais ne t'en afflige pas outre mesure, tout est pardonné d'avance.

Amnistie générale pour le mariage de notre Thérèse et toi le premier tu danseras à la noce.

—Je... danserai... à la noce! reprit Joseph d'un air encore plus sombre. Oh! non jamais!

—Comment! jamais? répéta Paul effrayé de ces réponses et craignant sérieusement pour la raison de son frère.

Allons, allo n,stu es mieux, lève-toi, sortons d'ici, ce vilain hospice t'abrutit; une voiture nous attend à la porte, nous irons dîner ensemble dans un restaurant de ces magnifiques Champs-Élysées que je viens de traverser en venant te chercher, et puis nous partirons.

Tu as besoin de l'air natal et de la vue de nos bois.

Quelque maigre qu'ils soient en comparaison de vos beaux arbres du Nord, ils ont bien leur charme.

Paul aurait pu parler longtemps encore, son frère ne l'entendait pas.

Absorbé par une préoccupation cons-

tante, il se laissa conduire sans faire une observation.

Paul accomplit toutes les formalités exigées par l'administration de l'hôpital, remercia son chef des soins qu'il avait donnés à son frère et, ainsi qu'il l'avait proposé à Joseph, se fit conduire à l'un des restaurants si coquets et si gais qui font la parure des Champs-Élysées.

Il choisit sur la carte les mets que Joseph aimait le plus, mais ce fut en pure perte; il but et mangea seul.

—Voons, voyons, dit-il enfin à son frère, sors donc une fois de ce sombre mutisme.

Confesse-toi, as-tu des dettes? Mon père m'a donné l'autorisation de les payer avant de quitter Paris mais au moins faut-il les connaître.

—Je ne dois rien, répondit laconiquement Joseph.

—Rien? Pas même à ton hôtel? fit Paul étonné.

—L'hôtel? Ah! si, l'hôtel; je dois à l'hôtel.

—Eh bien! parle donc; où est-il ton hôtel? quel nom porte-t-il?

—Hôtel de l'«Univers».

—Rue?

—Grenelle-Saint-Honoré.

—Bon! c'est quelque chose cela; et que lui dois-tu à cet hôtelier?

—Je n'en sais rien.

—Nous irons...

—Non! interrompit Joseph, pas moi!

—Pas toi? Et que crains-tu?

—Rien.

—Eh bien! alors?

—C'est égal, vas-y, je t'attendrai ici.

—Et puis, tu partiras avec moi?

—Je... je partirai avec toi, répondit Joseph avec un soupir.

XIV

Le lendemain, un wagon de 3e classe les emportait vers Nîmes, à toute vapeur. la valise de Joseph, les papiers épars dans la valise de Joseph, les papiers éjars dans sa chambre et largement payé l'hôtelier de l'"Univers", avait fait à ce dernier une foule de questions, mais il n'en avait obtenu que des renseignements insignifiants qui contribuèrent tous à le convaincre que le seul tort de son frère avait été de se livrer à la passion qui l'avait déjà perdu à Marseille: le jeu.

Aussi ne pouvait-il s'expliquer ce mutisme obstiné et ces divagations que par la maladie et un reste de fièvre ou de transport au cerveau.

Ce n'est rien, se dit-il, l'air du pays et les joies de famille feront évanouir tout cela.

Mais arrivés à l'emabreadère de Nîmes, il fut stupéfait de l'entendre dire.

—Où allons-nous maintenant?

—Où nous allons? Tu me fais-là une singulière question.

Nous allons à Cabrières et puis à la ferme du château le plus tôt possible car il me semble que j'en suis parti depuis un mois...

—A Cabrières, non. Je vais à Marseille.

—Ah! ça, Joseph, es-tu fou? répliqua Paul, et cette fois avec un peu d'humeur.

—Je vais à Marseille, répéta tranquillement Joseph.

—Et avec quel argent malheureux?

Tu oublies que tu n'as ni sou ni maille; que feras-tu à Marseille? Et quel motif as-tu de ne pas revenir au milieu d'une famille qui t'aime et attend ton retour avec une vive impatience?

Ne t'ai-je pas dit que notre Thérèse avait différé son mariage pour t'attendre?

—Je ne peux être à cette noce.

—Décidément, tu perds la tête; mais cette fois je ne céderai pas; j'ai fait exprès le voyage de Paris pour te tirer de l'hôpital où t'avaient conduit tes folies; le mariage a été différé à cause de toi; notre père s'est mis à sec pour payer tes fredaines; il t'attend; la voiture est là, tu partiras.

Ce ton d'autorité parut faire sur le malade une vive impression; il versa quelques larmes, prit la main de son frère et monta dans la voiture.

Mais son mutisme continua, malgré les efforts de Paul pour lui arracher quelques mots.

Arrivés au passage du petit bois où il faut nécessairement traverser à gué le Canabou, Joseph, qui, depuis quelques instants, semblait plus agité, sauta hors de la voiture et dit résolument:

—Je ne veux pas aller plus loin; je ne passerai pas là.

—Pauvre enfant! dit Paul avec une certaine commisération, tu te souviens que c'est là qu'est mort notre pauvre cousin Dominique.

Mais le torrent était furieux ce jour-là. Il est bien calme aujourd'hui et à l'état de simple ruisseau; tiens, ajouta-t-il en passant sur les pierres posées pour les piétons au milieu du gué, tiens, me voilà déjà passé; n'écoute pas tes tereurs ridicules et fais-en autant.

Et il tendit en même temps la main à son frère, mais celui-ci résistait toujours et semblait en proie à une hallucination étrange: il poussait des cris inarticulés et semblait vouloir éloigner un fantôme qui lui barrait le passage.

—Tu vois bien! cria-t-il à son frère d'un air égaré, tu vois bien que je ne peux pas. Ce n'est pas ma faute... et il éclata en sanglots.

Paul, effrayé de cet état de surexcita-

tion, lui prit doucement la main et le conduisit lui-même de pierre en pierre, mais arrivé au milieu du lit du torrent, Joseph poussa un cri déchirant, tomba à la renverse et s'évanouit.

Paul se précipita sur lui, l'enleva de l'eau, le porta dans la voiture et, plein de frayeur, repartit au galop dans la direction de Cabrières.

XV

Cependant tout était préparé à la ferme pour recevoir les voyageurs et leur faire fête en même temps qu'aux deux fiancés: l'enfant prodigue et la fille chérie de la maison étaient mis sur le même pied, le passé était oublié, on ne songeait qu'aux joies du présent et aux espérances de l'avenir.

Deux métayers de Collias et de Saint-Gervasy, parents ou amis de la famille Raymond, avaient été conviés au banquet.

Christian, de son côté, omphelin encore jeune, bien qu'indépendant et maître de sa fortune, n'avait pas voulu arriver seul à la noce; il avait amené avec lui un oncle dont le père avait été fermier de Florian et qui habitait encore dans le voisinage du château.

Ce vieillard assez lettré aimait à raconter tout ce qu'il avait vu dans son enfance et les larmes lui venaient aux yeux quand il parlait du bienfaiteur de tous les siens.

Christian, fier de cette parenté, et désireux de le faire briller au milieu de sa nouvelle famille, l'avait mis sur ce chapitre favori et Mathurin, que ces récits intéressaient, prenait plaisir à le taquiner sur les bergères de son pays.

—Savez-vous, lui disait-il, qu'elles ne ressemblent guère à ces beaux contes que

nous lit parfois notre Thérèse dans les longues veillées du soir.

—C'est possible, répondait le vieillard, mais il ne faut pas toujours juger des temps anciens par les nôtres: les Cévennes et les bords du Gardon ont vu sous Louis XIV des protestants pendus, des églises incendiées, des villages saccagés, des prêtres noyés, des gentilshommes brûlés ou roués vifs...

C'est à faire horreur à chaque pays, et tout cela dans le plus délicieux pays que puisse créer l'imagination, dans celui que Florian a choisi pour y placer ses bergères et ses agneaux.

Il n'y a plus maintenant ni protestants brûlés, ni prêtres massacrés, ni bergères au long corsage et au doux langage, il y a de bons agriculteurs plus occupés de leurs châtaignes, de leurs foins et de leurs filatures que de l'histoire de leur pays.— Ne faisons cependant pas à Florian de trop vifs reproches d'avoir faussé les tableaux qu'il nous montre: en voyant le vallon, berceau de notre romancier, on comprend les pastorales et jusqu'à un certain point, l'exagération qu'on reproche à ses pinceaux.

Florian a écrit ainsi parce qu'il y a dans l'air, dans les bois, dans les eaux de son pays, quelque chose de suave et d'enivrant; et c'est sous l'influence de cet ensemble enchanteur qu'il faut par force écrire quand on a une âme pure et impressionnable qui réfléchit, comme les belles eaux du Gardon, tout ce qui émane de ce sol privilégié.

Le château de Florian n'est plus ce qu'il a été, on a eu la barbarie de couper une partie de ses bois et on a remplacé le chêne séculaire par le prosaïque mûrier.

—Eh! eh! fit Mathurin en riant, le prosaïque mûrier a bien son mérite. Il donne

plus que l'ombrage de vos chênes séculaires.

—Soit! Qu'on voie des mûriers dans les riches exploitations, je le comprends, il est permis à leurs propriétaires de faire de leurs domaines des fermes-modèles, mais l'acquéreur du château de Florian devait s'imposer le devoir de ne porter la cognée sur aucun arbre là où chaque arbre est un souvenir historique, un souvenir de l'homme que tous les Languedociens se font un honneur de nommer: "Notre Florian".

A peine achevait-il ces mots, vivement approuvés par la famille, que le bruit bien connu de la "carriole" de la ferme se fit entendre.

Chacun s'empressa de courir au devant des voyageurs attendus et Mathurin pressa ses fils sur son coeur comme e'ils y eussent eu tous deux les mêmes droits.

XVI

Les premiers moments furent tout à la joie et on ne s'aperçut pas de l'air préoccupé de Paul et de la figure sombre et bouleversée de Joseph.

Mais quand on vit que ce dernier ne répondait que par monosyllabes aux questions multipliées et pleines d'intérêt qui lui étaient adressées, on comprit qu'il y avait là-dessous, sinon un horrible mystère, au moins des choses assez graves.

On dut alors ménager la susceptibilité du fils coupable et repentant.

Le pardon d'un père, bien que complet, est cependant ses réticences et la position était délicate. On se tut alors sur le départ, le voyage et le retour de l'enfant prodigue, et Thérèse vint annoncer gaieusement que le festin patriarcal était servi et que le "veau gras" était sur la table.

Chacun prit place et pendant une demi-

heure on n'entendit guère que le bruit des fourchettes.

Les menus propos de table arrivèrent avec le vin des côtes du Rhône et la gaieté reparut franchement au dessert.

Toutefois, celle de Paul, encore ému de la scène du Canabou, était bien mitigée et Joseph, de plus en plus pâle et défait, ne desserrait les dents ni pour manger, ni pour prendre part à la conversation.

On respecta son mutisme attribué avec bienveillance à son état de convalescent qui ne s'accordait guère cependant avec les rasades qu'il se versait pour s'étourdir.

—Il faut avouer, dit le docte habitant du château de Florian, que si nous avons vanté tout à l'heure la bonté et l'hospitalité de notre ancien maître, celle de Mathurin Raymond ne lui cède en rien.

—Je ne serais pas digne de mes ancêtres s'il en était autrement, répondit Mathurin flatté de ce compliment.

—Eh! eh! reprit le vieil érudit, ne vantez pas tant l'hospitalité de votre village: je me rappelle avoir lu dans une vieille chronique du pays qu'un chef de rebelles, échappé au fer romain, fut frapper à la "villa" d'un Gaulois entre Reressan et Marguerittes et, se faisant noblement connaître, demanda la "vie sauve".

Celui-ci, au mépris des lois de l'hospitalité, lui coupa la tête et alla la présenter à Constance, qui l'accueillit avec indignation et le chassa du camp impérial.

—Quelle horreur! s'écrièrent à la fois Paul et Thérèse.

—Oh! se hâtèrent de dire à l'envi tous les invités, il ne s'agit ici que de l'histoire ancienne: l'hospitalité du Languedoc en général et celle du père Mathurin en particulier ne peuvent être mise en doute.

—Ne parle pas de mon hospitalité. Ce

mot, en me rappelant la fin tragique de mon pauvre Dominique, réveille en moi un regret et un remords.

—Un remords! dit Thérèse. Et pourquoi mon père? Nous avons tous si cordialement reçu ce bon cousin qui est parti enchanté et reconnaissant de notre accueil.

Ici la figure de Joseph devint livide.

—Soit! reprit Mathurin, mais au départ, j'aurais dû l'accompagner jusqu'à Nîmes.

Je connaissais mieux que lui les caprices de notre torrent, j'aurais été son guide et nous ne l'aurions pas si misérablement perdu.

—Vous le lui avez proposé, mon père, dit Paul avec vivacité, et il a refusé.

—Soit encore!

Il a eu pitié de mon âge, mais j'avais deux fils; tu étais souffrant ce jour-là, je le sais, mais Joseph, au lieu de rester au lit la grasse matinée, selon sa mauvaise habitude, eût dû être debout à l'aube et accompagner son hôte; s'il l'eût fait, cet hôte serait là, au milieu de nous et prendrait part à notre joie.

—Mon père! dit tout bas Thérèse, Joseph est arrivé malade, épargnez-le.

Tenez, voyez l'effet de votre reproche.

Et la bonne jeune fille se précipita vers son frère qui tombait comme foudroyé.

Le pauvre père, malheureux d'un mouvement, qu'il n'avait pas été maître de retenir, prit son fils entre ses bras et, aidé de Paul, le porta sur son lit.

La fête fut interrompu par cet incident inattendu; Mathurin essaya de retenir ses conviés, mais ils virent qu'ils seraient une gêne dans la maison et se retirèrent discrètement, sauf Christian qui y avait sa chambre et dont le mariage devait avoir lieu le lendemain.

Cette chambre, la même qu'avait occu-

pée le malheureux Dominique, n'était séparée de celle de Joseph que par une cloison de planches.

XVII

Aussitôt qu'on eût posé le malade, tout habillé, sur son matelas, il reprit ses sens, se leva et en proie à une surexcitation qui avait pour causes le souvenir de son crime, le reproche dont il avait été l'objet et le vin qu'il avait bu sans mesure pour s'étourdir, il s'écria:

—Vous le voulez donc! vous m'y forcez!

Eh bien oui, c'est moi qui ai assassiné mon parent et mon hôte et qui ai déshonoré ma famille! Tuez-moi donc aussi, car je suis coupable et je suis las de vivre.

—Joseph! Joseph! fit Mathurin, j'ai eu tort, je n'aurais pas dû te parler de cela aujourd'hui; pardonne-moi, mon fils.

—Assassiné! reprit Joseph, je vous dis que je l'ai assassiné pour avoir son or, pour jouir de la vie... et j'en ai joui...

J'ai eu depuis lors une magnifique existence: l'insomnie, la terreur, la fièvre, le jeu, la ruine, l'hôpital et bientôt le bagne... le bagne ou l'échafaud!

—Joseph! cria Thérèse épouvantée, Joseph, tasi-toi, au nom de Dieu! Ce que tu dis-là est affreux. Reprends ta raison, mon bon frère; c'est un tort peut-être de n'avoir pas accompagné le cousin jusqu'à Nîmes, mais ce reproche du père ne peut te mettre dans cet état.

—Mon ami, dit Paul à son tour, reviens à toi, notre cousin Dominique n'est point mort assassiné; son corps a été retrouvé dans le torrent grossi par les pluies; il était intact et sans blessures, et à côté gisait celui de la pauvre Grisé.

Tous deux ont été surpris par le courant du puisseau dont ils ne connaissaient pas la fureur après les crues... Cela a

été bien constaté par la justice.

Il n'y a eu ni meurtre ni meurtriers ; cesse donc de t'accuser, oublie tes fautes que nous avons déjà oubliées nous-mêmes et reviens-nous ce que tu étais jadis, bon, aimant et gai.

—Il n'y a eu ni meurtre ni vol, dit Joseph d'une voix plus calme sans cesser d'être sombre, avec quoi ai-je donc joué ? que sont devenus les lingots et les billets de banque ?

Quels étaient donc ces hommes à figure satanique et ces femmes éhontées qui me raillaient en me volant au jeu, ces monceaux d'or que j'avais volés moi-même ?

Tout ce'a est donc un songe ?

—Tout veda, mon ami, lui dit son père avec bonté, est un mauvais rêve, un affreux cauchemar, le fruit de ton imagination surexcitée par la fièvre.

Il n'y a de vrai que ton départ, ton retour et l'amour que ta famille n'a cessé d'avoir pour toi.

Tu étais couché au moment du crime, je t'ai trouvé moi-même au lit deux heures après, dormant paisiblement. Calme-donc tes sens trop agités et ne tire de tout ceci qu'une leçon : c'est que l'on perd toujours à quitter son travail et sa famille, pour courir le monde.

Aussi nous ne te perdrons plus, n'est-ce pas ?

Joseph ne répondit pas, la prostration, l'atonie avaient succédé à son état de fièvre et tous les efforts de son père et de sa soeur ne purent en tirer un mot.

Il semblait vouloir reposer, on le laissa donc seule avec l'espoir qu'un sommeil rafraîchissant lui rendrait à la fois la raison et la santé.

XVIII

Christian avait entendu jusqu'aux moindres détails de cette scène.

malade, il avait été saisi plus tard par un doute horrible :

“Si pourtant c'était vrai ! se disait-il en frissonnant. Oh ! quelque douce que cette union soit à mon coeur, quelque tendresse que j'aie déjà pour cette jeune fille si pure et si bonne, je ne pourrais pourtant pas m'allier à la soeur d'un assassin !”

Cette idée lui enleva le sommeil le reste de la nuit, il réfléchit longuement avec anxiété et prit un moment la résolution de fuir cette maison maudite, pendant que tout le monde dormait.

Puis il pensa au désespoir de Thérèse et cette idée, en lui arrachant des larmes, lui enleva toute énergie et jusqu'à la volonté d'accomplir ce cruel projet.

Son affection pour sa fiancée l'emportant, il en vint à se persuader que l'imagination malade de Joseph était la seule cause de tout ce scandale et une fois sur cette pente, il se dit qu'il valait bien mieux en croire la sévère probité de Mathurin, qui affirmait que Joseph n'avait pas quitté son lit, qu'un fou qui n'avait cessé de divaguer depuis son arrivée.

Quelle apparence d'ailleurs qu'en pleine raison, ce jeune homme s'accusât lui-même et courût de gaieté de coeur au bagne ou à l'échafaud !

Cette folie passée, il sera honteux de ce qu'il a dit et, moi, plus honteux encore d'avoir eu la lâcheté de faire le malheur d'une enfant qui mérite toute mon affection, en ajoutant foi aux paroles d'un insensé, dans un momnet de fièvre chaude.

Ce raisonnement assez plausible, corroboré par les élans de son coeur, le conduisit à ne pas différer d'un jour l'époque

D'abord ému de pitié pour le pauvre fixée pour son mariage, si cette résolution n'eût pas été prise au moment où Thérèse sortit de sa chambre parée de ses habits de noce, belle et radieuse de bon-

heur, il eût mis en cet instant ses irrésolutions de côté.

Toute la famille fut exacte au rendez-vous, excepté Joseph.

Son frère était allé dans sa chambre et ne lui voyant faire aucun mouvement, il en avait conclu que, la fièvre passée, la fatigue l'avait endormi et qu'il était plus prudent de ne pas l'éveiller.

Son état de faiblesse et de maladie l'excusait assez d'ailleurs et personne ne s'étonna de ne pas le voir à la mairie et à l'église.

Le mariage se fit avec toute la pompe usitée dans ces villages catholiques et pleins de foi.

Il était dix heures du matin, le "oui" solennel avait été prononcé et le vénérable curé de Cabrières bénissait les deux époux, lorsqu'un bruit étrange se fit entendre à la porte de l'église.

C'était Joseph qui, agité, éperdu, suivi de la foule des paysans et furieux de la résistance qu'on lui opposait, entra de vive force dans le saint lieu, en s'écriant :

—Arrêtez! arrêtez! la soeur d'un assassin ne peut s'unir à un honnête homme! C'est moi qui ai tué Dominique.

Une sueur froide couvrit aussitôt le front pur de Thérèse, si heureuse quelques minutes avant, et Christian sentit un frisson lui courir le corps... Mais il n'était plus temps de reculer.

Le mariage était accompli et ses liens indissolubles!

On s'empara de Joseph malgré ses efforts et toute la famille, convaincue de sa folie, le ramena de force à la ferme, pendant que les commères s'évertuaient dans les rues du village à faire sur cet événement si singulier des raisonnements à perte de vue.

—Il est fou à lier, disaient les amis de Mathurin, c'est un malheur pour un père

d'avoir un garnement pareil: paresseux, ivrogne et joueur c'est déjà trop, mais assassin? Jamais!

—Eh! eh! faisaient les autres un peu sournoisement, qui sait? qui l'a vu? on ne se noie pas ainsi tout seul avec sa bête.

On s'accroche à un pieu, à une branche, on prend un bain, mais on ne se noie pas...

—Et la valise du mort, ajoutaient les autres, l'a-t-on retrouvée?

On dit que le vieux avait rapporté des mille et des cents du pays de l'or.

—Le torrent l'aura emporté, reprénaient les plus bienveillants; quand il y a un trésor dans une maison ça se voit, ça se sait, et le logis du père Mathurin a toujours été le même, aussi accueillant et aussi modeste qu'auparavant.

—Soit! Mais c'est pas le père qui a volé, puisque ça serait le fils... Avec quoi a-t-il fait la vie à Paris?

—Il en aurait rapporté au moins quelque chose, au lieu de revenir bêtement s'accuser lui-même et plus gueux qu'avant.

—Bah! ce Paris est un gouffre sans fond.

—Allons! allons! faut pas être mauvais, et, quand une famille est dans le malheur, y ajouter encore par des suppositions sans preuves...

Pendant que ces propos se tenaient au village, on avait, en toute hâte, fait venir un grand médecin.

Celui-ci, après avoir longuement palpé, ausculté le malade et questionné la famille, avait déclaré: "Que le sujet était depuis longtemps atteint d'un encéphalocèle qui avait fini par amener de "delirium tremens..."

Or, on sait que les médecins ne se trompent jamais et nul douta dès lors de l'innocence de Joseph, qu'on retint par prudence dans sa chambre, en attendant de le

conduire, si cela devenait nécessaire, dans un hospice d'aliénés.

Cette décision souveraine, tout en attristant profondément une famille qui l'aimait malgré ses fautes, ramena le calme au logis et dans le pays.

Joseph divaguait toujours et disait les choses les plus exorbitantes au sujet du "prétendu assassinat", mais on n'y faisait plus attention...

Lui seul, torturé par sa conscience et par la pression qu'on exerçait sur lui, souffrait tous les tourments d'un damné. Il eût mille fois préféré qu'on crût à sa culpabilité et qu'on le livrât à la justice. Il était plus malheureux de son crime qu'il ne l'eût été de sa juste punition: ses souvenirs et ses remords faisaient de sa vie un enfer anticipé, et l'idée qu'on voulait absolument et malgré ses aveux réitérés, croire à son innocence, était un supplice de plus.

XIX

Quelques mois après ces événements, tout était rentré, à la ferme et au village, dans le calme le plus parfait. Les jeunes époux étaient heureux; le souvenir de Joseph, enfermé dans une maison de santé comme atteint d'une monomanie dangereuse, venait bien quelquefois troubler la quiétude de leur lune de miel, mais l'absence diminuait leurs angoisses; rien n'est égoïste comme le bonheur.

Quant à notre triste héros, à force de le traiter en aliéné, on l'avait bien et dûment rendu fou et dès lors la Faculté avait eu raison.

Paul était sur le point de suivre l'exemple de sa soeur et ne songeait guère plus lui-même à ce frère chéri.

Restait Mathurin.

D'abord calme et résigné, comme un vrai chrétien devrait toujours être, on l'a-

vait vu peu à peu devenir sombre et préoccupé; ses nuits étaient agitées, sans sommeil, et on apercevait le matin sur ses joues ridées les traces de ses larmes.

Ses cheveux, déjà blanchis par l'âge, devenaient plus rares et on eût dit que ses mains crispées en avaient arrachés des touffes.

Cet état dura quelques semaines, après lesquelles, se sentant plus mal, il demanda ses enfants pour les bénir avant d'expirer; mais même dans ce moment suprême, il ne prononça pas le nom de Joseph.

Il s'éteignit enfin demandant pardon à Dieu de ses fautes et de celles des siens...

Le malheureux vieillard avait trouvé dans un coin de la chambre de Joseph la "lettre de crédit" et "le testament" de Dominique, preuves irrécusables de l'assassinat et du vol!

Ne voulant pas divulguer cet affreux secret qui eût déshonoré sa famille et fait le malheur de tous les siens, il avait concentré en lui-même une douleur qui l'avait en peu de temps conduit au tombeau.

Le fils coupable avait aussi assassiné son père...

Si, plus modeste dans ses goûts, plus rangé dans sa conduite, rejetant de funestes excitations et résistant à ses penchants, Joseph eût laissé les choses s'arranger au gré de la Providence, il se fut, comme Paul et Thérèse, marié dans son pays, et l'héritage de celui qui était mort sa victime serait venu trouver le père de famille au milieu de ses enfants, aimé et estimé de tous...

Au lieu de cela il avait tué un homme, fait mourir son père de douleur et il expirait lui-même, bientôt après, dans les convulsions de la rage et du désespoir.

FIN.



VETEMENTS INCOMBUSTIBLES

—§—

UNE DECOUVERTE PHILANTHROPIQUE

—§—

Par A. Riou.

TOUT le monde connaît certainement la "flanquette", autrement dit le "pilon", cette étoffe actuellement si répandue parmi les classes ouvrières, où elle rend tous les jours d'immenses et appréciables services.

Légère, chaude, offrant toutes les qualités de la laine, et par contre, d'un prix de beaucoup inférieur, cette étoffe est d'un usage constant dans les familles de la classe moyenne, surtout dans les régions froides. Peignoirs de maison, robes d'enfants, sous vêtements, que sais-je encore? la flanquette sert à tout et à tous, et son usage constant la rend pour ainsi dire indispensable.

Toutefois, comme tant il est vrai qu'il n'y a pas de roses sans épines ni de médailles sans revers, à côté des merveilleuses qualités qu'offre cette étoffe familiale, se place aussi le plus terrible et le plus poignant des aléas.

Sa fabrication, son essence même, font

de "la flanquette" le plus rapide des combustibles.

Le fulmi coton qui entre dans la composition du tissu ainsi que les succédanés de l'éther, sont des adjutants sérieux de la combustibilité du pilou, qui a déjà causé de terribles malheurs.

Que la ménagère s'approche trop près de sa fournaise rougie, qu'une étincelle jaillisse d'un morceau de charbon de bois, qu'un bout d'allumette en ignition, entre en contact avec le duvet de sa robe et de suite, la malheureuse entourée de flammes, présentera l'aspect d'une torche vivante. Il était donc de toute nécessité de préserver d'une telle calamité, les fervents de la flanquette, et de lui permettre d'étendre à l'avenir ses bienfaits, sans les faire payer au prix de catastrophes malheureusement trop fréquentes.

Le gouvernement anglais, s'étant ému des accidents réitérés, dus à l'emploi de ce tissu, avait été sur le point d'en interdire purement et simplement la vente,

lorsqu'un chimiste, aussi savant que philanthrope, parvint à découvrir un procédé "ignifuge" qui rendra désormais absolument anodin l'emploi de cette étoffe bien-faisante.

C'est au docteur William Henry Perkins, de Manchester, que l'on est redevable de cette précieuse découverte. Beaucoup d'autres avaient vainement cherché à résoudre ce problème, mais leurs essais, concluants au début, donnaient des résultats absolument négatifs à la suite des lavages. Les données étaient d'ailleurs fort complexes :

1o La solution ignifuge ne devait ni endommager le tissu, ni provoquer son rétrécissement. 2o, il ne devait pas s'attaquer aux nuances souvent délicates des teintes. 3o, ne devait comporter aucune substance nocive, susceptible de provoquer des désordres sur l'épiderme. 4o, ne pas se dissoudre au lavage. 5o, enfin, et surtout, ne pas être trop dispendieuse, et du fait même, ne pas être la cause d'une augmentation dans le prix.

Le docteur Perkins multiplia ses essais, s'acharna à la tâche et finit enfin par vaincre la terrible difficulté. Sa découverte n'est pas de celles qui comportent le secret, et lui-même s'est complu à la divulguer pour le plus grand bien de l'humanité. La flanellette, saturée de "sodium stomate", est d'abord séchée, puis plongée dans une solution de "sulphate d'ammoniaque". Après un nouveau séchage, elle est lavée à grande eau, et il se forme alors dans l'essence même des organes du tissu, un précipité d'"oxyde d'étain", insoluble dans l'eau et mettant à jamais la précieuse étoffe à l'abri de l'incendie.

Non seulement la coloration du "pilon", n'est pas altérée, mais encore ce procédé rehausse les teintes, les ravive, et les empêche de s'effacer.

Il y a plus encore, par extension, on peut sans risques aucun de détérioration, appliquer cette solution aux nombreuses étoffes légères, particulièrement inflammables, et de chef jouir d'une absolue sécurité. Que de jeunes communiantes, que de nouvelles épousées dont les voiles enflammés ont été les linceuls, qui n'auraient



couru aucun danger avec la méthode "ignifuge" du docteur Perkins!

Bien que toute nouvelle, cette application fait rapidement son chemin et il y a lieu d'espérer que sous peu, ménagères, enfants et travailleurs, pourront impunément se servir de la flanellette, sans courir les risques de lamentables et terribles catastrophes.



PAPIER ET PARCHEMIN

— o —



EST une simple histoire, et même une histoire qui n'est pas arrivée, puisqu'elle fut imaginée et contée de la façon la plus pittoresque, à la fin du dix-septième siècle, par un prédicateur et chapelain de la Cour de

Vienne, qui avait trouvé thème à une morale assez curieuse et originale.

C'est le révérend père Abraham qui avait prononcé ce sermon, dont nous nous contenterons de donner une traduction accommodée quelque peu.

Comme le faisait récemment remarquer un de nos confrères, ce sermon et la dispute supposée entre les deux substances n'ont pas perdu leur intérêt.

Ce n'est pas qu'on n'ait envie de reprendre à écrire sur du parchemin proprement dit, dans notre temps de machine à écrire; cela surtout parce que cette peau, minutieusement traitée, revient beaucoup trop cher. Mais on fabrique couramment et l'on consomme en très grande quantité des produits qui ressemblent considérablement au parchemin et qui en présentent les qualités principales.

Ce sont des parchemins végétaux comme le papier sulférisé, ou encore des papiers dits cristal, pergamin, qui sont tout uniment d'ordinaire des papiers à base

de cellulose, mais d'une cellulose traitée de façon toute spéciale.

Or donc, la tradition raconte que, à une certaine époque, le papier et le parchemin en vinrent aux prises, ou tout au moins aux injures.

Et si les imprimeurs, relieurs et écrivains, tous gens intéressés à ce que les matières à écrire ou à imprimer ne disparaissent point, n'étaient pas intervenus, le combat aurait été sanglant; l'un ou l'autre des combattants ou les deux auraient peut-être été mis hors d'état de survivre.

Le papier, qui est beaucoup plus ancien qu'on ne le pense communément, eut soin, dans ce combat en paroles, de se vanter de son origine lointaine.

Il rappela que, sous le nom de "charta" il était né il y a bien longtemps à Carthage. Ce à quoi le parchemin avait riposté que lui était originaire de Pergame, que de là lui était venu son nom, et que la noble ville de Pergameno valait bien Carthage.

Le papier ne s'était pas tenu pour battu, comme de juste:

"J'ai servi, dit-il, à répandre les Saintes Ecritures et bien d'autres livres précieux pour l'instruction et l'édification du monde.

—Si je n'existais pas, répondit le parchemin (qui effectivement a servi à relier

les livres de papier quand on l'eut abandonné en grande partie comme matière destinée à recevoir les écrits), il y a longtemps que ta faiblesse t'aurait fait disparaître de ce monde.

C'est moi qui te couvre et te protège: j'en appelle aux relieurs ici présents. Et, de plus, c'est moi encore qui sers à la confection des chartes et patentes impériales ou ducales; toi, tu reproduis des faits sans importance et souvent scandaleux.

—Quand cela serait, rétorqua le papier, qui ne pouvait s'avouer vaincu. J'ai du moins des moeurs et des usages autrement paisibles que toi! Tu es bien le même qui

sers à la confection des tambours guerriers, et tu provoques de sanglantes batailles.

—O paisible papier, répondit enfin le parchemin qui avait trouvé le point faible, d'un mot je vais rabattre ton orgueil. On connaît ton origine. tu n'es fait que de chiffons malpropres et tu es la cause première, la plus fréquente des querelles de manants. C'est bien toi qui sers à fabriquer les cartes à jouer, dont le nom même est fait de ton ancienne désignation.

Et quoi de plus dangereux que les cartes pour produire tous les maux de la terre, misère, bataille et le reste!"

L'AGONIE D'UN PEUPLE

La plaine n'est, au loin, qu'un champ teinté de rouge
Où la mort a passé. Là-bas plus rien ne bouge
Les soldats et chevaux, entassés pêle-mêle,
Ces cadavres fumants, que leur chute entremêle,
Forment de longs remparts, qui ne protègent plus
Les derniers survivants, déjà, presque vaincus,
Qui sans aucun espoir, en un dernier effort,
Vont encor affronter le canon du plus fort.

Mais horreur! regardez ces défilés hurlants
De blessés convulsés, d'êtres agonisants
Qui chancellent, criant: "Grâce, arrêtez un peu
Cette grêle de fer, cet orage de feu
Qui frappe sans répit nos corps déchiquetés
Et tord dans la douleur nos flancs ensanglantés."
C'est le rôle dernier d'un peuple à l'agonie!
Qu'un fléau décime, et que son Dieu renie!

Turcs, aux possessions maintenant disséquées,
Sublime-Porte, vizir, ville aux saintes mosquées,
Dardanelles, ô vous! que barre le Croissant.
Rendez-vous donc! Pitié! pour la femme et l'enfant
Qui souffrent dans vos murs que l'ennemi assiège,
Et que vous massacrez pour grossir le cortège
Des mille cruautés que connaît la Turquie,
Dont la mort va troubler la grande Germanie!

PAUL-HETTE.



Daniel l'Emigrant

I

Après avoir visité Québec et ses environs, j'allais retourner à Montréal pour gagner de nouveau les États-Unis par la rivière Sorel et le lac Champlain.

On ne connaissait point alors les chemins de fer ni en Europe, ni en Amérique. Le trajet entre la capitale du bas Canada et Montréal s'effectuait par le Saint-Laurent, au moyen de bateaux à vapeur, spacieux et parfaitement installés, mais qui remontaient assez lentement le fleuve.

Suivi du garçon d'hôtel qui portait mon bagage, j'arrivai sur le quai, et là au lieu d'un "steamer" prêt à prendre le large, j'en aperçus deux, le "Waverley" et la "Dame du Lac", qui chauffaient à toute vapeur. Ces deux bateaux qui appartenaient à des compagnies rivales cherchaient par toutes sortes de moyens à attirer l'attention des voyageurs et à mériter leur préférence.

Lequel de ces deux "steamers" devais-

je choisir? Je me le demandais avec quelque embarras, lorsqu'un Américain portant sous le bras sa petite valise, me frappa sans façon sur l'épaule:

— "Vous allez à Montréal, je suppose; eh bien, croyez-moi, montons à bord de la "Dame du Lac", nous serons à l'orchestre et nous verrons tout à notre aise le spectacle que nous offre le "Waverley", jusqu'au moment du départ. Une fois en route la musique embarquée avec nous jouera aussi longtemps que durera la navigation."

Je suivis l'Américain et pris passage à bord de la "Dame du Lac". Mon compagnon avait deviné juste.

Sur le pont, l'orchestre redoubla de vigueur et d'entrain comme si le mouvement de la machine eût communiqué sa puissance irrésistible aux poumons des musiciens. Ces braves gens battaient la mesure avec le talon ferré de leurs gros souliers, en soufflant comme des tritons.

Celui qui les conduisait faisait de vains efforts pour les calmer, pareil au cocher qui tente d'arrêter des chevaux fougueux.

Enfin il fit un geste impérieux avec sa main gauche mit sa clarinette sous son bras et s'essuya le front en laissant échapper cette exclamation: "Ganaches, triples ganaches!"

Et comme je le regardais en souriant.

—Ces Irlandais soufflent comme des taureaux, reprit-il avec animation, ces gens-là ont de l'oreille, monsieur, mais ils manquent totalement de méthode.

—C'est à vous de les former, lui répondis-je, puisque vous êtes chef d'orchestre. Et j'allai m'asseoir à l'extrémité de la dunette pour contempler le port de Québec, tout plein de navires, et encaissé dans un hémicycle de hauts rochers, qui commençait à disparaître derrière les arbres du rivage.

L'artiste ambulante à qui j'avais fait cette laconique réponse se tenait, lui aussi accoudé sur le bord du navire, dans l'attitude d'une profonde rêverie. Pendant que ses compagnons coiffés de vieux chapeaux vêtus de gros habits bleus dont les lourdes basques leur flottaient sur les mollets, causaient gaiement en se promenant sur le pont, il demeurait à l'écart et regardait sans les voir les rives du beau fleuve, découvert il y a près de trois siècles par des marins bretons et normands.

Peu à peu des larmes coulèrent de ses yeux; il tira son mouchoir pour les essuyer, et ce mouvement fit tomber une lettre de sa poche. Comme il n'y prenait pas garde je descendis de la dunette pour aller relever le papier, et l'interpellant par le nom écrit sur l'adresse: "C'est vous, lui dis-je, qui vous nommez Daniel..."

A ces mots, il se tourna vivement vers moi: "Merci, monsieur, merci; je pensais à mon pays, à ceux que j'ai laissés derrière moi et quand ces idées-là me prennent, je perds jusqu'au sentiment de mon existence. Vous êtes de ce pays-ci, vous

monsieur; vous êtes de la nouvelle France?"

—Pas plus que vous, Daniel; je suis, moi aussi, de la vieille France, où l'on commence à s'ennuyer un peu et j'ai voulu voir si la vie est plus amusante de ce côté-ci de l'Atlantique. Et vous, vous êtes venu dans ces contrées en artiste...?

—Oui, répliqua Daniel, j'ai quitté mon pays avec cet instrument que vous voyez entre mes mains.

Arrivé au Havre, j'ai joué dans les hôtels, dans les cafés, ramassant çà et là quelques morceaux de pain et quelques gros sous, quêtant ma vie à grand-peine et la honte dans le coeur, au milieu de ceux à qui ne manquait ni la richesse, ni la gaieté, ni la confiance dans le lendemain. J'ai ramassé les miettes tombées de la table du riche comme le chien errant, et becqueté aux vitres des palais, comme l'oiseau que la faim chasse du buisson... Et ces souffrances, monsieur, je les ai ressenties d'autant plus cruellement que je les avais méritées.

Je me sentais peu disposé à encourager les confidences d'un inconnu qui se présentait sous des dehors équivoques, et s'accusait lui-même d'avoir mérité la honte et la misère. Cependant, il y avait dans ses paroles un accent d'honnêteté sincère qui inspirait la confiance. Sans l'interroger sur les causes qui l'avaient conduit à s'expatrier, je lui demandai par quels moyens il était arrivé au Canada.

—Du Havre, répondit Daniel, je me suis rendu à Londres sur un bateau à vapeur avec des artistes ambulants, et là j'ai fait rencontre de ces Irlandais que vous voyez. Avec eux, j'ai voyagé de Londres à Liverpool à petites journées; en leur compagnie j'ai passé de Liverpool au Canada sur un grand navire où l'on nous avait embarqués gratis, en qualité de musiciens.

Voilà deux mois que je vis dans leur société; j'en ai profité pour apprendre un peu d'anglais, mais je n'y tiens plus. Le besoin d'être seul est devenu pour moi si impérieux que j'ai été sur le point de les quitter à Québec pour courir à travers la campagne et jusque dans les bois.

Mais j'ai besoin de ramasser encore quelques dollars. Nous allons donc faire une halte de huit jours à Montréal, puis remonter le Saint-Laurent et traverser les lacs jusqu'à Buffalo. C'est là que nous devons nous séparer; ils s'en iront de leur côté vers les rives du lac Michigan, où les attendent des parents et des amis établis sur ce point depuis plusieurs années, et moi je continuerai ma route tristement, seul, jusqu'à ma destination, bien loin dans le sud-ouest.

—Tenez, ajouta-t-il, en ouvrant la lettre que je venais de ramasser sur le pont, voilà mon itinéraire depuis Buffalo jusqu'à mon point d'arrivée."

Je jetai les yeux sur le papier qu'il me présentait ouvert et je lu ces mots: "De Buffalo tu suivras la route des canaux jusqu'à l'Ohio; tu descendras l'Ohio jusqu'à Louisville où tu t'embarqueras sur un steamer qui te conduira par le Mississipi jusqu'à Natchez. Là, tu attendras le passage de quelque bateau faisant route pour la Rivière Rouge que tu remonteras jusqu'au lieu nommé les Rapides. Des Rapides, tu couperas à travers la forêt, à pied ou à cheval, selon tes moyens, marchant droit au midi, pendant trente-cinq lieues. Tu demanderas sur ta route à ceux que tu rencontreras, blancs, nègres ou indiens, l'habitation de la Plaine aux Sassafras que tout le monde connaît dans le pays. C'est là que je t'attends."

—Voilà ma feuille de route, reprit Daniel, quand j'eus achevé ma lecture; ne possédant point de carte de l'Amérique du

nord et n'ayant pas le moyen d'en acheter pour l'instant, je ne puis me rendre aucun compte de la distance. Il y a bien loin, n'est-ce pas, monsieur, d'ici à la Plaine des Sassafras?

—Huit ou neuf cents lieues, répondis-je; et développant une bonne carte des Etats-Unis que je portais avec moi, j'indiquai à Daniel la route qu'il devait suivre.

Celui-ci paraissait comprendre parfaitement la disposition des lieux et s'orientait sans difficulté sur cette carte qu'il parcourait du regard avidement, cherchant à bien graver dans son souvenir le nom des principales villes qu'il devait rencontrer. Après un moment de silence il replia la carte et me la rendit, en disant:

—Merci, monsieur, je vois d'ici toute ma route; elle est bien longue, mais ce qui me console, c'est qu'il y a tout au bout au point d'arrivée, la solitude, les bois, et le lieu me paraît excellent pour qui veut recommencer à vivre. Celui qui m'a écrit cette lettre et qui m'attend là-bas est un vieux cousin de mon père, que je me rappelle avoir vu dans mon enfance et qui a fait fortune. La pauvreté à ce qu'il paraît est une plante d'Europe qui n'a pas pu encore s'acclimater en Amérique: ça viendra peut-être?...

Le lendemain matin nous abordions au quai de Montréal.

Pendant que la vapeur s'échappait de la chaudière avec un bruit strident et tandis que les voyageurs se pressaient sur le pont pour reconnaître leurs bagages, les musiciens irlandais rangés en ligne sur la dunette essayaient de dominer tout ce tapage en exécutant avec beaucoup de vigueur une "Irish melody".

A leur tête se tenait Daniel qui marquait la mesure avec une distraction visible. C'était alors la foire à Montréal,

une foire toute pareille à celles de nos provinces avec exhibition de monstres marins, de géants, de nains et de figures de cire.

L'orchestre que la "Dame du Lac" amenait si à propos ne pouvait rester sans emploi. Le "salon de cire" s'empessa de se l'approprier. Quelques jours plus tard, au moment où je quittai la ville de Montréal pour gagner la rive droite du Saint-Laurent, j'eus le plaisir d'apercevoir sur les tréteaux établis devant la grande baraque Daniel avec sa bande d'Irlandais, comme eux vêtu d'un juste-au-corps et coiffé d'un casque à panaches.

Son regard rencontra le mien et il fit un petit geste d'épaule qui signifiait: "Où en suis-je réduit!"

II

Sept mois plus tard, vers la fin de février de l'année suivante, je chassais le dinde en compagnie d'un jeune créole, sur les bords de la Sabine, dans la haute Louisiane. Notre quartier-général était établi au versant d'une petite colline couverte d'un frais gazon et ombragée de beaux érables dont les feuilles commençaient à rougir

Ça et là se dressaient, au bord d'un ruisseau les troncs blanchis de quelques vieux magnolias grands comme les chênes de nos forêts. Dans ce lieu sauvage et gracieux à la fois, nous attendait, sous la garde d'un vieux nègre, un repas solide composé de viande froide, avec adjonction de Sauterne.

Nous étions à cheval depuis plusieurs heures poursuivant à travers les hautes herbes et les fourrés, un gros coq d'Inde qui se dérobaît toujours à nos yeux. Il s'agissait de le contraindre à se poser sur une branche d'arbre. Une fois que la fa-

tigue ne lui permet plus de fuir devant les chevaux, en se cachant la tête, le dinde immobile et perché, à petite hauteur, devient un but que le plus maladroit tireur ne peut manquer. Mais l'oiseau beaucoup plus rusé qu'on ne le pense, refuse le plus longtemps possible de se prêter au désir du chasseur. Il court, il court, si lesté, si rapide, qu'on a besoin de chevaux pour le suivre; à peine si on a connaissance de son passage par le mouvement des touffes d'herbes qu'il traverse comme le poisson qui fend les flots à la surface de la mer.

Séparé de mon compagnon après avoir perdu la piste du dinde, je descendais vers le ruisseau qu'il me fallait traverser pour retourner au camp, lorsque mon cheval dressa subitement les oreilles, et j'entendis une voix fatiguée qui me criait: "Eh! brave homme, eh! chasseur! Par où va-t-on à la Plaine aux Sassafras?"

Celui qui parlait ainsi, c'était l'émigrant Daniel.

Perdu dans la forêt depuis vingt-quatre heures, accablé par la fatigue et mourant de faim, il paraissait incapable de se mouvoir. C'eût été faire naufrage au moment de toucher le port, car trois heures de marche le séparaient à peine de l'habitation qu'il cherchait.

Faisant un effort suprême, il se leva et alors, debout, appuyé sur son bâton, le sac au dos, promenant sur les grands bois, le regard surpris et inquiet d'un européen habitué à vivre au milieu des terres habitées il résumait en lui tous les traits de l'émigrant qui accomplit à pied à travers les arbres séculaires prêts à tomber sous la hache, la dernière étape de cet immense voyage commencé sur l'Océan et continué sur les fleuves.

Quoiqu'il fût très mauvais cavalier, Daniel se décida à monter sur mon cheval. Je le conduisis au camp, et n'eus pas de

peine à lui faire accepter de prendre sa part du repas qui était servi sur l'herbe, dîner champêtre assurément et qu'aucun importun ne pouvait troubler.

Quelques minutes après reparut mon compagnon le créole qui apportait attaché au canon de son fusil le coq d'Inde, pour suivi depuis le matin.

L'heureux chasseur s'assit à côté de nous sans paraître ni satisfait ni mécontent de la présence d'un convive inattendu; le chien se coucha auprès du nègre qui se tenait appuyé le long d'un arbre prêt à nous servir. Les chevaux débridés se mirent à paître librement le long de la colline et il s'établit autour de notre camp le plus complet silence, interrompu de loin en loin par le cri des grands oiseaux de proie, qui passaient dans les airs en projetant sur nous l'ombre de leurs ailes.

—Daniel, dis-je alors à l'émigrant, je sais d'où vous venez et où vous allez; mais je n'ai pu démêler ce que vous êtes.

—Ce que je suis, répartit Daniel, vous l'aurez entrevu facilement, un enfant gâté devenu avec l'âge un fainéant, et un fainéant prêt à devenir avec le temps... un vaurien! Voilà ce que j'ai été jusqu'au jour où je me suis vu forcé de faire le métier de bateleur et ce triste métier m'ayant fourni les moyens d'arriver aux lieux où je viens me retremper par le travail, je n'en rougis plus.

Vous savez, monsieur, ce que sont les petites villes de France. Je parle des petites villes perdues au fond des provinces, où il n'y a ni commerce ni industrie, où l'on vit de peu, et où l'on ne fait pas grand'chose.

Les coeurs simples et résignés savent y conserver la pureté des moeurs et l'attachement à la foi de leurs pères; mais ceux qui se laissent aller à l'oisiveté, y perdent

toute aptitude au bien: ils y acquièrent en revanche une tendance singulière à tourner au mal. C'est dans une de ces localités de troisième ordre et dans la partie la plus reculée de la Bretagne que j'ai vu le jour. Mon père qui occupait un emploi secondaire dans les bureaux de la douane, se maria vieux; j'avais à peine cinq ans lorsqu'il mourut, laissant à ma mère une modique pension, qui n'eût pas suffi à la faire vivre, si elle n'y eût ajouté un petit commerce d'étoffes et d'épiceries.

Voilà des détails bien mesquins et qui ne sont guère de nature à vous intéresser.

Cette réflexion était inspirée à Daniel par les bâillements du créole qui s'allongea sur l'herbe, et se préparait à dormir.

—Nous parlons d'un pays et d'un genre de vie que ce chasseur ne connaît pas, dis-je à l'émigrant; votre récit n'a guère d'attrait pour lui. Qu'importe! Il s'agit pour nous deux de la patrie absente; pour vous, de ce que vous y avez souffert, je vous écoute, continuez donc.

—Ma mère m'aimait... un peu trop peut-être? Elle n'avait que moi! Après celui de me faire réciter mes prières, elle ne connaissait pas de plus grand plaisir que de me bien habiller le dimanche et de me mener à la promenade. Comme on portait intérêt à la pauvre veuve, on lui disait en passant: Il est gentil, votre petit! oh! comme il a bonne mine.—Et ces paroles bienveillantes me donnaient une excellente opinion de ma petite personne.

Les enfants sont comme les jeunes chats, la nature leur a donné une gentillesse qui plaît; on se laisse aller à les caresser, à les flatter, mais la griffe de la malice se montre bientôt et l'on se repent d'avoir été si indulgent.

Comment faire alors? L'habitude est prise de part et d'autre, l'enfant gâté se

regimbe contre l'autorité maternelle, qui a bien de la peine à se maintenir, combattue qu'elle est par la faiblesse et par une affection aveugle.

A sept ans, on me mit à l'école. J'appris bien vite à lire et à écrire, parce que ma mère m'avait donné des leçons elle-même. La croix de plomb que l'on attachait à ma boutonnière me ravissait de joie; je ne travaillais que pour la mériter, et je m'habituais si bien à l'avoir que nul effort ne me coûtait pour l'obtenir. A la fin de l'année on me donna un prix, on me posa sur le front une couronne de laurier, tout comme si j'eusse été César ou Alexandre et je me crus le premier dans ma ville. Ces chétives couronnes ont fêlé plus d'un cerveau et troublé plus d'une destinée: le pédantisme est le moindre des travers qu'elles puissent produire chez les enfants que l'on en décore! Je savais donc lire, écrire et compter. Le moment était venu de me mettre en apprentissage comme les autres enfants de mon âge et de ma condition. Mais l'idée de prendre un métier ne me souriait guère, à moi qui étais déjà si savant!

On résolut de me mettre au latin; pressé par les sollicitations de ma mère, le recteur,—c'est ainsi qu'on appelle le curé dans notre pays de Bretagne,—consentit à m'enseigner cette langue qui mène à tout, à moins qu'elle ne mène à rien, ce qui arrive le plus souvent.

Durant plusieurs années, je fis du rudiment, de la grammaire, des verbes; je barbouillais du papier tant et si bien que je gâtai complètement mon écriture, qui était passable auparavant.

Après que le bon curé m'avait fait répéter mes leçons, je rentrais chez ma mère, et là, assis dans l'arrière-boutique, les mains tachées d'encre, je m'occupais à copier pour la centième fois les déclinaisons

et les conjugaisons. C'était pour moi un travail machinal, improductif, en tous points stérile, et que j'accomplissais jour par jour sans me demander à quoi il devait aboutir. Mon respectable maître, tout entier aux devoirs de son ministère, me faisait marcher pas à pas dans le labyrinthe de la grammaire, estimant qu'il fallait d'abord apprendre par coeur, recopier et coordonner en son esprit tout ce qu'il a plu à certains pédants de mettre dans leurs livres.

Un jour que je travaillais ainsi, un ami de mon père, un capitaine au long cours, qui revenait d'un voyage aux mers du sud, entra dans la boutique et me regardant griffonner, il dit à ma mère: "Qu'est-ce qu'il fait là, ce petit?"

—Du latin!

—Du latin, et à quoi cela le mènera-t-il?

—A être bien savant, répondit naïvement ma mère.

—Et après, répliqua le marin?

—Eh bien, dam! c'est beau d'être instruits!

—Tenez, reprit le marin, vous faites faire là à votre fils un métier... de faire à rien. Ce travail-là, voyez-vous, c'est de la paresse occupée. Donnez-moi votre garçon, je lui apprendrai à naviguer, et quand il aura deux ou trois ans de mer puisqu'il a le goût de l'étude, il piochera pour entrer à l'école navale.

—Me séparer de mon fils, s'écria ma mère, oh! non, jamais...

—Toujours le même refrain! murmura l'homme de mer; eh bien, madame, au revoir, et dans quelques années nous verrons ce que vous aurez fait de M. votre fils.

Là-dessus il me regarda en haussant les épaules et partit.

Ma pauvre mère tout étourdie de ces

rudes paroles, avait les larmes aux yeux; je lui sautai au cou, et elle me couvrit de caresses. Cette scène composait un joli tableau de famille; j'en conviens; et pourtant on aurait pu écrire, au bas: *Enfant gâté et mère faible!* Mais voilà que j'accuse ma mère, et c'est moi seul que je devrais blâmer, car je profitais de son attendrissement pour me rendre plus aimable à ses yeux, et pour la fortifier dans la pensée de ne jamais m'éloigner d'elle.

J'étais furieux contre cet homme qui était venu troubler la vie douce et tranquille que je menais sous le toit maternel, je lui en voulais surtout de ce qu'il avait parlé avec mépris de ces études futiles qui me rendaient si fier."

III

Ma bonne mère s'imaginait que l'étude du latin faisait pousser des carrières, et que je lui ferais un jour beaucoup d'honneur: je n'avais garde de penser autrement. Les camarades de mon premier âge me semblaient de pauvres ignorants; j'évitais leur rencontre, bien loin de les rechercher, surtout quand ils étaient mal vêtus.

Un matin, j'étais au presbytère attendant le retour du "recteur" qui venait de sortir pour visiter un malade. La table sur laquelle j'écrivais étant boîteuse depuis longtemps, la servante se décida à faire venir le menuisier voisin pour la réparer, et l'ouvrier envoya son apprenti. C'était un enfant très gai, très vif, avec lequel j'avais joué jadis, et dont le père fort pauvre exerçait la profession de sabotier. Jean (c'était son nom) entre dans la pièce où je me tenais d'habitude, et en m'apercevant, il ôte son bonnet d'un air de bonne humeur:

—Bonjour, monsieur le savant!

Je ne répondis rien et lui fis signe de se mettre à sa besogne.

—Eh bien, dit Jean, est-ce que tu es le maître ici! Es-tu déjà recteur, toi? Aide-moi à renverser la table et travaillons tous deux: voyons, prends-la par un pied..."

Je le repoussai du coude; il me regarda en éclatant de rire:

—Oh! oh! qu'as-tu donc, Daniel? Est-ce dans tes livres que tu as appris à être si aimable avec tes amis?

En parlant ainsi, Jean m'avait pris les deux mains, et il riait de bon cœur. Exaspéré de cette familiarité, j'allongeai dans les jambes de l'apprenti un violent coup de pied, et je reçus aussitôt sur la joue un soufflet très bien appliqué. Je ripostai à mon tour; une mêlée s'en suivit dans laquelle j'eus le dessous et je me mis lâchement à crier au secours. La servante arriva aussitôt; tandis qu'elle essayait de nous séparer, le recteur parut à la porte.

—Monsieur le recteur, lui dis-je, voilà Jean qui m'a battu.

Je m'attendais à ce que le recteur allât vertement réprimander l'apprenti; quelle ne fut pas ma surprise, quand je le vis s'avancer vers moi et me dire avec un sourire ironique:

—Oh! vraiment, il t'a battu, pauvre agneau!

—Oui, monsieur, repris-je avec colère.

—Eh bien! répliqua le recteur, il est probable qu'il t'a battu, mais il est certain que tu as commencé. Vois, il ne dit rien, il ne t'accuse pas, il ne crie point, et toi tu as l'air furieux. donc tu as les premiers torts.

—Monsieur le recteur, reprit Jean, c'est vrai que nous nous sommes un peu "collés"...

—Allons, mes enfants! dit le vieux prê-

tre, donnez-vous la main, embrassez-vous et soyez amis.”

Jean se jeta très franchement à mon cou, puis après m'avoir donné l'accolade, il se mit à travailler de son mieux, sans rancune contre moi, sans plus se souvenir de ce petit incident.

—Que tu es bête de faire la mine, me dit-il, quand il eut remarqué mon silence et ma mauvaise humeur, entre amis une taloche de plus ou de moins ne fait pas grand'chose!

Plus il travaillait à sa besogne et plus j'éprouvais d'éloignement pour lui. Je repoussais de toutes mes forces ce titre d'ami qu'il me donnait, et dans ma vanité je ne comprenais pas qu'il n'eût aucune idée de ma supériorité. Il m'était impossible de lui pardonner ce que j'appelais une injure, aussi quelques jours après l'ayant rencontré dans la rue j'affectai de lui tourner le dos.

—Est-ce que tu es encore fâché, me demanda-t-il, en me tendant la main!

Je fis quelques pas en arrière, je saisis un caillou au pied d'une borne et je lui lançai à la tête. Le sang jaillit et je me sauvai, en criant:

—Attrape; ça t'apprendra à te moquer de moi.”

Des passants,—il s'en trouvait au moins deux par hasard ce jour-là, dans la grande rue,—des passants, témoins de cet acte de méchanceté, allèrent le dénoncer à ma mère. Ce fut un événement dans cette ville où il n'y en avait que bien rarement. Les gens de boutique, les bras croisés, debout sur le seuil, s'entretinrent durant tout le jour de ce caillou lancé par un enfant à la tête d'un autre enfant de son âge. Ma mère essaya de prendre ma défense; la mère de l'apprenti l'apostropha rudement et se permit quelques expressions mal sonnantes à mon égard; elle me

traita de paresseux, de mal élevé, m'accusa de fierté, de lâcheté, etc.

Pendant ce temps, Jean s'essuyait le front avec son tablier et haussait les épaules en disant: “Ah! bah! ça n'est rien que ça!”—Et ma mère qui me tenait par la main pour me soustraire à la vindicte des parents de l'apprenti finit par m'emmener tout au fond de sa boutique.

A son tour, le recteur vint, qui me fit des reproches. Ma mère chercha à me disculper, mais le recteur l'arrêta court.

—Prenez-y garde, dit-il, avec fermeté, votre petit Daniel a deux grands défauts, de la vanité et de la rancune. Vos faiblesses le rendront tout-à-fait indocile, et vous n'en pourrez rien faire...

Il m'avait semblé jusqu'alors que ce bon vieux prêtre par qui j'étais si bien traité, devait avoir pour moi autant d'indulgence que ma mère. Ses paroles pouvaient être sévères; je les trouvai dures et injustes. L'homme respectable et dévoué qui m'instruisait de son mieux se changea tout-à-coup pour moi en un mentor maussade, exigeant, avec lequel je perdais mon temps. Je ne l'aimai plus dès que je compris qu'il ne m'aimait pas comme je l'entendais.

Ses observations avaient produit une certaine impression sur ma mère. Pendant toute la journée, elle garda un air sévère que je ne lui avais jamais vu. Je prévis qu'elle allait prendre à mon égard quelque résolution sérieuse et cherchai dans ma tête le moyen de parer le coup.

La méchanceté dont je venais de me rendre coupable, ne me causait ni regret, ni repentir; j'en voulais à tout le monde, à l'apprenti, au recteur, à ma mère. Je me réfugiais dans ma colère comme dans un fort où je pouvais braver l'autorité de tous ceux qui avaient droit à mon respect et à ma reconnaissance. Aux premiers

mots de réprimande que m'adressa ma mère, je levai les épaules et puis je me retirai en sifflant. Au dîner, je refusai le morceau de pain sec qui me fut offert par manière de pénitence.

Le lendemain, le recteur me fit dire que je devais aller trouver Jean l'apprenti et lui demander pardon, avant de retourner au presbytère pour y travailler comme d'habitude. Sans rien dire, je sortis de la maison; au lieu d'aller chez Jean, je me mis à courir dans les champs, jetant des pierres aux oiseaux, coupant des baguettes dans les haies. J'avais besoin de faire du mal, de briser quelque chose.

—Allons, me dit ma mère, quand je rentrai, tu as été obéissant, je te pardonne. M. le recteur en aura fait autant, n'est-ce pas?"

Je fis un signe de tête affirmatif.

Pour la première fois de ma vie, je venais de mentir, mais j'avais menti sans rougir, avec effronterie; j'étais perdu!"

L'émigrant garda le silence pendant quelques minutes; il promena ses regards autour de lui sur la forêt profonde qui nous environnait, puis les reportant sur moi:

—Tenez, monsieur, reprit-il; bien que ma voix se perde dans le désert, je le répéterai ici du fond de mon coeur. Malheur à l'enfant qui a menti! Il ne ment que pour excuser une faute déjà commise et parce qu'il est décidé à en commettre d'autres encore. Ce mensonge, si facile à découvrir, causa à ma pauvre mère un véritable chagrin. Si le capitaine au long cours se fut trouvé là, elle m'eût remis entre ses mains, avec recommandation de me bien tenir. Mais le brave marin était bien loin alors et je restai dans ma petite ville.

Il va sans dire que je ne retournai plus au presbytère. Ma mère demandait sou-

vent conseil au recteur, qui l'engageait à me placer dans quelque institution bien dirigée où l'on pourrait réformer un naturel en voie de se gâter. Par malheur, nos moyens ne permettaient point à ma mère de prendre ce parti.

Le temps se passait ainsi; je ne faisais rien du tout que vagabonder à travers la campagne, ou bien me tenir debout devant l'étroite boutique les mains derrière le dos, suivant de l'oeil l'hirondelle qui s'ébattait autour du clocher.

Cette vie oisive déplaisait à ma mère qui en prévoyait les dangers. Les voisines lui disaient parfois en passant:— "Eh bien, votre fils ne fait donc rien? Il est bien heureux que vous ayiez du pain à lui donner."—Et je me répétais à moi-même: "Ma mère a du pain à me donner; pourquoi travaillerais-je?"

J'avais alors près de quinze ans. Un soir le recteur vint à la maison; il s'enferma avec ma mère et je compris qu'il s'agissait de moi. Au moment où le respectable prêtre se retirait, j'entendis ma mère qui lui disait: "Je vous le promets; je prendrai sur moi, et j'en aurai la force avec l'aide de Dieu!"

Quel était ce projet pour l'exécution duquel ma mère avait tant besoin de courage? Je ne l'ai jamais su. Deux jours après cette visite du recteur, je fus pris d'une maladie assez grave. La tendresse que me portait ma mère se réveilla dans toute sa force.

Pour la seconde fois je lui dus la vie; mais, hélas! l'enfance est ingrate! Il me semblait tout naturel qu'elle passât la nuit à me veiller et c'est à peine si je lui en avais de la reconnaissance. Ma convalescence dura longtemps: peu à peu fut oublié le parti qu'elle avait promise de prendre à mon égard. Et puis elle alléguait la faiblesse de ma constitution. Comment

se séparer d'un fils dont la santé exigeait tant de soins? Ne fallait-il pas plutôt attendre encore et lui donner le temps de se bien remettre, de se fortifier...

Bref, je repris mon train de vie accoutumé, mon existence oisive et ennuyée : seulement ma mère prit un moyen terme, un de ces expédients qui ne remédient à rien. On me plaça pour m'occuper un peu chez le notaire du lieu.

IV

« Depuis que je voyage dans ces grands pays où l'homme trouve à exercer ses facultés de tant de manières, reprit l'émigré Daniel, combien je regarde en pitié les existences mesquines et asservies que l'on mène ailleurs!

Dans notre petite ville de deux mille âmes, M. Durand, le notaire, est un personnage. Il a le ventre gros, le nez rouge, et il n'y a pas un paysan qui ne se découvre devant lui. Sur les volets gris de sa maison, on voit une plaque aussi rouillée que les deux plats à barbe pendus à l'enseigne du barbier. La grande salle décorée du nom d'étude, est une pièce basse, humide, pavée de briques inégales, dans laquelle on ne voit d'autres meubles qu'un cartonier en bois blanc, une table revêtue d'un vieux cuir noir et auprès de la croisée donnait sur la rue, le fauteuil sur lequel trône Mme Durand, son tricot à la main.

Les clients, quand il en vient, s'adressent à Mme Durand : « Votre mari est-il là? » Et la bonne dame répond invariablement. « Non, mais on va l'appeler. » — Le clerc est aussitôt dépêché par la ville. Il se met en quête du notaire qui est chez le barbier, ou bien au café à lire le journal. Le notaire revenu à l'étude écoute le client qui reste debout par respect et ex-

plique son affaire avec tant d'ambages qu'il devient bien difficile de le comprendre. Pendant ce temps-là, Mme Durand, toujours à son fauteuil, interpelle les femmes qui passent et fait ses achats de fruits et de beurre; de son côté le clerc taille sa plume, exécute des parafes, se mouche et essuie avec une patte de lièvre la poussière qui recouvre le cuir noir de la table.

« Ce clerc, si bien occupé, ce fut moi, lorsque celui qui travaillait chez M. Durand se fut décidé à chercher une place ailleurs. Dans un coin de l'étude, se trouvait une petite bibliothèque contenant une centaine de volumes mal défendus contre la poussière par des rideaux de serge verte.

La curiosité me poussant et l'oisiveté aidant, je me mis à feuilleter ces volumes. Le premier qui me tomba sous la main, ce fut Voltaire; je le parcourus avec crainte d'abord, puis avec plus de hardiesse, puis enfin avec passion. Les choses saintes que je respectais encore par habitude se ternirent alors dans mon esprit comme une glace sur laquelle un souffle impur a passé. Il me semblait qu'un horizon nouveau s'ouvrait devant moi, et que je pourrais marcher librement dans la vie, écartant par un sarcasme les vérités qui me feraient obstacle; les passions du jeune âge dont je ressentais l'aiguillon avaient trouvé les armes qu'il leur fallait pour triompher de la sagesse et de la soumission.

Les mystères de notre religion honnis, souillés de fange, et foulés aux pieds par l'incrédulité, ne m'inspirèrent plus que du dégoût et de l'éloignement. Comme les juifs à qui Pilate montrait le Christ flagellé et couronné d'épines, en disant : « Eccc homo! » Je répondais tout bas : « Tolle, tolle!... » Et même quand j'y pensais le moins, ces sarcasmes, ces impiétés honteuses que j'avais lues me revenaient

à la mémoire et troublaient mon coeur comme des apparitions.

Ah! il y a dans la parole écrite une puissance terrible, surtout quand cette parole répond aux instincts de révolte qui se font jour dans le coeur de l'homme! Il fallut bien peu de temps pour que la connaissance de ce catéchisme à l'usage des impies et des libertins effaçât en moi le souvenir de celui que j'avais appris dans le premier âge.

«Quand on est entré dans la voie de la désobéissance, toute autorité devient insupportable: celle de ma mère, tempérée d'affection, me parue bientôt gênante. Je ne trouvais plus rien à dire avec la pauvre femme, et j'allais passer mes soirées loin d'elle, au café.

Il y a toujours dans les petites villes un café qui devient le rendez-vous de ceux qui répudient la vie simple, laborieuse et modeste de la grande majorité des habitants. C'est comme un pays neutre où les habitués ont leur franc parler; on vient s'y ennuyer à journées sous prétexte de s'y amuser beaucoup. Là, on lisait les journaux, on pérorait longuement, on coulait à fond en quelques minutes les plus hautes questions de religion et de morale.

On dirait que les hommes qui ne croient à rien ont besoin pour s'enhardir dans le doute de se réunir, de se compter, de parler très haut. La fréquentation des habitués de ce café acheva mon éducation; je devins moins timide, j'acquis une certaine adresse au jeu de billard et bientôt je pus mettre mon chapeau sur l'oreille.

Quand il m'arrivait de gagner une poule, j'étais aussi fier que si j'eusse gagné une bataille et je me croyais parfaitement en droit de braver la terre et le ciel. Il y a d'immenses orgueils qui n'ont pas de motifs plus sérieux qu'un peu d'habileté

dans les exercices du corps ou dans les jeux d'adresse!

Notre plus grand plaisir, à nous autres habitués, c'est de jouer le dimanche, pendant l'office, et d'aller ensuite à l'heure où la messe finit, nous planter à la porte de l'église pour jeter un regard de pitié sur les gens simples qui venaient de remplir leurs devoirs. Chacun alors prenait une attitude hardie, un maintien triomphant, et il s'échappait de nos bouches plus d'un quolibet à l'adresse de ceux qui avaient droit à notre respect.

«L'après-midi, nous nous retrouvions autour des tables de jeu et devant le billard, cherchant toujours à nous gagner les uns les autres, c'est-à-dire à nous enlever généreusement le peu d'argent que gardaient nos poches.

Un soir d'été que j'avais tout perdu, je sortis pour aller faire un tour de promenade et marchant au hasard j'arrivai dans une prairie où de jeunes enfants venaient de lancer un cerf-volant. Je regardais monter dans les airs la frêle machine qui se balançait en frissonnant et pointait hardiment à travers l'espace. Derrière moi, une voix me dit:

—Daniel, qu'est-ce qui fait monter le cerf-volant?

Je me retournai; c'était le vieux recteur à qui je n'adressais plus la parole depuis des années.

—C'est la corde, répondis-je sèchement.

—Oui reprit doucement l'ecclésiastique; c'est la corde... Si elle vient à se rompre, le cerf-volant s'agite vainement en l'air, puis il flotte encore au gré du vent, s'affaisse peu à peu et tombe à terre. Comprends-tu?

Et comme je ne répondais rien: La corde, continua le recteur, c'est le lien de l'autorité. Tu l'as rompu, ce lien, et tu

crois t'élever au-dessus de tous; mais ta chute est certaine."

Cela dit, il s'éloigne; et je marchai tristement le long des haies, doublement contrarié de ma perte au jeu et de l'apologue que le bon recteur m'avait récité au passage. Ma mauvaise humeur se retourna contre celui qui m'avait gagné quelques instants auparavant et je me rendis au café pour le provoquer de nouveau.

—Puisque tu n'as plus d'argent, me répondit-il je ne jouerai pas avec toi!

—Tu as peur de perdre, répliquai-je avec aigreur, et tu refuses de me donner ma revanche?

—Pas d'argent, pas de jeu! Ce qui est bon à gagner est bon à garder. Bonsoir!

En parlant ainsi, il frappait sur la poche de son gilet toute remplie de l'argent que j'avais perdu.

—Tu ne veux pas jouer, m'écriai-je tout en colère. Et bien, tu es un lâche, un voleur...—Et je l'arrêtai par le bras. Tandis que je cherchais à le retenir il me mit la main sur le visage avec une vigueur telle, que le bruit du soufflet fut entendu de tous les assistants. Exaspéré de cet affront, je tombai sur mon adversaire à bras raccourci; mais un ami charitable vint nous séparer.

Cet ami, c'était un ci-devant jeune homme qui fréquentait beaucoup les jeunes gens, afin de se faire illusion sur son âge. Il avait habité Paris autrefois et hanté les maisons de jeu de la capitale et de la province.

—Mes enfants, dit-il, en nous séparant, les gens comme il faut ne se battent pas à coups de poing, à la manière des goujats. Fi donc! Vous vous battrez, mes amis, à l'épée ou au pistolet, comme il vous conviendra, dès ce soir. C'est ainsi qu'on arrange ces sortes d'affaires; croyez-en mon expérience.

Il se fit un moment de silence. Dans notre petite ville, on ne s'était jamais battu, et pour ma part, je n'avais jamais vu une épée. Mon adversaire regrettait sincèrement ce soufflet qui le conduisait si loin, et moi, j'étais désolé de m'être laissé emporter par un excès de colère dont les suites se montraient si sérieuses. Oh! que nous nous fussions pardonné de bon cœur nos torts réciproques non par bonté d'âme, mais tout simplement par crainte de la mort. Et cela devenait impossible; le point d'honneur était là; l'orgueil mondain avait proclamé sa loi, il fallait obéir!

Nous partîmes donc pour le lieu désigné; le ci-devant jeune homme servait de témoin à mon adversaire: j'avais pris pour second un sergent de l'armée qui se trouvait par hasard en congé de semestre. La lune se levait et la nature semblait sommeiller. Le rossignol chantait sous les églantiers; la givre sifflait au sommet des chênes et la caille, courant dans les blés, répétait son cri d'appel. Ah! qu'il faisait bon de vivre ce soir-là!... Nous quittâmes nos habits, on nous plaça l'un devant l'autre et nous voilà armés d'un fleuret aiguisé, nous menaçant du geste et hésitant à nous frapper.

—Eh bien, cria le ci-devant jeune homme, une, deux, trois... Qui m'a donné des automates pareils...

La voix du ci-devant jeune homme nous fit partir comme un ressort. Au même instant nous nous fendîmes en détournant la tête, et je tombai, le bras percé par la pointe de mon adversaire. Celui-ci s'affaissa de son côté, car je l'avais touché assez vivement à l'épaule.

—Ce n'est rien que cela, dit en ricanant le mauvais génie qui nous avait mis les armes à la main; de pareilles égratignures ne peuvent laver un affront... En garde, messieurs!

Nous ne répondimes point à ce second appel; mon adversaire et moi nous faillîmes nous évanouir à la pensée de croiser le fer une seconde fois: le sergent déclara que nous nous étions bravement conduits car il avait pitié de nous et voulait mettre fin à ce duel forcé. Après qu'on eut bandé nos plaies, nous nous donnâmes réciproquement une poignée de main et je retournai bien vite au logis, très heureux d'en être quitte à si bon marché. En me voyant rentrer en cet état, ma mère faillit s'évanouir; elle courut chercher le médecin, et versa des larmes abondantes:

—Daniel! Daniel! répétait-elle en sanglottant, voilà les marques de tendresse que tu reçois des amis pour lesquels tu délaisses ta pauvre mère!

V

Daniel avait prononcé ces paroles à haute voix, et avec un accent si animé que le créole s'éveilla subitement.

—Pardon, monsieur, lui dit l'émigrant, je vous ai dérangé de votre sommeil... Tenez, je ne mens pas; voilà la marque du coup d'épée...

En parlant ainsi, il retroussa sa manche et montra au créole la cicatrice de sa blessure. Celui-ci la considéra avec une certaine attention, alluma un cigare, et se contenta de dire:

—Vous ne deviez pas avoir plus d'un demi-pouce de fer dans le bras.

Puis il se mit à se promener à travers les grandes herbes, en parlant à son chien: l'animal regardait son maître en agitant la queue. Tandis que l'homme du pays et le quadrupède conversaient à leur manière, Daniel cédant à sa nature expansive, reprit le fil de son récit.

“Ce coup d'épée devait être pour moi une leçon; il n'en fut rien. Le lendemain,

je fis beaucoup d'effet avec mon bras en écharpe; on m'accueillit au café avec des cris de joie, comme un héros. Le poltron de la veille devint tout-à-coup un fanfaron; je me crus autorisé à élever la voix, à prendre un ton tranchant, à me montrer en tout hardi et agressif. Que voulez-vous! j'avais eu un duel! Et je me répétais à moi-même: Noblesse oblige.

Quand mon adversaire fut à peu près guéri, il y eut un grand déjeûner, dans lequel les deux champions qui avaient cherché à se percer de leurs épées burent à la santé l'un de l'autre.

Lé ci-devant jeune homme vida une multitude de verres et je devinai qu'il nous avait poussés à croiser le fer tout exprès pour faire naître l'occasion de ce déjeûner dont nous supportions tous les frais.

Il y a des gens qui spéculent sur toute chose et qui exposent la vie de deux hommes pour une bouteille de champagne. Après le repas, le même convive déclara que l'honneur était pleinement satisfait; et les paroles de ce chenapan aviné nous remplirent d'un doux orgueil! C'est ainsi que ce vieux jeune homme, qui ne possédait ni vertus, ni talents, ni mérites, imposait son autorité à ceux qui se vantaient bien haut de n'en plus reconnaître.

“Les appointements que je touchais chez le notaire ne s'élevaient pas à une forte somme; environ cinquante francs par mois. Avec ce modique revenu, j'aurais pu faire quelques économies et venir en aide à ma mère qui avait souffert plus d'une privation pour moi. Mais j'avais eu un duel... donc je devais aller plus fréquemment encore au café, me vêtir avec une certaine recherche, en un mot, soutenir la dignité de ma situation. Mon plus grand désir fut, de donner le ton dans une petite ville, et d'être le plus élégant de la

localité. Le tailleur qui habitait "A l'instar de Paris,"—ainsi que l'annonçait son enseigne,—jugea que j'avais parfaitement raison : il assura même que la toilette m'irait à merveille. Encouragé par un artiste qui avait travaillé dans la capitale, je m'appliquai à comprendre les gravures de mode, et quand il passait un étranger dans notre ville, un commis-voyageur, par exemple, le maître d'hôtel me montrait du doigt en disant : "Ce jeune élégant que vous voyez est un clerc de notaire ; il joue très bien au billard et il a eu un duel!..."

Il est probable que mon élégance était relative et en harmonie avec la petite ville que j'habitais ; car les commis-voyageurs portaient toujours des habits dont la coupe ne pénétrait chez nous que quinze à dix-huit mois plus tard. Eh bien, cette toilette d'un goût douteux me fit remarquer dans ma localité ; elle me donna un vernis qui cachait mon incapacité, mon inaptitude au travail et mes plus visibles défauts. Si l'habit ne fait pas le moine, l'habit fait l'homme du monde.

J'avais vingt et un ans, j'étais sans état, sans fortune et j'osai lever les yeux sur une jeune fille d'une bonne famille, plus riche de vertus que de patrimoine, mais dont on ne prononçait le nom qu'avec respect. Ma mère approuva mes projets de mariage, qui devaient, pensait-elle, me rendre plus sage et plus rangé.

La jeune fille,—elle se nommait Marie,—n'ignorait peut-être ni ma conduite, ni mes habitudes de paresse ; j'avais tout lieu de craindre un refus. Autour d'elle il ne se trouvait personne qui pût lui convenir ; les jeunes gens du pays qui se recommandaient par la fortune, le talent et la régularité des moeurs, s'étaient retirés dans les grandes villes.

D'autres restaient à la vérité, parfaitement honnêtes et possédant plus de bien

que moi ; mais soumis aux humbles habitudes de leurs pères, ils portaient la veste ronde et le chapeau à grands bords.

Au fond, je n'étais qu'un yaurien, à l'extérieur, je pouvais passer pour quelque chose de mieux : il arrive souvent que des jeunes filles n'y regardent pas d'aussi près qu'elles devraient le faire, soit par légèreté, soit parce qu'elles ne peuvent, dans la candeur de leur âme, soupçonner le mal chez celui qui leur plaît. Orpheline et retirée auprès d'une vieille tante grondeuse qui n'éprouvait aucune sympathie pour la jeunesse, Marie n'eut personne qui lui donnât de bons conseils.

Elle eut la faiblesse de ne pas me repousser, et le malheur de devenir ma femme.

Oui, ce fut un malheur pour elle, mais un malheur qui fut précédé de quelques jours heureux. Le mariage m'avait mis en rapport avec le vieux recteur et rapproché de ma mère.

Une vie nouvelle commençait pour moi ; je me promettais de revenir au bien, et j'y travaillais sincèrement : je le pensais du moins. Mon illusion fut de me croire vraiment meilleur, parce que j'étais plus heureux ! Le charme qui me retenait près de ma jeune épouse, j'eus le tort de le prendre pour un renoncement à mes oisivetés passées.

Ma mère nous ayant cédé sa boutique, j'y installai ma femme au milieu de marchandises toutes neuves dont la vente semblait assurée, et moi, j'allais toujours chez le notaire où je gagnais, comme je l'ai dit, d'assez bons appointements.

Avec quelle joie, avec quel empressement j'accourais de l'étude à la petite boutique où siégeait Marie qui souriait en me voyant arriver et semblait me remercier de l'affection que je lui portais ! Etre aimé de l'épouse que l'on aime, c'est goût-

ter un bonheur complet, mais l'être avec une tendresse reconnaissante, se sentir remercier du bonheur que l'on reçoit, c'est être doublement heureux!

Mais rien ne dure ici-bas de ce qui n'est pas basé sur une vertu solide. Il y avait dans l'affection que j'éprouvais pour Marie un fond d'égoïsme; le dévouement ne se trouvait que de son côté.

Revenir tous les jours du bureau à la maison par la même route, cela me parut bientôt monotone. Je fis le tour par le café où l'on me railla sur mes assiduités conjugales. Il fallut entrer, faire une partie, et je revins chez moi plus tard que de coutume. Ma femme m'attendait pour dîner; elle ne me fit aucun reproche et se montra aussi bonne, aussi affectueuse que la veille. Le lendemain, même halte au café; ainsi, chaque jour, jusqu'à la fin du mois, et je n'apportai que dix francs à la communauté.

Marie se prit à pleurer silencieusement, il ne lui échappa pas une parole amère. Elle eût mieux fait de me gronder, de me faire une scène, d'appeler ma mère à son aide pour me sermoner; j'aurais peut-être mis plus de mesure dans ma conduite...

Voant que j'étais bien le maître, je m'habituai à suivre mes caprices. Quand j'arrivais trop tard, je m'aperecevais que Marie avait pleuré, et je lui en faisais des reproches. Elle fit donc un effort sur elle-même et sut retenir ses larmes; mais une profonde tristesse se peignit sur son visage.

Mes folles dépenses absorbaient tout ce que je gagnais; notre commerce languissait et se ressentait de ma négligence à l'activer. Marie se privait du nécessaire et mangeait du pain sec, afin que ma mère eût une nourriture plus abondante: quant à la mienne, elle était succulente comme par le passé.

Un cœur dévoué veillait à ce que rien ne me manquât à ce que nulle contrariété de détail ne vînt me troubler dans mon égoïsme!

Deux années se passèrent ainsi; l'inépuisable bonté de Marie ne s'altérait en rien et depuis longtemps déjà je ne savais plus l'apprécier.

Une petite fille nous était née; on l'appelait Marie comme sa mère dont elle faisait la joie et qui, en la comblant de caresses, cherchait à se consoler de son abandon. Cependant notre petit commerce allait très mal; je manquais d'argent pour renouveler les marchandises, et les chalands oubliaient le chemin de notre pauvre boutique.

Rien n'est triste comme un magasin que l'on délaisse; les marchandises se fament il y a dans les rayons des vides qui découragent l' regard, on n'a devant soi que des choses surannées qui effraient l'acheteur, et l'on voit des boutiques florissantes qui s'épanouissent auprès de soi, à deux pas, comme des parterres, sous le souffle puissant de la confiance publique.

Au milieu de ce magasin frappé de discrédit, morne pendant le jour, sombre aux heures de la nuit, figurez-vous une jeune mère avec un enfant sur les genoux, oubliée de tous et de son mari qu'elle aime encore! Voyez-la guetter du regard le passant qui continue son chemin sans entrer, changer de place et retourner en balayant la poussière des étoffes jaunies, ces pains de sucre tachés d'humidité, ces boîtes dans lesquels ont séché des biscuits durs comme de vieilles croûtes!

Figurez-vous tout cela, monsieur, et vous aurez l'image de ma femme aux prises avec la misère qui l'envahissait de toutes parts. Entre des cotonnades passées et des épicerie invendables, elle berçait sur son sein sa petite fille et la cou-

vrait de baisers, prenant encore ma défense quand ma mère exhalait quelque plainte contre moi.

La vue de cette triple douleur,—car ma petite fille me faisait plus de pitié encore, bien qu'elle ignorât sa misère,—la vue de cette triple douleur m'exaspérait. Je m'en prenais au temps défavorable à notre genre de commerce, à l'inconstance des pratiques, au changement des modes, à tout, excepté à moi-même, et je ne pouvais m'arracher de ce café où j'oubliais dans les émotions du jeu les souffrances des miens.

Il fallut bien pourtant renoncer à y paraître. Un soir que j'avais beaucoup perdu, je résolus de tout regagner, coûte que coûte. On jouait aux cartes; la chance me revenait un peu et pour la faire arriver plus vite...

Ici l'émigrant se tut et cacha sa tête entre ses mains. Puis se tournant vers moi :

—Monsieur, reprit-il, ne me mépriserez-vous pas trop, si j'avoue ma honte!... Je trichai; oui, monsieur, je trichai effrontément. Au moment où j'allais ramasser mon argent, un cri universel s'éleva contre moi. Je voulus prendre la parole pour me défendre; on me traita d'escroc. Je provoquai en duel celui qui venait de m'injurier; on me répondit qu'on ne se battait pas avec des filous.—Accablé d'injures, me sentant coupable, je pris le parti de faire retraite, et je compris bien qu'il me serait impossible désormais de paraître devant ce public sans coeur, comme sans pitié, qui m'accablait de son mépris.

VI

Cette fois, continua Daniel, la leçon devait me profiter. Le pardon qui m'était refusé par ceux au milieu desquels j'avais

voulu tenir le premier rang, ma mère, ma femme surtout ne me l'accorderaient-elles pas? Oh! j'avais besoin alors de cette tendresse, de cet amour véritable qui ne me suffisaient plus depuis longtemps.

Atteint dans mon honneur, dans ma réputation, je brûlais de trouver des coeurs assez dévoués pour compatir à ma honte. Je rentrai chez moi abattu et si pâle que ma pauvre femme poussa un cri. Depuis le temps que je la faisais souffrir, elle savait encore oublier ses maux pour aller au-devant des miens.

Je l'embrassai avec le plus de calme qu'il me fut possible. Marie, lui dis-je, où est notre mère? Appelle-la; il faut qu'elle vienne.

Ma mère entra; je tombai à ses genoux en baisant ses mains.—Mère, lui dis-je, voilà dix ans bientôt que je vous abreuve de chagrin?...—Sans me laisser le temps d'achever, elle me releva et me pressa entre ses bras.

—Marie, dis-je à ma femme, voilà un an bientôt que je me rends indigne de ton affection... Ecoute-moi, ne m'interromps pas; je t'en conjure au nom de notre enfant. Depuis le premier âge, je recule devant un parti sérieux et décisif. L'oisiveté m'a perdu; je n'ai saisi que l'ombre du travail et ce travail de paresseux, je l'ai rendu infructueux par mes désordres. Par mon orgueil, j'ai fait taire les reproches de ma conscience, et imposé silence aux êtres chers et dévoués sur lesquels retombait tout le poids de mon inconduite. Je vous ai vu souffrir toutes les deux, et parce que vous dévoriez vos larmes, j'ai fait semblant de ne rien comprendre. Ah! c'est là une lâcheté que les hommes commettent quelquefois!... Reconnaître ses torts ne suffit pas à qui se repent, il faut l'expiation! Demain vous saurez ce que j'ai résolu, et si ma résolution vous arrache

encore des larmes, ce seront les dernières, je vous le promets.”

Le lendemain matin, dès l'aurore, je frappais à la porte du presbytère. Surpris de me voir à cette heure matinale et après une si longue absence, le recteur se troubla :

—Votre mère est-elle malade, demandait-il ; venez-vous me chercher pour elle ?

—Je ne viens vous chercher pour personne, répondis-je ; au contraire, je vous amène un pécheur repentant... Toute ma vie est à refaire. Et pour mieux la recommencer, je viens me jeter à vos pieds, docile et soumis comme un enfant.

Une fois réconcilié avec Dieu, avec les miens et avec moi-même, je m'occupai activement de mettre ordre à mes affaires. Je vendis quelques objets de luxe qui me restaient, une montre en or, une chaîne ornée d'une croix que je tenais d'une vieille tante et je recommandai au recteur, ma mère, ma femme et mon enfant.

Une réparation me restait à faire, c'était de me remettre en bons termes avec Jean, l'apprenti menuisier que j'avais trahéusement frappé dans mon enfance. Jean avait prospéré ; il tenait dans la grande rue une belle boutique, où il fabriquait de beaux meubles pour les châteaux du voisinage. On l'estimait à cause de sa probité et de son amour du travail. Toujours à sa besogne, il ne quittait le tablier que le dimanche et les jours de fête, pour aller siéger au banc d'oeuvre parmi les marguilliers. Quand j'entrai dans sa boutique, il poussait la varlope en chantant, si bien qu'il ne m'entendit pas venir. Arrivé près de lui, je lui frappai doucement sur l'épaule.

—Jean mon cher ami, j'ai un mot à te dire.

L'ouvrier quitta son travail et me fit

passer dans une petite chambre propre et bien rangée.

—Je vais partir, lui dis-je en prenant sa main, et je ne veux laisser derrière moi que des amis. Me pardonnes-tu ?

—Mais je ne t'en ai jamais voulu, répondit Jean ; tu nous as fait de la peine par tes airs évaporés, voilà tout. As-tu besoin de quelque chose, parle franchement...

—Merci, merci, tu es heureux, toi ; tu as marché dans la droite voie... Tu t'es conservé simple de coeur et Dieu a béni tes travaux. Adieu, et sois certain que je ne t'oublierai jamais.”

Nous nous embrassâmes comme deux frères, et je fus attendri de voir une larme couler sur sa joue. Il me promit d'aller quelquefois passer les soirées d'hiver auprès de ceux que je devais abandonner pour longtemps. Le plus cruel moment approchait, celui où j'allais me séparer de ce que j'avais de plus cher au monde... Ces adieux-là, on ne les raconte pas ! On ne peut même y penser sans éclater en sanglots...

En achevant ces paroles, l'émigrant se mit à fondre en larmes ; il prononçait d'une voix entrecoupée les noms de sa mère de sa femme et celui de sa petite fille, dont une distance de quinze cents lieues le tenait séparé. Puis relevant la tête avec effort.

—C'est pour vous, êtres chéris, s'écriait-il, que je suis venu m'enfoncer dans ces solitudes ! Un jour je vous y appellerai, vous serez arrachés à cette noire misère qui vous menace. Vous aurez sur vos têtes l'ombre de ces grands arbres pareils à ceux qui ornent les châteaux de notre Bretagne... Mais, mon Dieu, je n'en suis pas encore là !... Je disais donc que prêt à partir et ne sachant comment faire pour gagner sans argent l'autre bord de l'At-

l'antique, je mis sous mon bras cet instrument de musique dont je m'étais appris à jouer dans mes heures de loisir. Ce futile passe-temps devait me rendre un grand service, puisque grâce à ce morceau de bois dont je savais tirer quelques sons, je pus avoir toujours cinq sous dans ma poche comme le Juif-Errant.

En quittant la maison maternelle j'avais eu soin d'écrire au parent dont j'ai parlé et qui demeure dans ces environs; sa réponse m'attendait à Québec. C'est par cette lettre que j'appris la route que je devais suivre, route bien longue, monsieur, et que j'aurais eu de la peine à démêler, si vous ne me l'aviez expliquée sur le pont du bateau... L'habitation de mon parent se nomme la Plaine aux Sassafras, et vous croyez que je n'en suis plus qu'à quelques lieues?

—La plaine aux Sassafras, répondit le créole qui coupait des baguettes avec son couteau pour occuper ses mains à quelque chose, la Plaine aux Sassafras est à trois lieues d'ici, dans le sud-ouest; pour y arriver, il faut traverser le "Bayou" qui coule au pied de la colline, suivre une savane où poussent des plaqueminières et des érables rouges et puis remonter sur la hauteur. Une fois sur cette hauteur, vous ne pouvez pas vous tromper; il y a une "manche" qui y conduit tout droit."

—Grand merci, monsieur, répliqua Daniel. En vérité, je ne puis croire que dans quelques heures je vais me retrouver en pays de connaissance et serrer la main d'un parent? Quoi, au milieu de cette forêt où tout m'est inconnu jusqu'aux arbres, jusqu'aux oiseaux, il y a quelqu'un qui m'attend et un cœur qui battra tout à l'heure au son de ma voix!...

Nous accompagnâmes Daniel jusqu'au-delà du ruisseau qu'il devait traverser; à peine remis de ses grandes fatigues, il

gravit la colline opposée d'un pied ferme. Il ne pouvait découvrir encore l'habitation qu'il était venu chercher si loin et pourtant à l'élan de sa marche, on eût dit qu'il la pressentait à travers l'épaisseur des bois: l'espoir de toucher au terme de son voyage lui avait redonné toute son énergie. Ainsi, le navire qui va toucher le port s'avance poussé par le flot de la marée montante qui semble accourir du large tout exprès pour le soutenir et le porter.

Vingt ans plus tard me trouvant à Southampton, je regardais les passagers d'un "steamer" transatlantique débarquer sur le port. On est involontairement reporté en arrière par ses souvenirs, quand on voit un navire arriver d'un lointain pays que l'on a visité soi-même. Je pensais donc aux forêts abattues, aux solitudes aujourd'hui défrichées où j'avais autrefois chassé le dindon et couru le chevreuil. Je rêvais donc aux choses anciennes, sans m'occuper autrement de ceux qui me les rappelaient, quand un des voyageurs, homme de bonne mine et très bien vêtu s'arrêta devant moi, fit le tour de ma personne puis, revint me regarder en face.

—Pardou, monsieur, me dit-il en français; si je ne me trompe j'ai eu le plaisir de déjeuner avec vous bien loin d'ici, il y a de cela... une vingtaine d'années!... Oui, c'est bien vous, je vous reconnais, et vous ne vous souvenez plus de Daniel le joueur de clarinette...

—Je l'ai si peu oublié que je vous redirai le menu de ce repas champêtre: volaille farcie et Sauterne, ni plus, ni moins; pas de potage, pas d'entrée, pas d'argenterie, pas de serviette, pas de dessert, etc., etc...

—Et bien, reprit Daniel, permettez-moi de vous rendre ce déjeuner; nous avons le

temps de manger et de causer à loisir pendant que la douane expédiera mes bagages.

Nous causâmes longuement devant une table abondamment servie, et comme deux amis intimes satisfaits de se revoir. Daniel associé d'abord avec son parent pour l'exploitation de ses terres, était devenu à la mort de celui-ci seul propriétaire de l'habitation. Il avait appelé près de lui sa femme et sa fille qu'il venait de marier à un colon du voisinage. La mère de Daniel ne vivait plus; elle avait vu, avant de mourir, les affaires de son fils prospérer au-delà de ses espérances. Tandis que l'émigrant me racontait les détails de sa seconde existence sur le nouveau continent, un joueur d'orgue vint se planter près de nous et se mit en devoir de nous dérouler son rouleau tout entier. Daniel lui jeta une poignée de "pence" pour l'engager à s'éloigner, mais l'habitant de la Savoie s'obstinait à rester près d'un homme dont la main s'ouvrait si libéralement.

— Ecoute-moi, dit alors Daniel au joueur d'orgue, j'ai fait un métier dans le genre de celui que tu fais-là et je sais qu'on y gagne peu de chose. Veux-tu devenir riche?

L'enfant de la Savoie répondit par un signe de tête affirmatif.

—Eh bien! passe en Amérique, vends ton orgue et mets-toi à défricher des terres.

—Non, non, répliqua le savoyard, j'aime mieux retourner à mes montagnes...

Et il s'éloigna en répétant sur son orgue le charmant motif: "Hélas! elle a fui comme une ombre!"

—Il a raison, il a raison, s'écria Daniel; il traîne sa carapace comme la tortue, il chemine lentement, mais il porte tout avec lui et quand il aura amassé un petit pécule, il reverra ses montagnes. Ce n'était pas l'ambition, c'étaient la honte et le désespoir qui m'obligeaient à m'expatrier.

Désormais, je suis riche, très riche, et pourtant, voyez-vous, il me manque quelque chose: l'air du pays! Je reviens en Europe tout exprès pour le respirer, cet air natal que nul autre ne remplace. Ce qui me reste à faire, c'est de m'arracher, moi et les miens, à ces lointains pays où ma fortune a pris racine, mais où nous ne sommes point encore acclimatés. Il faudra que je me résigne à de grands sacrifices; et bien, j'en prends mon parti. Ma pauvre femme ne peut oublier sa petite ville, ni ses vertes campagnes où ne règne pas l'opulence, il s'en faut. Un jour, je l'espère, notre fille nous y rejoindra avec son mari et nous ne regretterons ni ce que nous aurons sacrifié pour revoir la patrie, ni l'activité de ces contrées où abonde la vie et le mouvement. Nous serons moins riches, mais en faut-il donc tant pour vivre dans la paix et l'honnêteté, Nos pères avaient raison:

Contentement passe richesse! mais pas de contentement sans une conscience tranquille!...





L'OISEAU QUE J'ATTENDS

ROMANCE

Les beaux soleils morts vont renaître,
 Et voici déjà mille oiseaux
 Pendant leur nid à la fenêtre,
 Peuplant les bois, rasant les eaux,
 Tous les matins un doux bruit d'ailes
 Me réveille, et j'espère... hélas!
 A mes carreaux, noirs d'hirondelles,
 L'oiseau que j'attends ne vient pas.

L'ambition me fut connue,
 Quand je vis l'aigle au large vol,
 Un jour, contempler de la nue
 Les insectes poudreux du sol;
 Je vois à la tempête noire
 L'aigle encore livrer des combats;
 Je le vois sans rêver la gloire:
 L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Voici le rossignol, qui cueille
 Un brin d'herbe pour se nourrir,
 Puis se cache au bois sous la feuille
 Pour chanter un jour, et mourir:
 Il chante l'amour... Ironie!
 Oiseau moqueur, chante plus bas;
 Et qu'ai-je besoin d'harmonie?
 L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Plus loin, le martinet des grèves,
 Sur un beau lac d'azur et d'or,
 Comme un poète sur ses rêves,
 Se berce, voltige et s'endort.
 Dors et vole à ta fantaisie,
 Heureux frère; devant mes pas,
 Moi, j'ai vu fuir la poésie:
 L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Arrive enfin, je t'en supplie,
 Noir messenger dont Dieu se sert
 Corbeau qui, sur les pas d'Elie,
 Emiettait du pain au désert.
 Portant la part que Dieu m'a faite,
 Arrive, il est temps...; mais, hélas!
 Mort sans doute avant le prophète,
 L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Hégésippe MOREAU.



Flamberge au Vent

—§—
Le Duel à travers l'histoire

Ses origines, ses évolutions, son influence.
Quelques anecdotes. Considérations
générales.

Par A. Riou.

—§—

QUEL est celui d'entre vous, chers lecteurs, qui n'a frémi au cours de ses premières années à la lecture dramatique et passionnante, de duels sensationnels. Nos auteurs romantiques ont, pendant longtemps, fait revivre à nos yeux la pratique des rencontres, dans leurs "Aventures de capes et d'épées", et le succès qu'ils surent tirer de ces situations souvent angoissantes, fut une mine inépuisable pour les auteurs dramatiques de cette époque littéraire.

Qui de nous ne se souvient encore de la

raprière merveilleuse du "Chevalier d'Harmenthal," "de Bussy d'Amboise", de d'Artagnan et de ses compagnons mousquetaires"? Tous, au cours des longues veillées d'hiver, nous nous sommes plus ou moins grisés au contact de ces superbes coups de flamberges, et le soir lorsque bordés dans nos petits lits par les soins d'une main maternelle, lorsque la neige fouettait les vitres de nos chambrettes, nos imaginations surexcitées, revoient encore dans les premières brumes du sommeil, l'éclair des lames, les feutres à grands

panaches et les longs manteaux relevés par l'épée en verrouil.

Il faut bien avouer que cette griserie de cliquetis guerrier, n'a pas été simplement l'apanage de l'enfance: de tout temps, l'homme a été attiré par les armes, et si nous sommes aujourd'hui dans un siècle plus rassis à cet égard, il serait peut être exact de dire que l'amour propre est devenu moins chatouilleux, les tribunaux plus nombreux et plus sévères.

Au cours des époques troublées par les

soldats à leurs heures et brigands de profession, jouait tout naturellement son rôle dans la vie ordinaire, du fait qu'elle se trouvait continuellement à portée de la main. D'abord mise au service des intérêts généraux du pays, elle dérivait rapidement de son but initial, et en arrivait presque exclusivement à sauvegarder les intérêts personnels.

L'instinct de la conservation en fit adopter l'usage, la soif de la vengeance, l'honneur outragé, le désir de briller et



Le coup de Jarnac.

constantes intrigues, les guerres de religion, les évolutions perpétuelles dues tant aux jalousies qu'aux appétits formidables des grands seigneurs, ont toujours été les causes de ces corps à corps continuels, de ces grands coups d'estoc, dont quelques-uns sont restés légendaires dans l'histoire des peuples.

L'épée, qui figurait comme l'un des accessoires indispensables de la toilette de l'homme de qualité, qui battait les flancs d'une quantité d'individus interlopes,

d'inspirer le respect, l'orgueil en un mot, se chargea rapidement de faire le reste.

Toutefois, n'anticipons pas sur les événements, et de ces considérations qui ne sont que générales, revenons au but que nous nous sommes tracé, à savoir d'étudier rapidement au cours de cet article, les origines du duel, son extension, les mesures prises pour l'enrayer, et les traces laissées par lui dans l'histoire.

“Le droit du plus fort” semble avoir été dans les périodes primitives, le point de départ du duel. Les peuplades barbares des premières époques de l’histoire, parmi lesquelles l’idée de la propriété paraît avoir été réduite à sa plus simple expression, ne comptaient que sur la puissance colossale de leurs muscles, pour s’octroyer par la force ce qu’ils ne pouvaient obtenir de bon gré. Les plaintes contre ces attentats continuels, détermina les chefs à employer dans certains cas douteux le “jugement de Dieu”, lequel insensiblement changea de nom et de forme, et se transforma en “duel judiciaire”, lors de l’invasion des Germains dans les Gaules.

Justice expéditive, s’il en fut, au cours de laquelle, nobles et vilains se trouvaient face à face, mais dans des conditions qui ne laissaient que peu d’espoirs à la classe inférieure. Le noble en effet pouvait à sa guise se servir des armes que le droit seigneurial lui accordait, épée, bouclier et poignard, tandis que son adversaire n’avait pour toute défense que son bâton, seule arme offensive et défensive qui lui fut tolérée.

Naturellement, le vainqueur recevait gain de cause, tandis que le vaincu, déjà malmené par le combat, avait le poignet droit tranché.

En l’an 501, Gondebaud, roi des Bourguignons, établit la loi “Gambette” qui définissait nettement le duel, lequel ne fut d’abord que la rencontre de deux adversaires devant leur seigneur, et qui devint peu à peu en France le complément obligatoire de toutes querelles entre gentils-hommes.

Le duel à dater de cette époque était définitivement admis dans le code judiciaire, il s’y était implanté d’ailleurs fort vite, et ses racines étaient puissantes.

L’ardeur belliqueuse et guerrière des populations fut une des raisons de sa popularité, et les premières invasions italiennes devaient mettre le comble à sa fortune.

L’Italie en effet semble de tous temps avoir été le pays de prédilection des duellistes, depuis les gladiateurs Romains, jusqu’aux modernes épéistes. Dans cette péninsule où les habitants eurent toujours le sang vif, et l’épiderme chatouilleux, l’épée joua toujours un rôle extrêmement sérieux. L’Italien reste encore le “fiancé de la lame”, il le fut surtout à l’époque à laquelle nous faisons actuellement allusion.

C’est de ce pays que vint s’implanter en France, l’art de l’“escrime” proprement dit, et les conséquences de cette étude qui passionna avec fureur la population de l’époque, fut de faire jaillir soudain deux genres d’individus jusqu’alors inconnus “le bretteur et le spadassin”.

Le “bretteur”, ou “traîneur de rapière”, dont le nom prend racine dans “la brètte”, cette épée à large coquille, dont on peut encore admirer certains spécimens dans nos musées, le bretteur, fut le duelliste amateur, le “spadassin”, disons le mot, ne fut que l’assassin à gages. Fier de son acquit dans la science des armes, confiant dans sa lame, il faisait payer cher ses services, mais débarrassait, par un moyen qui paraissait honorable, les gêneurs malavisés qui se trouvaient sur le chemin d’un grand seigneur.

Sous Henri II, la passion du duel devint une sorte de maladie. La fièvre du combat singulier, était telle, qu’un motif futile le faisait souvent naître. Toute querelle privée se réglait immédiatement à l’écart, soit sans témoins, soit en compagnie de seconds qui prenaient toujours une part active dans le combat, à la vérité

le duel dégénérait en boucherie, chaque partenaire ayant le droit de secourir son associé dès qu'il avait expédié son adversaire, et bien souvent, ces rencontres ne furent que de vulgaires guet-apens où la force primant le droit, la victoire restait au plus vif, au plus adroit, au plus astucieux.

Ce fut d'ailleurs à cette époque qu'eut lieu l'épique rencontre entre Guy Chabot de Jarnac et le comte de la Châtaigneraie. Ce duel autorisé par le roi, qui y assistait lui-même, n'offrait qu'un intérêt médiocre, tellement La Châtaignerie était sûr de lui, il lui fut cependant fatal, son adversaire lui ayant traversé le jarret, au mépris de toutes les lois de l'escrime. Ce coup est d'ailleurs resté légendaire, sous la dénomination de "coup de jarnac".

Les mémoires de Brantôme fourmillent d'anecdotes semblables, qui prouvent combien les règles les plus élémentaires de la loyauté pesaient peu au cours de semblables rencontres. En 1559, un vieux soldat, du nom d'Atas, se prend de querelle avec un jeune cavalier du nom d'Aron ou de Mouron. Immédiatement il faut en découdre et le bois de Vincennes tout près donne asile aux combattants. Atas a vu de suite son énorme supériorité sur son adversaire, aussi, pris de scrupule devant sa jeunesse, il lui fait trois ou quatre fois sauter des mains son épée, se contentant de lui donner ainsi une leçon profitable.

Il remet son épée au fourreau et va monter à cheval, lorsque Mouron furieux s'élanche sur lui et le tue d'un coup de poignard entre les épaules.

Le règne d'Henri III fut certainement la période au cours de laquelle la France retentit le plus souvent du cliquetis des armes. Le duel devint une véritable fureur, et les historiens de l'époque déclarent que "les combats singuliers enlevè-

rent au roi plus de valeureux gentilshommes que les batailles les plus sanglantes". La cruauté la plus cynique préside à ces rencontres, témoin le duel entre Saint Mégrin, mignon du Roi, et Troile des Ursins. Au moment où ce dernier couché à terre d'un coup d'épée, souffrait déjà cruellement de sa blessure, son adversaire cueillait tranquillement dans le buisson le



Fournier cassait au ras des lèvres les "brule-gueule" de ses cavaliers.

plus proche une longue épine, avec laquelle il s'apprêtait à lui crever les yeux si le blessé n'avait eu la force de prononcer le mot "miséricorde", implorant ainsi son pardon. C'est d'ailleurs de ce nom de "miséricorde" que fut dénommé le poignard à lame large et courte avec lequel le combattant victorieux achevait son adversaire, s'il ne consentait à faire des excuses,

la plupart du temps dénuées de raison.

Un des duels sensationnels de cette époque fut celui qui mit aux prises les favoris du Roi, Quélus, Maugiron, Schomberg et Charles de Balac d'Enragues, dit Anraguet de la maison de Guise. La date et le lieu nous en ont été conservés par les mémoires de l'époque.

Ce fut le 225 avril 1578, qu'eut lieu le combat près de la porte St-Honoré. Quélus avait comme seconds Sivarol et Maugiron, Anraguet comptait Ribérac et Schomberg. Tous prirent part au combat, ce fut une véritable tuerie, Ribérac, Maugiron et Schomberg, restèrent inanimés sur "le pré" et Quélus atteint de 19 blessures mourut après 33 jours d'agonie, seul Anraguet en sortit sain et sauf. L'histoire veut qu'Henri III pleura amèrement ses mignons, et leur fit élever un monument avec cette inscription :

"Que Dieu conserve en son giron,
"Quélus, Schomberg et Maugiron."

"Le rendez-vous de noble Compagnie", le Pré aux Cleres, rendu si populaire par l'opéra de Hérold, fut le terrain habituel où les gentilshommes mettaient journellement "flamberge au vent", pour vider leurs querelles souvent des plus futiles.

Un mot, un regard, un sourire, un geste, tout devenait le prétexte d'un échange de coups d'épées, et quelquefois même lorsque ces prétextes n'existaient pas, on s'empressait de les faire naître, pour le simple plaisir de "s'entretenir la main".

—N'es-tu pas Berny d'Auvergne, qui a mal parlé de moi, demandait un jour Comminges, à un jeune seigneur rencontré au hasard du chemin?

—Nullement, reprenait l'interpellé, je suis Villequier de Normandie.

—Tant pis, répliquait Comminges, je

t'ai pris pour un autre, mais puisque je t'ai appelé, nous allons nous battre. Et très froidement il le tua

De ces quelques anecdotes, il faut conclure que les règles du duel, n'étaient pas ce qu'elles sont de nos jours, on y regardait peu, et la vie d'un homme n'avait qu'une valeur très minime.

D'ailleurs l'aurole de gloire qui environnait le front de ces audacieux bretteurs, le prestige colossal qu'ils acquerraient de ce chef dans la haute société, et dans le clan féminin, n'était pas le moindre attrait qui fouetta la vanité de ces affamés de tuerie.

Parmi les plus renommés des passionnés de l'épée, on peut inscrire en lettres de sang le nom du colonel Louis de Clermont, seigneur de Bussy d'Amboise.

Alexandre Dumas, dans ses romans si connus, "la dame de Montsoreau", et les "Quarante-cinq", en a fait un héros prestigieux, mettant sa longue et solide rapière au service du pauvre et de l'opprimé. Sans vouloir déplorer le personnage si cher au grand écrivain, nous devons dire que Bussy, bien que soldat valeureux, le disputant en courage au "brave Crillon", fut plus un spadassin qu'un duelliste, et que nombre de ses coups d'épées furent servis, plus dans le but de soutenir sa réputation d'invincible, que dans l'espoir de faire triompher la vertu. A vrai dire, la pointe de sa rapière troua tant de poitrines, que dans le nombre il se peut fort bien que certaines aient mérité leur sort.

En 1602, Henri IV ému du chemin parcouru, commença à réagir contre cette "malfaisante habitude". Il chercha à rétablir les "tribunaux d'honneur", mais sa tentative ne devait avoir aucun succès, et le règne de Louis XIII devait être le déchaînement absolu du "fléau".

François de Montmorency, comte de Bouteville, "raffiné et friand de la lame", détermina par ses exactions, les premiers édits royaux réellement sévères contre le duel, mais se riant des lois et ordonnances, et malgré plusieurs arrêts du Parlement qui le menaçaient des peines les plus sévères, il continua de 1621 à 1626, à rougir le gazon du Pré aux Clercs du sang de nombreux gentilshommes.

Son dernier duel avec le marquis de Beuvron, le 12 mai 1627, fut la fin de ses exploits et n'ayant pas eu le temps de passer en Angleterre, il se fit saisir en compagnie d'un de ses seconds Rosmède des Chapelles.

Son procès fut retentissant, Louis XIII, subissant l'influence du cardinal de Richelieu, abdiqua pour un temps sa clémence. Bouteville et son complice furent emprisonnés, jugés, condamnés à mort et exécutés.

Le grand cardinal avait porté là un coup terrible aux duellistes, mais sa mort et celle du Roi, laissa de nouveau place à la fièvre de l'épée, et c'est à cette époque que surgirent les premières femmes duellistes, telles que Mme de Chateaugay de Murat et sa soeur.

Véritable virago, cette épéiste, nouveau genre, en arriva à ne plus compter ses duels et ses succès, mais elle finit par exciter tant de haines, qu'elle périt un jour assassinée par trois de ses adversaires.

Dans la même catégorie se range aussi Mme de Saint Balmont, qui pour un salut mal donné, n'hésitait pas à tirer l'épée du fourreau et à tuer son adversaire.

Quelques gentilshommes plus sages, plus rassis essayèrent de réagir encore, témoin le duc de Brissac, qui n'admettait le duel dans son régiment qu'à la condition qu'il y eut mort d'homme, et qui faisait ensui-

te froidement fusiller le vainqueur, mais le pli était pris, il était trop tard!

La Révolution se chargea de calmer cette ardeur belliqueuse, la guillotine à elle seule remplaçait avec avantage de nombreuses épées, ou frôlait tous les jours la mort de si près que chacun se reprenait à aimer la vie, et sauf les rencontres entre Barnave et Cayalis, où ce dernier fut blessé entre Castries et Laureth, les documents de l'époque ne peuvent nous fournir aucun duel à sensation.

L'époque Napoléonienne, les grands coups de sabres et les gigantesques chevauchées de la phalange impériale fit renaître le goût des armes. Le tempérament français, naturellement batailleur, se sentait dans son élément, les divergences politiques aidant, les lames sortirent peu à peu du fourreau, on fit parler la poudre, et bientôt le pistolet disputa à l'épée l'honneur du coucher à terre ensanglanté, un des deux combattants.

M. de Pontécoulant, dans ses mémoires, nous parle d'un certain Fournier, commandant de houzards à Strasbourg, duelliste enragé, qui se "faisait la main au pistolet", en cassant au ras des lèvres les "brule-gueule" de ses cavaliers, passant au galop au devant de lui. Il trouva cependant son maître, nous raconte l'histoire, car il se fit un jour "clouer comme un papillon, contre la cloison de bois d'une auberge."

La Restauration fut peut-être dans l'histoire contemporaine une des périodes les plus critiques au point de vue du duel. Les haines politiques s'étaient avivées à un tel point que les procédés même les plus sauvages, étaient adoptés pour "satisfaire l'honneur".

On cite entre autres, cet exemple frappant qui dépeindra très bien la sauvagerie des moeurs, au cours de cette époque

troublée. "Un colonel de l'empire en demi solde, du nom de Dufaï, se prit un jour de querelle, avec un tout jeune officier royaliste. Un duel fut jugé inévitable, mais, le colonel après quelques coups d'épées, jugeant son adversaire vraiment trop inférieur à lui, refusa de continuer, ne voulant pas, disait-il, se conduire "en "assassin".

Le moyen choisi pour égaliser les chances des deux combattants, ne manque pas d'imprévu, et nous laissons ici la parole au chroniqueur lui-même: "Dufaï a tout à coup une idée lumineuse; il appelle un fiacre qui passait et fait descendre le cocher de son siège. Puis les deux adversaires montent dans la voiture; on les attache l'un à l'autre le bras gauche lié, la main droite armée d'un poignard; les portières sont fermées et il est convenu que la voiture fera deux fois le tour de la place du Carrousel après le cri "Marchez!" qui servira en même temps de signal pour le commencement du combat. Le fiacre partit au galop, on entendit deux grands cris, puis plus rien. A l'arrivée, les témoins ouvrirent les portières, et reculèrent devant un horrible spectacle le fiacre était rempli de sang. Le jeune officier était mort criblé de coups de poignard, quant à Dufaï, il avait reçu quatre effroyables blessures dans la poitrine et son adversaire lui avait dévoré le bas de la figure à coups de dents."

Les "Cent jours" furent le théâtre de duels épiques, mais déjà les rencontres se circonscrivent aux militaires. on voit peu de civils s'aligner sur le pré; d'ailleurs, à cette époque troublée, le sabre régnait en maître, et le bourgeois apeuré, ne se risquait pas à braver les vieux grognards, dont les moustaches hérissées commandaient déjà suffisamment le respect.

En 1836, s'ouvrit l'ère nouvelle qui fit

des journalistes et des hommes politiques les continuateurs de la vieille tradition ancestrale. C'est à cette époque qu'Emile de Girardin tuait d'un coup de pistolet Armand Carrel, à la suite d'une polémique de presse.

De nos jours, heureusement, le duel s'est affranchi des atrocités d'antan, et si de temps à autre deux journalistes ou deux députés se rencontrent dans les avenues du Bois de Boulogne, on peut être certain que le portemonnaie des combattants sera la première victime. Presque toujours, le caissier du "Pavillon Bleu", ou du restaurant de la "Cascade", deviendra l'heureux vainqueur de ces tournois, qui commencent par l'épée et finissent par la fourchette.

Réjouissons-nous de voir tomber en désuétude ces habitudes d'un âge disparu, contentons-nous de frémir à la lecture de bons vieux romans de cape et d'épée. Bien souvent, contrairement à la vérité absolue, nous y voyons le vice puni et la vertu récompensée, c'est encore de la bonne et saine morale, qui tout en développant dans les coeurs l'instinct combattif, a du moins l'avantage de réveiller l'esprit du bien.

N'oublions pas la grande parole toujours si vraie "Qui se sert de l'épée périra par l'épée", et si un jour, nous sommes obligés de faire briller sa lame au grand soleil, que ce soit pour le plus grand bien "du droit, de la Justice et de la Liberté".



FOURCHETTES

— ET —

CUILLERS

Depuis le père Adam jusqu'à nos jours

Par le Chercheur

— § —



LA fourchette la première en date est celle dite "du père Adam".

Tout le monde la connaît et la possède en double exemplaire; on sait qu'elle a cinq fourchons qui sont les doigts.

En réunissant les doigts et en creusant la paume on retrouve aussi, dans la main, la cuiller primitive.

Gédéon, partant pour une expédition contre les Madianites, ne voulut emmener avec lui que les soldats qui seraient capables, passant près d'un ruisseau, de boire sans s'arrêter dans le creux de leur main. A cette épreuve, le juge d'Israël reconnaissait les débrouillards. Tandis qu'il est aisé de manger avec la fourchette du père Adam, il faut quelque habileté pour boire dans la cuiller de Gédéon; elle a des fentes par où l'eau fuit et ne convient guère, du reste, ni à la sauce ni au potage. Aussi, dès les premiers âges du monde, le besoin, qui rend l'homme industrieux, fit inventer des cuillers de bois, de métal ou d'ivoire, plus étanches, et, par contre, jusqu'au treizième siècle de notre ère, les plus grands monarques n'eurent pas d'autre fourchette que leurs doigts.

La forme de la cuiller n'a guère varié depuis l'antiquité.

Elle s'est toujours composée d'un cuilleron lisse et ovalaire et d'un manche plus ou moins orné.

Chez les Romains, elle s'appelait "ligula" et, parfois, portait des sculptures sur le manche des bas-reliefs moussses sur le cuilleron.

Une variété particulière, le "cochlear", servait à manger les oeufs et les coquillages. Avec le bout très pointu du manche, on perçait l'oeuf ou on détachait le mollusque de sa coquille.

Au douzième siècle, la cuiller des riches était d'or ou d'argent, même de cristal, de corail ou de serpentine.

On en faisait surtout d'étain, de corne ou de bois, celles-ci très prisées à cause du bon goût qu'elles donnaient aux aliments. Le cuilleron en était rond et assez plat, ce qui supposait aux mangeurs des bouches bien fendues; à partir du quatorzième siècle, il redevint ovale et le manche se raccourcit.

En ce temps-là, le convive apportait assez généralement sa cuiller dans sa poche, comme nos paysans actuels, quand on les invite, apportent leur couteau. De là la mode des manches courts ou articulés pour se replier.

Les cuillers employées à la cuisine

étaient de fer, fort longues et fort pesantes. Il y a, dans le "Roman de Garin", un certain combat digne de Pantagruel, où les gâte-sauce assomment les ennemis avec ces grandes cuillers, des pelles à feu et autres ustensiles plus couramment utilisés à des oeuvres de paix.

La Renaissance, pour plus de splendeur, adopta les manches en ivoire ou en ébène sculptés, à viroles et agréments d'argent. Et notez que la mode des fraises de dentelles mettait la bouche du mangeur si loin de son potage que ces manches avaient quelquefois jusqu'à deux pieds de long! Le moindre tremblement de la main pouvait être fatal.

Il est vrai que ces mains de guerriers et de bretteurs ne tremblaient pas.

Nous avons peine à nous figurer des repas entre nobles personnages, de ceux que l'histoire appelle grands, alors que la fourchette était inconnue.

Cela diminue notre respect. Voyez-vous, par l'imagination, Cicéron prendre à poignée une escalope de veau; Charlemagne, les doigts maculés de sang et de graisse, déchirant un gigot à belles dents, où le Dante souillant sur un foie de volaille les belles mains qui ont écrit la "Divine Comédie"?

Tant de sauvagerie unie à tant de science et de génie, ce nous est une chose insupportable!

Et n'oublions pas que les assiettes étaient aussi inconnues que les fourchettes. Jusqu'au douzième siècle, la viande était servie devant chaque convive à même la table; après, on n'eut qu'une assiette pour deux, où l'on trempait simultanément et fraternellement son pain dans la sauce.

Pourtant, dans la bonne société, tout un code de politesse et de bonnes manières suppléait au manque de fourchettes.

On lit, dans le "Roman de la Rose", une suite de conseils à une jeune dame sur l'art difficile de ne pas se salir les mains, ni tacher ses atours, ni incommoder ses voisins de table.

Or, le "Roman de la Rose" était, à son époque, le bréviaire du goût. L'écuyer tranchant divisait les viandes généralement rôties; chacun en prenait une portion sur le plat du couteau et l'étalait devant lui sur une large tranche de pain en guise d'assiette.

On détaillait alors en plus petits morceaux et la viande... et l'assiette, et l'on portait la nourriture à sa bouche si délicatement que les doigts ne touchaient que le pain.

Assurément, la fourchette fut un progrès, mais, tout de même, on ne l'avait pas attendue pour se civiliser.

Quand elle parut, à la fin du treizième siècle, on s'en passait si bien qu'elle fut longtemps un objet de luxe, ornée coquettement de manches d'ivoire, de métal précieux ou de pierres dures.

Elle n'avait que deux fourcherons, était toute petite et fluette; les grands seigneurs seuls s'en servaient et ne s'en servaient que pour manger les fruits qui tachent les doigts, les mûres principalement. On les appelait "petites fourches à manger meures". Il suffit qu'on possède l'instrument pour qu'aussitôt les usages s'en multiplient.

Les nobles tables du seizième siècle en furent toutes pourvues, mais le peuple, je veux dire les bourgeois, ne les adoptèrent qu'au dix-septième.

Désormais, la cuiller et la fourchette, qu'elles fussent humbles, en étain ou en fer, ou cossues, en argent ou en vermeil, ne se séparèrent plus, furent appariées et ornées de même façon, deux petites soeurs jumelles couchées au long de l'assiette,

l'une bénigne et arrondie, l'autre montrant malignement ses quatre dents.

Tout le monde ne pouvait posséder des coupes d'or et de la vaisselle d'argent ; mais beaucoup de petits bourgeois marquaient leur avènement social par l'achat de fourchettes et de cuillers d'argent, assez peu élégantes de forme, mais de bon poids.

C'était le fond de la bonne argenterie de famille qui, résonnant clair sur la façade, évoquait le bas de laine ventru, la rente solide, le beau bien au soleil, la maison de commerce bien assise. Elle avait sa place avec les autres souvenirs des vieux qui avaient fondé la prospérité de la famille, et, si les temps devenaient nébuleux, on aimait mieux se passer de viande que de vendre la fourchette.

Aujourd'hui que les appétits sont plus âpres et la lutte plus active que les fortunes se font et se défont avec rapidité, on n'a plus au même point le culte des ob-

jets. Ils ne servent qu'à une génération, passent et repassent au creuset.

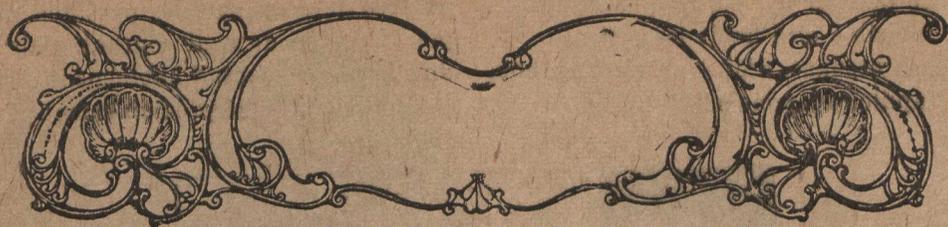
L'argenterie est plus communément répandue, a des formes plus jolies ; elle est, aussi, souvent moins lourde et n'est pas toujours de l'argent.

Elle "joue l'argent" comme notre bien-être superficiel "joue le luxe", comme la brique de nos maisons joue la pierre de taille, comme notre camelote joue la bonne marchandise.

Et c'est tant mieux, puisque c'est le signe d'un nivellement qui s'ébauche ; puisque cet argent, qui n'était une réalité que pour quelques-uns, se pulvérise pour donner à tous une bienfaisante illusion, une parcelle infinitésimale de joie.

Mais quels témoins de vies calmes et de probité séculaire que ces fourchettes édentées, que ces cuillers usées jusqu'au manche par les bouches de générations, gravées d'initiales presque oubliées d'ancêtres, qu'on découvre dans des corbeilles, au fond des vieux tiroirs de province !





POUR S'INSTRUIRE EN S'AMUSANT

— o —
Petites Recreations Scientifiques

— o —
LES PAPILLONS JAPONAIS !

— § —

PRENEZ deux petits morceaux de papier à fleurs, rectangulaires ; un blanc et un jaune si vous voulez ; pliez-les par le milieu, et découpez-les en forme de papillons (voyez à gauche, en haut de notre vignette).

Avec un point imperceptible de cire à cacheter, fixez les extrémités d'une mince fil de soie noir, long d'un demi pied environ, sous le ventre de nos deux lépidoptères, et, enfin, au milieu de ce premier fil, faites aboutir l'extrémité d'un second fil attaché d'autre part à l'une des boutonnières de votre habit.

Posez ces papillons sur un bouquet de fleurs que vous tiendrez de la main gauche, et, de la main droite, agitez sous le bouquet, légèrement d'abord, un éventail que vous tiendrez verticalement.

Le courant d'air que vous produirez ainsi fera voltiger les papillons, qui tantôt s'écartent l'un de l'autre, tantôt se rapprocheront, puis se poseront sur les fleurs comme pour se reposer un peu, et s'envoleront de nouveau, selon que vous agitez l'éventail avec plus ou moins de force.

Cette expérience demande, pour réussir, un peu d'adresse, et quelques minutes d'exercice : l'illusion produite est charmante.

Ce serait bien, peut-être, ici le cas de se livrer à quelque dissertation sur les effets résultant de forces qui agissent en sens contraire ; mais ce serait peu amusant ; contentons-nous de voir voltiger nos gracieux papillons, et laissons agir au hasard le courant d'air qui les fait monter, leur léger poids qui les fait descendre, et la ré-

sistance de l'air qui les rapproche quand le fil invisible de l'habit les attire.

Et, maintenant, d'où leur vient ce nom de "Papillons japonais?"

maîtres de la course des papillons en papier, à l'aide du seul courant d'air produit par leur éventail habilement dirigé.

Le fil est attaché préalablement par eux



C'est que certains jongleurs, plus ou moins japonais, se gardant bien de laisser deviner le subterfuge du fil invisible, font croire à leurs spectateurs que par leur grande adresse ils parviennent à se rendre

en secret aux deux feuilles de papier qui sont mélangées avec plusieurs autres et les papillons sont découpés en présence des spectateurs, ce qui peut se faire aisément en prenant quelques précautions pour ne pas couper le fil invisible.

La Chasse aux Fauves

Le Lion

PAR A. RIOU.



PEU de sports offrent une intensité d'émotions aussi grande que la chasse en général, et c'est pourquoi elle fut de tout temps en honneur parmi les hommes, dont la nature est essentiellement combattive. Mais, à côté du plaisir tranquille réservé au bourgeois, à l'homme d'affaires, pour lequel la chasse est un dérivatif aux préoccupations journalières, et aussi disons le mot une méthode curative de santé, il en est un autre plus sérieux réservé à quelques privilégiés de la fortune, qui leur permet de ressentir les impressions vraiment uniques au monde, de la lutte et du danger.

Je veux parler de la chasse aux grands

fauves, dans certaines contrées encore à peu près vierges, où la faune jouit de sa liberté première, sans avoir à s'inquiéter des progrès réalisés par la civilisation.

Entre tous les animaux qui peuplent les vastes territoires encore inexplorés de l'Afrique, de l'Asie, des Indes Occidentales ou de la Perse, le lion est celui qui exerce une fascination spéciale sur les véritables amateurs de grandes chasses.

Malheureusement pour les modernes Nemrod, le "roi des animaux" tend de plus en plus à disparaître, et fuit les pays où le fusil est en usage.

Autrefois le nord de l'Afrique présentait encore quelques traces de lions, les

contre forts de l'Atlas lui servaient de repaires, et il suffisait de s'avancer un peu dans l'intérieur de l'Algérie pour être certain de rencontrer le "Roi du désert". Aujourd'hui, il n'existe plus dans ces contrées qu'à l'état de légende, et il faut descendre beaucoup plus avant dans le Soudan et l'Abyssinie pour avoir la chance de le rencontrer.

Alphonse Daudet dans son inénarrable aventure de Tartarin de Tarascon, nous a dépeint en termes humoristiques les déconvenues d'un chasseur Provençal, féroce de combats et d'aventures cynégétiques, qui ayant pris pour champ d'exploration la frontière de l'Algérie, dut se contenter d'entendre rugir le "lion", à travers la toile d'une ménagerie ambulante.

Sans aller aussi loin que le célèbre écrivain français, on peut dire que si par hasard, quelques fauves circulent encore sur le territoire français de l'Afrique du Nord, ce sont de très rares exceptions. Tous ou presque tous ont fui l'approche des colons, ou sont tombés dans les pièges et chasses trappes des indigènes de la région.

Il faut bien avouer que si les chasseurs déplorent cet état de choses, la disparition du terrible carnassier a été saluée avec joie par la population qui, dans les premiers jours de la conquête, voyait ses troupeaux décimés, subissait des pertes considérables, et en était arrivée à déclarer que le lion était une véritable calamité pour les villages éloignés des centres importants.

Ce fut d'ailleurs à cette époque qu'un officier français du nom de Jules Gérard, originaire de Pignans, en garnison dans un régiment de spahis algérien, déclara une guerre à outrance au Roi du désert, et acquit ce surnom de "Tueur de lions" qui lui est d'ailleurs resté.

Dans les récits qu'il nous fait de ses chasses, publiés en 1855 et 1858, Gérard nous apprend qu'en onze ans il abattit 25 lions. Ce chiffre pourra peut-être paraître mesquin au public non initié, mais il n'en sera pas de même pour les "professionnels", surtout si on songe que les moyens employés par le hardi chasseur, étaient loin de pouvoir être mis en parallèle avec les caravanes qui accompagnent les grands chasseurs actuels.

M. Roosevelt, ancien président des Etats-Unis, qui passe pour un des plus intrépides chasseurs de "grosses bêtes", nous a mis à même par le récit de quelques aventures de chasse, de comprendre combien poignante et dramatique, peut être un tête à tête avec le féroce animal.

En résumé, de tous les récits publiés sur la chasse au lion, il ressort clairement que le courage, le sang-froid et l'adresse, sont indispensables à celui qui entreprend semblable aventure.

Et maintenant comment s'organise une chasse aux lions, dans quelles conditions est-il possible de se rendre sur les terrains propices à ces genres d'expéditions et quel peut être approximativement le prix d'une semblable distraction.

En prenant pour bases d'opérations le protectorat anglais de l'Est africain, où le gros gibier abonde et où le chasseur peut encore considérer la perspective de se trouver en tête à tête avec le roi des animaux, on peut estimer sans commettre d'erreur, que la somme dont on devra disposer, départ de New-York et retour compris, sera d'environ \$1000 par mois. Mais de même qu'une personne aux goûts dispendieux peut dépasser de beaucoup ces chiffres, de même, un voyageur économe

peut y apporter de notables réductions.

Si la question d'argent n'est que secondaire et si on veut avant tout assurer sa tranquillité et s'éviter tout ennui, le mieux est d'engager un guide européen. Ceux-ci sont très peu nombreux et très recherchés. En général ce sont d'intrépides sportmen et d'excellents compagnons de route; leur connaissance du pays, leur habitude de la chasse leur permettent d'assurer un succès complet à ceux qui mettent leurs services à profit.

D'ailleurs, si l'on veut connaître à l'avance d'une façon absolument précise les dépenses auxquelles on aura à faire face il s'agit de s'adresser à des compagnies spéciales d'excursions qui ont des agences à New-York. Ces compagnies traitent à forfait pour l'organisation des excursions, moyennant un prix par fusil de \$400 et au-dessus, suivant les régions où le voyage doit être effectué. Ce prix ne comprend pas les frais de débarquement, les billets de chemins de fer, les dépenses d'hôtel, les licences, ni même les animaux de transport. En d'autres termes, il ne comprend que les dépenses du "Safari", ou guide depuis le moment où il entre en campagne jusqu'à son retour au point initial.

Toute la caravane qui accompagnera le chasseur, tout ce matériel compliqué, qui constitue le "camping", semblera de prime abord extrêmement ridicule aux novices et surtout aux américains du Nord qui portent sur leur dos une partie de leur matériel de campement. Mais le sol Africain nécessite un confort plus grand et certains petits détails qui paraîtraient du luxe sont absolument indispensables.

La baignoire notamment, est de première nécessité, car se tremper dans l'eau d'une rivière serait une imprudence que l'on pourrait payer extrêmement cher. Il faut

donc suivre les conseils de gens qui ont l'expérience du pays.

Soixante livres de matériel et d'équipement représentent à peu près le poids nécessaire pour chaque chasseur, tant au point de vue vêtement que fusils et munitions. Les caisses devront être solides et légères à la fois et le tout soigneusement emballé.

Il est indispensable de soigner tout particulièrement la chaussure, les jambières, et ne pas oublier la pharmacie portative indispensable.

En ce qui concerne la tente et le matériel de campement, le guide saura mieux que vous ce qui est nécessaire. Tous ces ustensiles peuvent se louer à des agences spéciales, qui d'après certaines indications vous fourniront un assortiment complet des choses utiles à votre expédition.

Une précaution qu'on ne saurait trop recommander c'est de se munir d'un excellent filtre, car malgré toutes les précautions prises par les boys, le soin que l'on prend de faire bouillir l'eau employée pour les aliments, il est indispensable cependant de la filtrer et même assez souvent d'y ajouter une solution de permanganate de potasse.

Passons maintenant à la question la plus importante pour le chasseur, à savoir son armement. Dans cet ordre d'idées, la question d'appréciation personnelle primera.

Aux dires de personnes expérimentées, on devra accorder la préférence aux fusils à deux coups, calibre 490 éprouvés à la cordite; les fusils à un coup sont absolument insuffisants dans beaucoup de cas, surtout si l'on vient à être attaqué par plusieurs animaux.

Les armes de petit calibre, à magasin ou à chargeurs constituent des engins fort convenables pour la plupart des chasses.

Certains Mauser-Rigby, calibre 275, donnent, paraît-il, des résultats excellents.

Comme munitions, faire surtout une provision de cartouches à balles coniques dont l'usage est presque constant. Il est préférable de les acheter avant le départ et en quantité voulue bien que l'on puisse en trouver des types les plus courants dans les villes importantes proches des terrains de chasse.

Il est également indispensable de prendre les armes en double car l'une d'elle peut avoir besoin d'une réparation à un moment donné.

N'emportez pas plus de munitions qu'il ne vous en faut et une moyenne de 10 cartouches par jour est largement suffisante.

Se munir également d'un fusil à âme lisse pour la chasse des oiseaux. On ne peut guère s'en servir pour d'autres animaux, si ce n'est avec des chevrotines pour arrêter l'élan d'un lion par exemple.

Quant aux revolvers il est bon d'en avoir toujours un avec soi, bien qu'on s'en serve rarement. Le fort calibre est indispensable sous peine d'avoir une arme inutilisable.



Voici donc le chasseur équipé, rendu sur le continent africain et en route vers les points qui lui seront désignés comme servant de repaires à l'énorme gibier avec lequel il est pressé d'entrer en contact.

J'avouerai, humblement que pour ma part bien qu'ayant visité toute l'Afrique du Nord et "Caravané", si l'on peut s'exprimer ainsi, au pied des montagnes de l'Atlas, il ne m'a jamais été donné d'entendre le rugissement du lion sur les confins du désert. Cependant combien en ai-je entendu raconter de ces histoires de chasse pendant mon séjour en Algérie.

C'était le soir surtout dans les zones militaires, alors que grâce à mon titre de "Correspondant militaire de la presse", je recevais de la part des officiers français l'accueil le plus cordial dans leurs baraquements isolés, c'était le soir, dis-je, que les "anciens", se plaisaient à nous faire frissonner par leurs récits de chasses aux lions, récits qui à force d'être racontés s'étaient enrichis de toute une collection de faits dramatiques.

A l'heure où le soleil disparaissait à l'horizon derrière les dunes de sable, pareil à un disque énorme de cuivre rouge, dans cette demi-teinte violacée particulière aux crépuscules africains, au cours desquels les saillies se détachent sous le coup d'estompe violent des ombres crues, dans le grand silence ambiant, et les premières effluves de cette brise légère encore chaude qui repose du "sirocco" de la journée, les narrateurs nous tenaient sous le charme.

Le "Kahoua", fumait dans les minuscules petites tasses, les pipes s'allumaient et les vétérans de l'armée d'Afrique invariablement après avoir humé une lampée de l'odorant liquide commençaient leurs récits. Combien en ai-je entendu narrer de ces chasses mouvementées de ces tête-à-tête fantastiques avec le "fauve", combien en ai-je vu mimer de ces coups de fusil "pan, pan," au coeur Monsieur! visez au coeur! Et pendant la nuit, roulé dans ma couverture, le premier cri d'un chacal me faisait bondir dans les ténèbres comme si tous les lions d'Algérie s'étaient donné rendez-vous autour de ma baraque.

Hélas! j'ai dû me contenter de ces récits, poignants parfois, souvent drôles, car je n'ai jamais eu le bonheur d'apercevoir la "grosse bête", qu'à travers les grilles

de la ménagerie Bidet, ou de la cage du Jardin des Plantes!

D'ailleurs, connaissez-vous quelqu'un qui ait tué ou même vu un lion, non pas un lion de n'importe où, un diminutif de lion, mais un de ceux qui habitaient le nord de l'Afrique? Pour ma part, j'ai interrogé nombre de colons et d'officiers installés depuis plus de vingt ans en Algérie, quelques-uns m'ont répondu "Jamais". D'autres m'ont dit: "Un soir, j'ai entendu à une certaine distance un rugissement formidable et j'ai vu mes arabes se jeter à

document qui trouve ici sa place toute marquée.

.
.

Je m'étais promis, à la première occasion favorable, non plus d'attendre les grands carnassiers dans une embuscade, au milieu des ténèbres, mais de marcher au-devant d'eux et de les attaquer en face, au grand jour. L'entreprise ne se fe-



terre dans une attitude de prières en murmurant: "Sidi! Le Maître". Le lendemain je relevais les traces du pied du lion à un mille environ du douar."

J'ai retrouvé dans un ouvrage d'ailleurs peu connu, quelques lignes d'Eugène Pertuiset, qui fut un intrépide chasseur de lions et qui fit même concurrence à Jules Gérard. Ce récit d'une chasse au lion vraiment empoignant, donne bien l'idée exacte des impressions du chasseur, au moment du danger et je ne puis résister au désir de communiquer à mes lecteurs ce

rait point sans danger; mais j'y étais résolu.

Personne n'a tiré le lion dans de semblables conditions. Jules Gérard s'en est vanté dans plusieurs ouvrages; mais je puis affirmer que jamais il n'a attendu l'ennemi en rase campagne et de pied ferme; il se servait, au contraire, d'affûts construits à l'avance et dans lesquels il ne courait aucun danger.

On me pardonnera cette révélation, qui détruit le plus grand intérêt des romans du "tueur de lions"; mais je dois à mes

lecteurs la vérité avant tout.

A la pensée que, le premier, j'allais tenter une si audacieuse entreprise, mon ardeur redoubla. Aussitôt, j'envoyai Ali dans les deux tribus voisines, avec ordre de me ramener tous les Arabes qui, moyennant salaire, consentiraient à m'accompagner dans une battue aux sangliers. Tel était le prétexte à l'aide duquel je déguisai mon projet; si j'avais parlé de lions, pas un homme ne serait venu.

Grâce à cette innocente ruse, quarante-deux indigènes répondirent immédiatement à mon appel; et, quoique pris de fièvre, je me plaçai à leur tête. Mon neveu marchait à côté de moi, portant une carabine de rechange et un fusil de chasse. Le chien du garde, un grelot au cou, nous suivait.

Après une heure de marche, nous atteignîmes le sommet du Fedj-el-Fehoul, et je disposai les Arabes autour du ravin signalé, véritable repaire de bêtes féroces. C'était un vaste entonnoir, aux parois escarpées, semées d'arbres gigantesques, et garnies, jusqu'au fond, de broussailles épaisses, de buissons d'épines, de hautes herbes.

J'indiquai à mes hommes l'endroit où j'allais me placer, en leur recommandant de ne point me perdre de vue, et, au moment où j'agitais mon mouchoir, de descendre tous en même temps les pentes, dans ma direction, en poussant de grands cris. Afin d'éviter quelque maladresse, je m'étais opposé à ce qu'aucun d'eux portât une arme à feu.

Suivi de mon neveu et de mon chien, j'allai me poster au fond du ravin dans une clairière, bien à découvert, près d'un tronc d'arbre depuis longtemps déraciné et couché, sur le bord d'un petit ruisseau profondément encaissé, mais si peu large

que, d'un saut, il eût été aisé de le franchir.

Mes dernières dispositions une fois prises, je donnai le signal convenu, et, aussitôt, d'immenses clameurs retentirent de toutes parts. Deux lynx passèrent; puis, cinq ou six chacaux et quelques sangliers. Un singe de haute taille gambadait et sautait d'arbre en arbre, avec mille précautions.

Tandis que je m'amusais à l'examiner, un grand bruit se fit entendre. Mon neveu, croyant la battue terminée, venait de disparaître derrière un buisson; je l'appelai doucement. Le bruit se rapprochant et le chien donnant des marques d'une vive agitation:

—Prends cet animal, dis-je précipitamment, à voix basse. Ce sont eux!

Au même instant, un magnifique lion, ayant à côté de lui sa femelle, sortit du bois et passa fièrement devant moi, à trente pas.

Choisir le moment favorable, viser et presser la détente, tout cela fut l'affaire d'une seconde. Par une fatalité vraiment incroyable, la capsule seule, s'enflamme, et ma carabine reste muette.

En entendant cette légère détonation, le lion et la lionne s'arrêtent, un moment, me regardent, l'oeil enflammé, et continuent leur chemin; mais, aussitôt, mon second coup, dirigé au défaut de l'épaule, fait pousser au lion, placé entre la lionne et moi, un rugissement effroyable.

En deux bonds, il s'élança jusqu'au bord du ruisseau, tandis que sa femelle s'éloigne sur ma droite en grognant; encore un effort, il va m'atteindre; mais ses forces ne lui permettent point de franchir la courte distance qui le sépare de moi: il tombe et s'accroupit, comme s'il cherchait à reprendre haleine, à retrouver un reste de vie, afin de s'élançer sur son meurtrier

et se venger avant de mourir.

Je me détourne alors pour saisir ma seconde carabine et achever l'animal furieux. O désespoir! Dans sa précipitation à se jeter sur le chien, mon neveu a commis une méprise, qui va, sans doute, me coûter la vie: emportant mon arme, il ne m'a laissé que son fusil de chasse, chargé à plomb!

A cette vue, un frisson de terreur me secoue de la tête aux pieds; une sueur froide m'inonde; je crois que ma dernière heure est venue. J'entends une sorte de murmure; un bourdonnement sinistre fait tinter mes oreilles. Avec la rapidité de l'éclair, passent devant mes yeux des images d'êtres chéris, et mille souvenirs confus se pressent, en un instant, dans ma mémoire. Tout cela se passe en quelques secondes.

Revenu de cette courte et indescriptible angoisse, je songe au salut de mon jeune compagnon et lui crie:

—Sauve-toi! Nous sommes perdus.

Il grimpe lestement sur un arbre, portant en bandouillère l'arme qui, entre mes mains, eût été le salut.

Pendant ce temps, le lion gagne du terrain; il se traîne; on dirait qu'il reprend des forces; il va franchir le ruisseau.

Immobile à ma place, tenant en joue le fusil de chasse presque inoffensif, j'attends un dernier bond pour tirer à bout portant un dernier coup dans la gueule. Suprême et périlleuse ressource!

Tout à coup, une heureuse inspiration me vient.

—Descends vite, dis-je à mon neveu, et apporte-moi ma carabine.

Et, comme le temps presse, et que le pauvre garçon, cramponné à une branche et bien en sûreté, ne se hâte pas de m'obéir, j'élève de nouveau la voix et, le mettant en joue:

—Descends, ou je te tue!

Aussitôt, et sans la moindre hésitation, il se laisse glisser le long du tronc, s'approche, me remet mon arme, et remonte sur l'arbre. Beaucoup de gens, en pareille circonstance, n'eussent pas fait preuve d'un tel courage.

A ce moment, le lion se relève et, comme s'il eût deviné mon intention, au lieu de fondre sur moi, il disparaît dans le fourré, en se traînant péniblement sur trois pattes et sans me laisser le temps de l'ajuster. La lionne, masquée par un des buissons, pousse de sourds rugissements; mais, bientôt, tout se tait.

Sur ces entrefaites, quelques Arabes arrivèrent près de moi. Nous nous mîmes, séance tenante, à la recherche de la bête. De larges taches de sang marquaient les places où elle était tombée, épuisée. Nous suivîmes ces rougeurs pendant quelque temps, jusqu'à ce que le fourré devenant impraticable, il nous fût impossible d'aller plus loin.

Nous revînmes au campement. Heureux de ma victoire, je voulus, pour la fête, donner un divertissement aux Arabes: Pendant une partie de la nuit, ils dansèrent et mangèrent à volonté.

A la pointe du jour, je repartis avec ma bande et deux mulets destinées à rapporter ma victime. Après mille difficultés, nous parvînmes, à travers une véritable forêt d'épines, jusqu'à une grande mare de sag; l'animal avait dû faire là sa dernière halte. En effet, dix pas plus loin, je le retrouvai, mais dans quel état, complètement dépouillé! Pendant la nuit, des mal-fauteurs étaient venus voler sa peau.

On pourrait varier à l'infini les récits de ces chasses qui sont tous pour l'amateur

d'émotions fortes, le "critérium" du bonheur. Cela paraît inutile et si nous nous sommes permis de citer l'aventure ci-dessus, c'est qu'au milieu des innombrables récits qui nous ont été faits ce dernier nous a paru absolument véridique et de nature à révéler dans leur plus parfaite intensité les impressions subies par un chasseur au cours d'une entrevue avec le "Roi du désert".

Nous ne terminerons pas cet article sur le Lion sans parler un peu de son esthétique personnel, et de la place dominante qu'il n'a cessé d'occuper dans les arts décoratifs, surtout dans la sculpture.

Ce carnassier puissant, au port fier, au regard imposant, qui joint la force à l'agilité et dont le seul aspect fait trembler les autres animaux, était bien le type rêvé qui devait symboliser la force et la puissance.

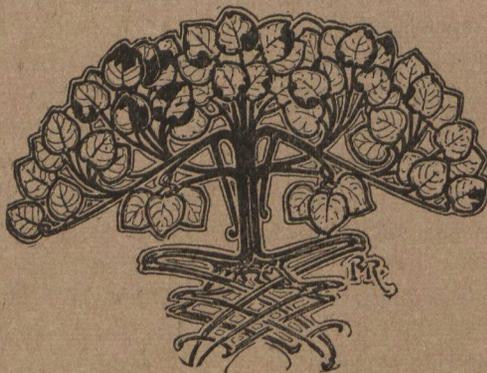
La Science Héraldique s'est donc empa-

rée du Lion, et sa physionomie magistrale s'est orgueilleusement étalée sur plus d'un blason.

Le Lion est devenu l'emblème de la Souveraineté, de la Puissance et de la Force.

Ne citons en passant qu'un exemple bien frappant de son emploi au point de vue allégorique, ce sera celui du Lion colossal élevé par les Alliés sur la plaine de Waterloo où vint s'effondrer en quelques heures la puissance de Napoléon Ier dont le génie avait un moment rêvé l'empire du monde entier.

Le Lion, dit-on, tend à disparaître, et bien que sa suppression de la faune terrestre soit de nature à plaire à de nombreuses populations, on ne pourra s'empêcher de regretter la disparition totale de ce superbe animal, qui était un des plus beaux modèles de carnassier des continents inexplorés.





VOYAGE D'EMIGRANT SUR MER

— o —

HIER ET AUJOURD'HUI

— o —

Par Pierre Kiroul

IL Y A certainement peu de choses aussi tristes que de voir dans une grande gare française ou anglaise s'entasser, dans les salles d'attente ou dans les halls, les pauvres émigrants, assis au milieu de leurs paquets de hardes, entourés de femmes et souvent d'enfants en bas âge.

Ils sont venus du fond de l'Italie, de l'Autriche, de la Russie ou même d'Asie Mineure, les uns fuyant simplement la misère, les autres les massacres, et ils s'apprêtent à passer la mer, à aller chercher aux Etats-Unis ou dans l'Amérique du Sud une patrie plus plus hospitalière, un travail plus abondant qui les fasse vivre, eux et leur famille. Ils sont en route parfois depuis 24, 48 heures, ou davantage même, empilés dans des wagons de chemins de fer que l'on construit maintenant spécialement pour eux, et qui ont un cer-

tain confort, mais qui ne leur ont pourtant pas épargné la fatigue.

Ils somnoient un peu dans tous les coins, veillant cependant sur leurs trésors, la malle, la valise, le sac qui contient leurs vêtements, et surtout le petit pécule qu'ils sont obligés d'emporter avec eux pour assurer leur existence durant quelques jours dans le nouveau pays où ils arriveront; et aussi se conformer la loi américaine, qui exige des émigrants qu'ils ne débarquent pas sans ressources, sur le territoire jadis si largement hospitalier de la Confédération.

Tout à l'heure, ils vont s'embarquer à nouveau dans un train spécial qui les transportera directement sur le port où ils trouveront le navire qui doit les amener finalement sur le sol de l'Amérique.

Cette traversée va être une rude épreu-

ve pour ces enfants, ces femmes, ces hommes mêmes.

De plus, la place est ménagée à bord d'un bateau, ils vont se trouver dans un entrepont, entassés encore plus, au moins la nuit, que dans un wagon de chemin de fer, avec autrement de difficulté pour se procurer cet air extérieur qui repose toujours; malades et bien portants, mais tous fatigués par ces jours et ces nuits de traversée qui se succèdent en se ressemblant quelque peu, ils vont rouler et tanguer une huitaine de jours au moins dans la promiscuité de cet entrepont.

C'est ainsi que s'accomplissait le voyage de ces pauvres gens, avant les dernières améliorations apportées aux navires qui font le service de l'Amérique du Nord, et qu'il s'accomplit encore dans la plupart des bateaux qui transportent des émigrants, et qui n'ont pas bénéficié des transformations extraordinaires introduites dans la navigation maritime depuis peu de temps.

Visitez un transatlantique datant seulement de quelques années, et vous y trouverez ce que nous avons nommé et ce qu'on nomme effectivement l'entrepont.

A la vérité, tous les espaces habitables dans un navire pourraient porter cette même appellation, car ils sont compris forcément entre un pont supérieur qui en forme le toit et un pont inférieur qui en est le plancher. Mais l'entrepont proprement dit, l'entrepont des émigrants, c'est un de ces espaces laissé à peu près tel qu'il est dans le bateau non encore aménagé; c'est tout une partie du navire qui n'est point partagée en cabines, qui est d'un seul tenant qui n'a pas ces boiseries, ce mobilier dont on décore et garnit les cabines.

On y a bien prévu des couchettes, car les émigrants ne couchent plus comme ja-

dis dans des hamacs qu'on suspendait pour la nuit mais ces couchettes sont aussi sommaires que possible.

D'une manière générale, l'entrepont des émigrants n'est séparé qu'en deux sections: il y a l'entrepont des femmes et celui des hommes; dans chacun, c'est la vie en commun, et nous n'avons pas besoin de dire que l'air ne pénètre qu'assez imparfaitement, se renouvelle mal dans les entreponts des vieux navires à passagers qui font le transport des émigrants; parce que d'une manière générale, dans un bateau, et même dans les cabines qui sont disposées le long des flancs de la coque, le renouvellement de l'air est la chose qui laisse à désirer.

Il est bien évident que les Compagnies de navigation ne peuvent pas donner aux émigrants les mêmes aises qu'aux passagers de première classe ou de seconde, tout simplement parce qu'ils payent beaucoup moins cher de passage et que la place et les installations de toutes sortes coûtent très cher à bord d'un paquebot.

Il ne faut pas perdre de vue non plus que ces émigrants, s'ils jouissent de moins de confort que les autres passagers, ont l'avantage de profiter de la même vitesse qu'eux. Et on ne peut s'imaginer à quel prix minime les Compagnies de navigation transportent un émigrant d'une rive à l'autre de l'Atlantique, les prix baissant d'autant plus qu'elles se font concurrence, et que la clientèle (comme toujours) en profite.

Il n'y a pas encore longtemps, les grandes Compagnies allemandes ne demandaient que deux livres sterling, autrement dit environ dix dollars pour ce voyage énorme! Cela ne comprend pas la nourriture, naturellement, mais ce n'en est pas moins d'un bon marché extraordinaire, étant données les centaines et centaines de

lieues que chaque émigrant parcourt pour cette somme.

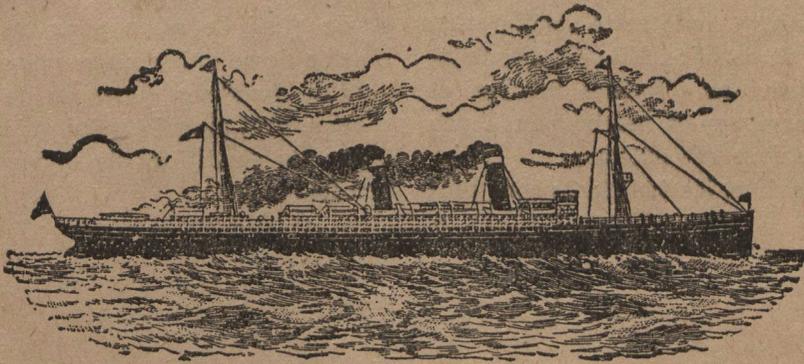
Ce prix, il est vrai, est le minimum auquel on soit arrivé par suite de la concurrence, et le coût normal du passage, en dehors de certaines époques exceptionnelles où les diverses entreprises essaient brusquement de s'arracher la clientèle, dépasse constamment 20 et même 25 dollars.

Ce transport des émigrants est un des éléments importants du trafic d'un grand nombre de Compagnies de navigation, et tout particulièrement de celles qui font le service entre l'Europe et l'Amérique du Nord.

New-York plus de 600,000, parfois 640,000 passagers d'entrepont, qui constituent les émigrants proprements dits, quelques émigrants se payant parfois le luxe d'une cabine.

Le mouvement total des passagers de ces Compagnies ne dépasse pas 800,000 personnes par an, ce qui montre bien la proportion énorme des émigrants.

Nos lecteurs ont entendu parler des efforts continus que l'on poursuit depuis longtemps, et surtout depuis une vingtaine d'années, pour abrégier la durée de la traversée d'Europe en Amérique, et cela en mettant en service des transatlantiques



C'est surtout depuis 1830 ou 1840 que ce mouvement d'émigration s'est développé, et cela d'autant que les Etats-Unis sentaient que leur population était ridiculement minime pour l'étendue immense de leur territoire.

Aujourd'hui, les habitants de la Confédération sont moins accueillants pour l'émigrant, parce qu'ils redoutent la concurrence de ces gens sobres, économes, laborieux, qui ne craignent pas de tout abandonner dans leur patrie, pour faire un voyage fatigant et se lancer dans l'inconnu. Mais cela n'empêche que, dans le courant d'une année, les grandes compagnies dites Transatlantiques débarquent rien qu'à

de plus en plus grands, possédant des machines à vapeur toujours plus puissantes, mais dont la consommation de combustible croît bien plus vite que la vitesse de marche que l'on obtient.

Pour augmenter cette vitesse d'un demi-mille ou d'un mille seulement, on s'est vu forcé de construire des navires entraînant, et pour leur construction même et pour l'alimentation des foyers monstrueux de leurs chaudières, des dépenses énormes.

Cependant on ne pouvait songer à demander un prix de passage proportionnellement plus élevé à la classe des émigrants qui sont forcés d'économiser strictement sur leur petit pécule, et comme c'était dé-

jà beaucoup que de leur assurer un voyage plus rapide, une traversée moins longue et par conséquent moins fatigante, on a dû renoncer à transformer complètement, en même temps, l'ancien entrepont, et à leur donner une partie du confort dont jouissent des passagers de seconde classe.

Et pourtant cette transformation des "postes d'émigrants", comme on dit aussi, l'installation de cabines leur permettant de ne plus vivre tous ensemble comme dans une chambrée de soldats, mettant à leur disposition des cabines peu luxueuses, naturellement, mais qui ressemblent beaucoup aux cabines de seconde classe qu'on trouve encore dans les anciens bateaux à passagers, toute cette amélioration est en train de se faire. Elle est dès maintenant réalisée sur quelques navires et toutes les compagnies seront peu à peu forcées de suivre cet exemple.

Sur ces navires, les émigrants sont tous

logés dans des cabines à deux ou quatre personnes: l'entrepont est devenu une chose du passé.

Mais cet entrepont, cette sorte d'immense salle où tout le monde vivait et couchait en commun, servait aussi à prendre les repas: les passagers s'arrangeaient comme ils pouvaient, et ce fut un luxe véritable quand on installa partout, dans les entreponts, des tables pliantes où ils pouvaient manger mieux que sur un coin de couchette.

Aujourd'hui, dans les nouveaux navires, les passagers de troisième classe ont leur salle à manger, une vraie salle à manger qui ne sert qu'à cela, ou qui peut servir aussi de salon pour se réunir, à l'instar de ce qui se passe pour les passagers de deuxième classe ou de première. C'est le vrai progrès, celui qui vient améliorer les conditions de la vie des gens peu fortunés!





UN BAL SOUS CHARLES VI



— o —

Il nous est par hasard tombé sous la main un curieux document qui pourra donner à nos lecteurs une idée très exacte des moeurs de la cour du roi Charles VI, ce malheureux roi de France mort fou, et pour lequel fut inventé le jeu de cartes qui fait aujourd'hui les délices de nos soirées "d'euchres" au cours des veillées d'hiver.

Nous nous plaisons à le reproduire en le remettant, autant que faire se peut, dans le style moderne pour en faciliter la compréhension à nos lecteurs.

Le Bal des Sauvages

La fête, qui eut lieu le 28 janvier 1395, à l'occasion du mariage de Mme de Haincœville, le mardi avant la Chandeleur, fut merveilleuse. Jusqu'au milieu de la nuit, on exécuta les danses les plus vives et les plus entraînantes. Des mascarades de toute sorte mêlaient au plaisir une certaine apparence de mystère... Comme on était au paroxysme de la joie, il se produisit une catastrophe.

Le roi et quelques-uns des jeunes seigneurs qui vivaient le plus familièrement avec lui avaient organisé une mascarade dont ils attendaient un succès tout parti-

culier. Il s'agissait de représenter des sauvages. Le jeune Hugonin de Guisay avait réglé cette partie de la fête. Sur ses indications, six vêtements de toile avaient été confectionnés, soigneusement ajustés au corps de ceux à qui il les destinait,—quelque chose comme nos maillots d'aujourd'hui. Sur ces vêtements, à l'aide de poix, on colla des étoupes. Le soir du bal venu, le roi revêtit un de ces costumes; le comte de Joigny, Charles de Poitiers, le fils du sire de Nantouillet, de Foix et Guise lui-même revêtirent les autres. Masqués, attachés les uns aux autres, ils se précipitèrent dans la salle où se donnait le bal, excitant, comme de juste, la plus vive curiosité. Ils couraient de tous côtés, poussant des cris affreux et imitant les hurlements des loups.

Mais tout à coup, hélas! le spectacle changea et, de joyeux, devint terrible, effroyable.

Le roi et ses compagnons avaient bien prévu le danger possible d'un incendie. Avant d'entrer au bal, Charles avait fait venir un huissier d'armes qui se tenait à la porte de la chambre où il venait de se déguiser avec ses amis: "Va-t'en à la salle où sont les dames, lui avait-il dit, et commande, de par mon ordre, que tous les

porteurs de torche se retirent à part et que nul d'entre eux n'approche des six hommes sauvages qui vont venir!" L'huisier fit ce qui lui était ordonné, les porteurs de torches se placèrent en ligne contre les murs et il ne demeura au milieu de la salle que les dames, damoiselles, chevaliers et écuyers qui dansaient.

Par malheur, le duc d'Orléans arriva en ce moment, mais ne sachant rien, ni de la défense du roi, ni de la venue des sauvages. Ceux-ci se livraient à leurs folies et captivaient tellement l'attention que personne n'eut l'idée d'avertir le duc de la défense royale. Le jeune prince qui s'était mis à danser lui-même, intrigué de cette mascarade, curieux de savoir qui étaient ces gens déguisés, approcha imprudemment de l'un d'eux la torche que tenait un valet. Mouvement irraisonné qui eut d'épouvantables conséquences! Les poils s'enflammèrent, la poix devint brûlante, et l'on vit en un clin d'œil flamber les vêtements et les corps des malheureux sauvages. Ils ne pouvaient arracher ces vêtements puisqu'ils les avaient fait coudre sur leurs corps. Ils ne pouvaient même d'abord se séparer puisqu'ils s'étaient fait attacher ensemble. Aux cris de joie avaient succédé les cris de douleur, une fuite éperdue à travers le bal, un désordre et une épouvante inouïs. Les infortunés compagnons du roi s'efforçaient de séparer leurs maillots de leurs corps et ne faisaient que se brûler et se calciner les mains. Tout d'abord, personne n'avait osé les approcher. Après un instant, le sang-froid revenu à quelques-uns des assistants, ils essayèrent d'arracher les vêtements embrasés. Ils n'arrivèrent, eux aussi, qu'à se brûler horriblement. La poix liquéfiée ruisselait sur les corps des victimes et pénétrait dans leurs chairs saignantes. Cette scène dura, dit-on, une demi-

heure. Parfois les flammes s'élevaient jusqu'au plafond. Un manuscrit de Froissart conservé à la Bibliothèque nationale nous a gardé, dans une miniature, le souvenir impressionnant que laissa aux contemporains cet effroyable événement.

Mais le roi? Par un hasard vraiment merveilleux, il avait échappé à la mort. Un peu après son arrivée à la fête, il avait rompu les liens qui l'attachaient à ses compagnons et, se séparant d'eux, il était allé vers un groupe de dames pour leur faire admirer son déguisement. Il passa devant la reine et vint à la duchesse de Berry qui était sa tante—puisqu'elle avait épousé son oncle,—mais une tante jeune et gracieuse à l'égal d'une cousine. Voyant ce seigneur masqué, devinant peut-être que c'était le roi, la duchesse voulut savoir qui réellement s'approchait ainsi d'elle et l'arrêta en lui demandant son nom. Il refusa de se faire connaître. "Alors, s'écria la jeune femme, vous ne m'échapperez pas jusqu'à ce que je sache ce nom!" Et elle le retint... Ce fut à ce moment que se produisit la catastrophe. Le roi était en grand péril, puisqu'il était couvert de poix et d'étoupes. Qu'une flammèche volât de son côté et il était perdu. La duchesse de Berry fit preuve en cet instant d'un merveilleux sang-froid. Elle le couvrit de la jupe très ample qu'elle portait. Le roi à la vue de ce qui se passait, refusait de se laisser préserver et voulait s'échapper, peut-être pour aider ceux qui s'efforçaient de secourir ses compagnons. La duchesse le retint encore. "Où voulez-vous aller, lui dit-elle. Vous voyez que vos compagnons brûlent... Qui êtes-vous? Il est temps que vous vous nommiez!—Je suis le roi...—Ah, monseigneur, allez vous montrer à la reine, car elle doit être terriblement inquiète de vous!" Il sortit de la salle, on lui enleva

son déguisement et on lui remit ses vêtements.

Un autre seulement des six avait été sauvé avec lui, le jeune Nantouillet. Quand le feu prit à son costume, il eut l'heureuse fortune de ses souvenir que la

bouteillerie était proche et qu'il y avait là une cuve pleine d'eau où l'on rinçait les tasses et les hanaps.

Il y courut et se jeta dans cette cuve. Il avait été grièvement brûlé et souffrit longtemps, mais il guérit enfin.



UN PRECURSEUR DE SHERLOCK HOLMES



Le héros de Conan Dole était-il d'origine peau-rouge? Une anecdote, rapportée par Xavier de Charlevoix, missionnaire et historien français qui explora le Canada de 1720 à 1722, permettrait de le supposer. Il raconte que, la venaison suspendue à sécher dans la hutte d'un Indien peau-rouge ayant été dérobée, le sauvage s'élança dans le bois à la poursuite du voleur inconnu. Il n'avait fait que peu de chemin lorsqu'il rencontra quelques voyageurs. Il leur demanda s'ils avaient vu un "petit homme blanc, vieux, portant un court fusil, et suivi d'un petit chien à courte queue": car il était sûr, disait-il, que ces indications devaient s'appliquer fidèlement à l'individu qui emportait ses provisions.

Les nouveaux venus avaient, en effet, rencontré le voleur, et ils demandèrent comment le sauvage, qui affirmait ne l'a-

voir jamais vu, pouvait si bien le décrire.

"J'ai connu que le voleur était petit, répondit le sauvage, parce qu'il avait amoncelé des pierres pour atteindre à une viande; j'ai connu qu'il était vieux, parce que les pas que j'ai suivis dans les bois, sur les feuilles mortes, étaient courtes et rapprochés; j'ai vu que c'était un blanc, parce qu'il marchait les pieds tournés un peu en dehors, ce que ne font jamais nos Peaux-Rouges; j'ai connu que son fusil était court, aux marques laissées par le canon de cette arme sur l'écorce de l'arbre contre lequel il l'avait appuyée; les traces du chien m'ont appris que l'animal était petit, et les marques faites sur la poussière, au lieu où il s'était assis pendant que son maître me volait ma chasse, m'ont fait voir que sa queue était courte."





Les Deux Grandes Inventions de Ballenbois

Par A. Riou

—Je t'assure, mon vieux, que c'est idiot, absolument idiot, j'en ai soupé de ce truc-là, et je vais porter plainte au ministre de l'Agriculture. Tous les jours ces gens-là empochent ma galette, et ils se f... de moi par dessus le marché! Ah non! ça ne durera pas, et quand je devrais...

—Allons, calme-toi, Jérôme, calme-toi, ça va se passer, j'te dis, encore un bock, n'y a rien comme ça pour rafraîchir les idées et le gosier.—Garçon, deux bocks, bien tirés, hein! c'est pour des malades!

Cette conversation qui avait lieu sur les boulevards à la terrasse d'un café, s'échangeait entre un petit homme bedonnant à figure apoplectique, l'air furieux, qui tout en s'épongeant à l'aide d'un immense foulard, laissait miroiter au soleil un crâne luisant comme une boule de billard, et un grand diable, sec comme une trique, un nez en bec d'aigle, au profil de d'Artagnan, gascon certainement et pince sans rire, comme la plupart de ses compatriotes.

Absolument dissemblables au physique comme au moral, Ballenbois et Finasson n'en étaient pas moins deux inséparables

et dans la rue du Sentier, où tous deux ils habitaient après fortune faite dans la vente des calicots, on les avait surnommé les "deux pour trois sous", par allusion aux cigares dits "iséparables" qui ne peuvent être acquis que deux à la fois.

Nantis de rentes suffisantes, tous les deux célibataires invétérés, ils avaient arrangé leur petite existence méthodiquement, et tous les jours à la même heure, la terrasse du café Pousset offrait aux curieux, le spectacle des deux copains devisant sur les plus hautes questions politiques, militaires, extérieures ou simplement municipales.

Ce soir-là, Ballenbois semblait furieux, et son exaspération se traduisait par des interjections, qui faisaient malicieusement sourire Finasson. C'est qu'ils abordaient une question épineuse, la seule d'ailleurs qui divisait leur manière de voir. Ballenbois qui voulait poser au sportman, s'était lancé dans le pari aux courses et chaque semaine risquait sa pièce de 10 francs (\$2) sur le dos d'un cheval, qui généralement suivait péniblement le peloton, lorsqu'il ne dérobaît pas au premier tournant de

la piste. Finasson réfractaire aux joies sportives, jouissait toujours intérieurement, des avatars de son ami et invariablement arrivait à lui suggérer une de ces idées funambulesques dont il avait le secret et sur laquelle naïvement Ballembois ne manquait jamais de s'emballer.

Ballembois huma une partie de son bock, continua à s'éponger un moment et fixant son ami dans les yeux, s'écria :

—Sale gouvernement!

—Hein! fit brusquement Finasson.

—Mais oui, mon vieux, sale gouvernement qui n'est seulement pas capable de faire partir des chevaux, ou d'annoncer une arrivée!

—Çà, mon vieux, dit Finasson, c'est exact. Sous la royauté, c'était autre chose! Et dire qu'on a fait une Révolution pour en arriver à ce résultat-là!

—Ah! toi tu sais ne blague pas hein! s'écria Ballembois, après le sale coup qu'ils m'ont fait aujourd'hui à Longchamps, je ne suis pas d'humeur...

—Mais quel sale coup, mon vieux, répondit Finasson, subitement intéressé?

—Çà, c'est toute une histoire, fit Ballembois. Ecoute un peu, et vrai de vrai, si tu peux supporter cela froidement, c'est que tu as du jus de navet dans les veines!

—Va toujours, fit gravement Finasson.

—Eh bien! figure-toi que j'arrive sur la pelouse vers 2 heures pour la course de 4,000 mètres, j'avais un "tuyau", mais un de ces tuyaux épatants...

—Qui crèvent toujours!

—Non, mon vieux, qui résistent, répliqua Ballembois, tu vas en juger s'ils résistent. Bref, je me précipite au mutuel et je prends du "gagnant" et du "place", sur "Poil de Brique", le fameux canard de "Chocolat". Epatant c't'animal-là, un galbe, une finesse, enfin une vraie bête de race...

—Taqouère, ajouta Finasson.

—Tu dis! reprit Ballembois?

—De race-taqouère, susurra Finasson.

—Sois donc sérieux, une fois dans ta vie, écoute, çà en vaut la peine.

—Vas-y de ton couplet!

—Or donc, reprit Ballembois, je me disais, çà c'est le "krach", de la journée, çà ne va faire qu'une bouchée des "veaux",



Le truc de Ballembois pour éviter les faux départs...

qui courent avec lui, c'est "courru d'avance", "il arrive dans un fauteuil", et je jubilais mon vieux, je rigolais "comme une petite folle", surtout en voyant qu'il était monté par "jambe Delaine", notre premier jockey national.

On sonne la cloche, je me précipite, et j'aperçois les chevaux qui sortaient du "paddock", et qui prenaient leur "canter"

pour venir se placer sous les ordres du "starter".

—N'en jettes plus, dit Finasson, tu sais je ne comprends pas le Russe moi ?

—Idiot, va ! fit Ballembois, ce sont des termes de "turf", il est vrai que... enfin ! je vois filer "Poil de Brique", telle une flèche lancée d'une main sûre, et je m'dis, mon petit Ballembois, tu vas tout à l'heure palper la fine aglette de ce bon vieux mutuel. Ton argent sur le dos de ce bidet-là, c'est un "placement de père de famille" !

Les chevaux se rangent en ligne et le starter baisse son drapeau. Trois chevaux partent sur dix présents !

—Faux départ ! déclara judicieusement Finasson.

—Oui, faux départ ! reprit Ballembois. On fait replacer les canards, le gros bouffi agite encore son drapeau et les carcans...

—Ne partent encore pas, s'exclama Finasson !

—Qui te l'a dit, répliqua Ballembois ?

—Ben ! J'm'en doute, parbleu, c'est comme la teigne ces bêtes-là, ça s'acroche toujours quand o nveut que ça se sauve ! déclara Finasson.

—C'est vrai, ajouta mélancoliquement Ballembois, ils ne partirent pas encore. Enfin pour la troisième fois, le peloton finit par s'ébranler. Poil de Brique tenait la queue, mais je voyais la tactique de "jambe Delaine". Laisser "mener le train", et à l'entrée de la ligne droite, un emballage à fond. Ça n'a pas manqué. Tu sais, Finasson, n'y a pas à dire c'est beau ces moments-là, on se sent vivre, on est joyeux, on crie ! Poil de Brique portait le No 6, et je le vois passer en trombe devant les tribunes, aussi je gueulais des "bravo le 6, bravo le 6", tellement fort qu'un voisin me dit. "Mais pas du tout, monsieur, c'est le 9 qui gagne !" — Mais

non, monsieur, c'est le 6". — "Mais vous faites erreur, monsieur !" — "Mais pas du tout, monsieur, c'est vous qui vous trompez !" — "Je me trompe moi ! me déclare le voisin, mais regardez l'affichage on hisse le No 9."

Et c'était vrai mon vieux, et pourtant, je suis sûr que Poil de Brique a gagné d'une longueur. Mais comment le savoir



...et pour empêcher toute supercherie à l'arrivée.

avec cette bande d'abrutis qui dirigent les courses ! Mais ça ne se passera pas comme ça ! Je vais porter une réclamation au Ministre, et il faudra que ça change, tout ça, ou bien nous verrons !

—Ne t'emballes pas, Jérôme, répondit Finasson. Victor Hugo a dit que "dans certaines occasions il fallait savoir avaler sa langue." Il ne s'agit pas de déclarer

qu'une chose est mauvaise, il faut fournir le moyen d'y remédier!

—Je le trouverai ce moyen, s'exclama Ballembois, et j'aurai droit à la reconnaissance de mes concitoyens!

—T'échauffe pas, continua Finasson, ce moyen que tu désires, je viens de le trouver! j'en ai là, les grandes lignes dans la tête. Ce sera une merveille qui révolutionnera le monde sportif et je t'en laisserai toute la gloire! Tu prendras un brevet, et je serai largement récompensé de mes

efforts en te voyant heureux. Demain je te fournirai le plan et tu le soumettras au Ministre.

C'est pourquoi le lendemain dans la soirée, on rigolait si fort dans les bureaux du Ministre de la rue de Varennes, en recevant un large pli dans lequel un certain Ballembois, expédiait deux "topos", destinés à épater le monde des courses, en supprimant les "faux départs", et en assurant le public contre toute tricherie pour reconnaître le jockey vainqueur.





DANS LES AIRS

Par Touche-à-Tout.

LES hommes sont injustes et oublieux. Au milieu des grandes fêtes aériennes de notre temps, c'est à peine si quelques notes publiées dans les journaux ont été consacrées au souvenir de ceux qui tentèrent, les premiers, la conquête des airs.

L'un d'eux, Blanchard, qui fut le premier à traverser la Manche en ballon, fut aussi le précurseur de l'automobilisme et des dirigeables.

À l'âge de seize ans, il était venu des Andelys à Rouen, dans une voiture mécanique de son invention, et, vers 1782, ses tentatives pour enlever de terre son fameux bateau volant surexcitèrent la curiosité universelle.

Les papiers du temps relatent cette émotion. À la date du 8 mai 1782, la "Correspondance de Métra" disait ceci: "M. Blanchard a fait, dimanche dernier, la démonstration publique de son vaisseau volant. On en a admiré le mécanisme, mais on n'en raille pas moins. On trouve étrange que le mécanicien n'ait pas préféré la forme d'un fringant cabriolet. "Pourquoi pas celle d'un vaisseau? répond M. Blanchard. L'air n'est-il pas un fluide, ainsi que l'eau?" Sa première expérience est irrévocablement fixée pour les premiers

jours de juin; lui, troisième, il doit lever l'ancre de Pantin et cingler en un clin d'oeil vers les jardins du Raincy, chez M. le duc de Chartres. Ce seigneur a promis mille louis à l'inventeur s'il parvenait sain et sauf dans son navire aérien."

Tout le monde riait et se moquait de l'invention de François Blanchard, lequel, imperturbable, poursuivait ses préparatifs, assurant que rien ne pouvait s'opposer au succès de son entreprise.

Tout aussitôt un autre poète léger imagina, sur le même air, une réponse de Blanchard, disant que son idée n'avait rien d'imprévu, puisque chacun, ici-bas, volait plus ou moins, selon sa situation.

Cependant, les jours s'écoulaient. On était au début de juin, et le bateau volant demeurait immobile, lourdement installé sur la terre. Les sceptiques triomphaient de cette inaction.

Le mois s'écoula, juillet le suivit, août comença et les "Mémoires secrets" constataient que "le public s'était endormi" sur le bateau aérien et que "l'on ne par-

lait plus du sieur Blanchard", lorsqu'un avertissement du "Journal de Paris", disant qu'une petite expérience aurait lieu le 26 courant, réveilla l'attention.



Blanchard avait peut-être des doutes sur la valeur de sa machine, mais il tint parole et ne fut pas heureux.

Ce sont encore les "Mémoires secrets" qui relatent l'événement. "Quoique M. Blanchard, pour écarter les curieux, disent-ils, eût fait contremander en quelque sorte le public par la rétractation de l'annonce de son expérience, il ne l'en a pas moins tentée samedi en secret, mais sans le moindre succès. L'essai s'est fait à la Villette, dans le château de l'abbé de Vienne; il en a résulté l'impossibilité absolue de s'élever de terre par la trop grande pesanteur de la machine."

Ceci était vrai, mais il paraît qu'à l'aide d'un moteur comparable à ceux en usage aujourd'hui, Blanchard serait parvenu à s'élever dans les airs.

Aussi dut-il trouver la fin de la note iméritee: "S'obstinant à faire aller sa machine, continuait le nouvelliste, il l'a dérangée et brisée en grande partie. Il ne se décourage pas. Il en a tout de suite imaginé une autre plus légère, d'un moindre volume et d'une nouvelle forme. Elle ressemble une cage ronde; elle est fort avancée et il pourra, sous peu de temps, donner ce nouveau spectacle. Mais quelle confiance prendre en un machiniste qui calcule aussi mal ses forces et se tromps aussi lourdement?"

Jamais la nouvelle machine de François Blanchard ne fut essayée. Du reste, l'attention de l'inventeur ne tarda pas à être

attirée vers les ballons. L'an d'après, en effet, la découverte et les expériences des frères Montgolfier provoquèrent un enthousiasme général, une émotion que nous ne saurions nous imaginer, même en présence du délire des foules devant les prouesses héroïques de nos aviateurs.

Blanchard, plein de fougue, se précipita de ce côté. Son ascension du 2 mars 1784 accomplie au Champ-de-Mars, est restée célèbre.



Avec un ballon dont la nacelle était munie d'ailes et de rames, il s'éleva à près de quatre mille mètres, assurant même avoir voyagé contre le vent; mais ce n'était qu'une vantardise, qui faillit compromettre sa réputation, tant elle le fit ridiculiser. Dès lors, il multiplia ses ascensions.

Il eut l'honneur et le gloire d'être le premier à traverser la Manche, en compa-

gnie de l'Américain Jeffries, précédant ainsi de plus d'un siècle l'exploit de Blériot.

C'était le vendredi 7 janvier 1785. L'aérostaut partit de Douvres et fut aussitôt emporté sur la mer, vers laquelle il ne tarda pas à descendre. Le lest était insuffisant: il fallut jeter à l'eau les instruments, les rames de la nacelle, l'ancre, tous les outils, les cordages, etc., et jusqu'aux vêtements des deux voyageurs.

Blanchard et Jeffries étaient parvenus à une lieue des côtes de France, mais rien ne paraissait devoir les sauver, quand l'Américain proposa au Français de se jeter à la mer pour lui permettre de gagner la terre. Blanchard repoussa énergiquement

cette offre sublime, et tous deux se préparaient à mourir, quand un coup de vent releva le ballon et l'amena aux approches de Calais.

Des fêtes marquèrent cet événement. Il y eut un banquet où Blanchard reçut, des mains du maire de Calais, le titre de bourgeois de la ville. La nacelle fut déposée au musée local, où elle est encore. L'aéronaute se vit comblé de dons par Louis XVI et, un an plus tard, une colonne se dressa au lieu où le ballon était descendu.

Toute cette gloire, maintenant, est un peu oubliée. Il a paru juste de la rappeler, à l'heure où les hommes remportent tant de superbes victoires aériennes.

Le Passé

A Mlle Corinne M...

J'aime les grandes voix des forêts solitaires
Lorsque le vent du soir jette son long soupir.
Alors mon âme plane et cherche les mystères
De tous ces vagues sons que produit le zéphir.

Parfois, c'est un sanglot, des plaintes éphémères,
Des bruissements légers, des souffles d'avenir.
Et le chant des oiseaux comme folles chimères
Sème une note gaie au sein du souvenir.

Et je rêve aux douceurs de mes jeunes années,
A notre vieille église, aux heureux hyménées,
A tout ce cher passé de joie et de bonheur.

Et je me ressouviens qu'un jour dans la chapelle
Vous étiez à genoux priant avec ferveur;
Et moi, je vous aimais, hélas!... je me rappelle!

Ernest MARTEL.



Les Animaux Mineurs et Terrassiers

— o —

Les Oiseaux -- Les Reptiles

— o —

NOUS avons consacré notre article précédent aux moeurs et habitudes des quadrupèdes terrassiers, nous aborderons aujourd'hui en premier lieu l'étude des oiseaux, qui sont légion parmi les mineurs et les fousseurs.

Armés par la nature d'ongles et de becs qui sont des instruments de premier ordre, certains oiseaux creusent des galeries si longues et si profondes qu'ils pourraient être parfaitement rangés dans le corps de métier des mineurs.

La Cotyle de rivage, vit en colonies sur les rives escarpées, et creuse des trous très profonds, au-dessus du niveau des plus hautes eaux. On s'explique mal, comment un aussi petit oiseau, si faiblement organisé, peut arriver à exécuter un travail aussi gigantesque, et en aussi peu de temps. En deux ou trois jours, un couple se creuse une cavité de 5 à 7 pouces de diamètre à son ouverture, plus spacieux encore au fond et à laquelle aboutit un couloir d'une verge, quelquefois de deux de longueur. A ce moment, l'activité de

ces oiseaux est prodigieuse. On les voit, péniblement ramasser avec leurs pattes, la terre qu'ils ont détachée et la rejeter loin de leur demeure. Souvent, ils abandonnent une construction commencée; ils ont même achevé de disposer leur trou, et ils en recommencent à nouveau un autre. Quel motif les fait agir ainsi, nous l'ignorons encore complètement. Ils sont si occupés à creuser que l'on pourrait croire qu'ils ont disparu de la contrée; mais il suffit de frapper le sol pour les voir se précipiter au dehors de leurs demeures. Lorsque la femelle est en train de couvrir, elle reste sur ses oeufs et ne les quitte souvent que lorsqu'on pénètre soit avec la main, soit avec une bague jusqu'au fond de son trou.

Le couloir, à environ 1 verge et demie de l'ouverture aboutit à une chambre plus spacieuse où se trouve le nid consistant en un mince amas de paille ou de foin, sur lequel repose une couche de plumes et de poils. Dans les cavités que ces oiseaux trouvent dans les ravins, le long des ro-

chers, dans les murs, les nids sont moins profonds, moins rapprochés les uns des autres. Là les oiseaux sont obligés de se conformer à la disposition des localités et ils ont moins l'occasion de déployer tout leur art. Les Cotyles nichent ainsi toujours au nombre de vingt à cent.

La Pardalotte pointillé, d'Australie, ne se contente pas de miner, il établit encore un nid artistement confectionné au fond

pour nicher la rive escarpée, en terre peu friable. d'un cours d'eau. A l'aide de son bec et de ses ongles, l'oiseau creuse un trou rond duquel il fait partir un couloir horizontal ou légèrement ascendant, qui atteint parfois une profondeur de deux verges. Tout à l'extrémité, il aménage une chambre, où la femelle dépose ses oeufs. Parfois une seconde chambre fait suite à la première. Quand les jeunes naissent, la mère leur apporte une grande quantité d'insectes dont les débris forment bientôt une couche au fond du nid.



Cotyle de rivage et son nid.

de son terrier. Le canal est creusé à environ 1 verge de longueur, et il est orienté de telle sorte que l'extrémité soit plus haute que l'ouverture, laquelle est juste suffisante pour permettre à l'oiseau de passer: de cette façon la pluie ne risque pas d'y pénétrer. Tout au fond, et par suite en pleine obscurité, se trouve le nid en forme de sphère, à ouverture latérale, et construit avec des bandes d'écorce intérieure d'eucalyptus.

Les Guépriers, qui ont la désagréable habitude de manger des abeilles, recherchent

Le Todier vert, recherche aussi pour nicher, une paroi de terre verticale et y creuse un trou d'environ un pied de profondeur. Le conduit d'entrée, tortueux, se termine par une excavation sphérique, soigneusement tapissée de racines, de mausse et de coton.

Dans la série des oiseaux mineurs, se place le Martin Pêcheur, aussi curieux dans ses moeurs que dans son aspect. Dès la fin de mars, il cherche un endroit pour établir son nid. C'est toujours une rive sèche, escarpée, complètement dégarnie d'herbe, où ne peut grimper ni Rat ni Bellette, ni aucun autre carnassier. Là, au-dessous du bord supérieur, le Martin Pêcheur, creuse un trou arrondi, à une verge de profondeur. Cette sorte de terrier se dirige un peu en haut. L'entrée est bifurquée, l'extrémité opposée se termine par une excavation arrondie de 1 pouce de haut sur 8 pouces de large. Le plancher de cette excavation est couvert d'arêtes de poissons et très sec; la paroi supérieure est lisse. Sur ce lit se trouvent les oeufs, au nombre de six ou sept, relativement très grands, presque ronds, d'un blanc lustré.

Le Martin Pêcheur met deux ou trois semaines pour creuser le terrier où il dépose ses oeufs. Lorsqu'il rencontre des pierres, il cherche à les enlever; s'il n'y réussit pas, il les laisse en place et creuse à côté d'elles. Ces pierres rendent souvent le couloir d'entrée très tortueux. S'il y en a trop, l'oiseau abandonne la place et creuse ailleurs. Sous le rapport de la construction du nid, le Martin Pêcheur vulgaire se rapproche beaucoup des Pies, avec cette différence c'est qu'ils creusent, ceux-ci du bois mort, celui-là la terre. Le Martin Pêcheur habite le même nid plusieurs années, si rien ne vient le troubler, mais si l'entrée de ce nid s'élargit il n'y dépose plus ses oeufs. On reconnaît facilement les nids qui ont déjà été habités, à la quantité de têtes et d'ailes de libellules qui sont mêlées aux arêtes de poissons. Quand le nid est récent, les arêtes sont plus rares, et l'on ne trouve pas de dé-

bris de libellules avant l'éclosion des jeunes.

La ténacité avec laquelle le Martin Pêcheur reste sur ses oeufs ou sur ses petits encore dépourvus de plumes, est vraiment remarquable. On peut frapper à coups redoublés et longtemps sur le bord, il ne sort pas; il reste tranquille lors même qu'on travaille à agrandir l'entrée, et il ne quitte ses petits, qu'au moment où on va le saisir.

Un oiseau voisin du Martin Pêcheur, le Céryle-Pie, a des moeurs analogues, avec cette différence qu'il niche en véritables colonies. Une de celles-ci, raconte Tristman, avait pris possession d'une paroi ar-



Un nid d'albatros.

gileuse escarpée à l'embouchure du ruisseau de Moudawarah, dans le lac de Génézareth. L'entrée des nids n'était qu'à un pouce au-dessus de l'eau et l'on ne pouvait y arriver qu'à la nage. Chaque ouverture conduisait dans un couloir de 1 verge environ, s'élargissant pour former une cavité tapissée d'herbes.

Le Couroucou, mérite d'être placé dans la catégorie des mineurs, bien que son nid soit aérien. Il niche en effet dans des

trous qu'il se creuse au milieu des constructions que les termites établissent sur les arbres. C'est le mâle, qui seul se charge de ce travail de perforation.



La plupart des oiseaux du genre des Pingouins creusent dans le sol de vastes cavités où ils déposent leurs oeufs.



Le Tadorne vulgaire, est d'une grande ressource pour les habitants des îles de la mer du Nord, auxquels il fournit des oeufs délicieux et un duvet valant presque celui de l'édredon.

Un forestier ayant observé le mode de reproduction des Tadornes, donne à ce sujet d'assez curieux détails. "Au commencement de mai, il était occupé dans une forêt à une certaine distance de la côte, lorsqu'il aperçut une paire de Tadornes qui tourna plusieurs fois autour de lui et qui finit par s'abattre sur un petit monticule au milieu des sables. Le mâle resta en sentinelle; la femelle se dirigea vers une excavation de ce monticule, y descendit et y resta à peu près un quart d'heure. Lorsqu'elle reparut, le mâle la rejoignit. Après avoir coqueté un certain temps, ils s'envolèrent, mais pour aller s'abattre successivement à différents endroits dans le but évident de tromper l'observateur.

Celui-ci courut au monticule, y trouva un terrier de Renard et vit à l'entrée les pistes fraîches du Tadone. Après plusieurs jours d'observation attentive, on reconnut que la femelle Tadorne n'était entrée dans ce terrier, que pour tromper les personnes des environs, et qu'elle s'était fixée dans un autre terrier plus vaste où l'hiver précédent on avait pris un Blaireau.

Ce terrier était encore habité par un Blaireau et un Renard femelle. On constata que le Blaireau sortait de son terrier et y rentrait sans s'inquiéter de ses cohabitants; les pistes de tous les deux étaient fraîches et s'entrecroisaient manifestement; on put les suivre jusqu'à une profondeur de sept pieds.

Notre observateur s'étant mis à l'affût derrière un amas de sable, ne tarda pas à voir arriver les Tadornes qui cherchèrent encore à le tromper en s'abattant à leur ancienne place; puis ils s'envolèrent vers



Pingouin.

leur vraie demeure en rasant le sol et s'arrêtèrent sur le terrier. Ils regardèrent un instant de côté et d'autre, et croyant ne pas être observés, ils commencèrent à parcourir les divers couloirs de ce terrier.

A Sylt et dans les autres villes de la côte de Schlesswig, on construit pour les Tadornes des demeures artificielles. A cet effet, on pratique dans de petites dunes couvertes de gazons ras des couloirs qui se croisent au centre, et où ces oiseaux viennent nicher. A chaque emplacement desti-

ABONNEZ - VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE
 Le Seul Journal de Mode en Français
 POUR
50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **COUPON PRIME** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la **REVUE DE LA MODE** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,
DEPARTEMENT DES PATRONS,
200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

né à recevoir un nid on adapte un couvercle en gazon, fermant exactement, mais pouvant être retiré à volonté, ce qui permet de visiter le nid.

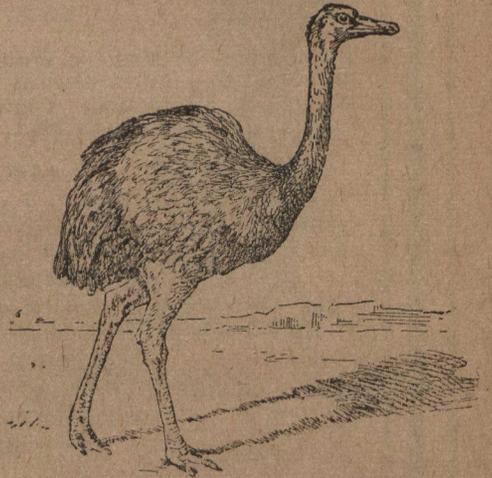
L'emplacement lui-même est recouvert de mousse et de fumier, afin que les Tadornes trouvent à leur portée tous les matériaux nécessaires. Ces oiseaux prennent régulièrement possession de ces demeures quelque soit leur proximité des habitations. Ils s'habituent tellement à l'homme, qu'ils en supportent la vue, même pendant qu'ils couvent. Si on ne dérange pas chasser ces oiseaux de dessus leurs oeufs, volumineux, blancs, lisses à coquille solides et se met activement à couvrir. Si comme cela arrive à Sylt, on lui enlève successivement ses oeufs, elle peut en pondre vingt ou trente.

Ces oiseaux sont tellement privés qu'ils ne se dérangent même pas quand on enlève avec précautions le couvercle du nid et ils ne s'éloignent que de quelques pas quand on les touche. Avant de visiter le terrier, on a soin d'en fermer l'ouverture afin que les oiseaux ne s'y bousculent pas ou ne s'y effraient pas. Ceux qui habitent un couloir court, fermé en arrière, se laissent facilement prendre sur leurs oeufs; ils se défendent à coups de bec, soufflent comme un chat en colère, et poussent des cris assez perçants, plutôt de rage que de crainte. On est obligé quelquefois de chasser ces oiseaux de dessus leurs oeufs, à coups de bâton, car ils mordent les doigts et font des blessures assez douloureuses.

Naunman assure, que là où le Tadorne niche dans des trous, à une grande hauteur du sol, la femelle prend ses petits avec son bec et les porte à terre l'un après l'autre, mais ce fait est contesté.

Le Géositte fouisseur, que les espagnols appellent "casarita", (petit maçon), niche au fond d'un terrier étroit, s'étendant horizontalement à une distance de deux mètres. Quelques indigènes racontent que des enfants ont souvent essayé de déterrer son nid sans jamais y parvenir. L'oiseau choisit pour établir sa demeure, un petit talus, au sol sablonneux mais solide, sur les bords d'un chemin ou d'un cours d'eau.

Chose singulière, ces oiseaux ne paraissent avoir aucune idée de l'épaisseur, autrement ils n'essayeraient point de creuser leurs terriers dans des murs d'argile



Nandou ou Autruche d'Amérique

dont ils devraient connaître les dimensions eux qui volent continuellement autour. Quand après avoir traversé le mur, l'oiseau se retrouve tout à coup à la lumière, il doit être rempli de stupéfaction, et ne sait comment s'expliquer un fait si extraordinaire.

Certains oiseaux, au lieu de miner comme les espèces précédentes, se contentent d'établir leur nid dans une dépression du sol. C'est le cas d'un grand nombre d'oiseaux de chasse. La gentille alouette éta-

Abonnez-vous a
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 132 pages
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

—○—
 Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
 200, Bld St-Laurent, Montréal.
 —○—

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

blit ses nids dans les champs de blé ou dans les prairies.

La Calandre ordinaire fait de même, mais elle cache souvent son nid un peu mieux, en le plaçant sous une motte de terre ou un petit buisson.

La Tarlouse ou Pipi des Près, niche entre les roseaux, les joncs et les herbes.

Les Perdrix, les Cailles, font leur nid dans une dépression du sol, qu'elles tapissent de chaumes moelleux.

Les Autruches, les Nandous, les Casoars, les Emeus, pondent leurs oeufs à terre dans une très légère dépression du sol. Elles ne les couvent que pendant la nuit; dans le jour elle les abandonnent à la chaleur du soleil. Il paraîtrait que plusieurs femelles pondraient leurs oeufs dans le même nid et que ce serait le mâle seul qui les couvrirait.

Les Albatros, surélèvent un peu leur nid en en garnissant le pourtour de la terre enlevée.

Les Reptiles.

Avant de clore cet article consacré aux oiseaux mineurs, il nous paraît utile d'y annexer une certaine catégorie de reptiles renommés parmi les plus célèbres entre les fouisseurs.

Cette curieuse classification portera simplement sur ceux de ces animaux dont les procédés de terrassement paraissent les plus bizarres à première vue.

Nous ne parlerons qu'incidemment des Lézards, dont les habitudes sont trop connues pour qu'il soit utile de nous y attacher spécialement.

Qui de nous, en effet, ne les a vus et suivis au cours de leurs promenades dans les crevasses des murailles, au jour de chaud soleil?

Nous étudierons les animaux dont les coutumes nous sont moins familières et au premier rang nous placerons les Tortues.

La plupart des Tortues déposent leurs oeufs dans un trou du sol qu'elles creusent avec leur queue, agissant comme vrille, et leurs pattes de derrière; après quoi, elles les recouvrent de terre. A titre d'exemple, nous citerons l'observation suivante: "Après une chaude journée d'été, qui succédait à une longue période de sécheresse, cinq Tortues d'Europe pondirent en même temps; elles se trouvèrent toutes à l'emplacement qui leur convenait dès sept heures du soir. Au lieu de se rassembler dans un étroit espace, elles se maintinrent fort éloignées l'une de l'autre. Après avoir choisi une place commode et dépourvue de végétaux, elles se mirent à creuser en terre une ouverture qu'elles pratiquaient à l'aide de leur queue dont les muscles étaient fortement contractés; l'extrémité de la queue était alors solidement appuyée contre le sol pendant que la partie moyenne décrivait des mouvements circulaires. Ce forage produisit une ouverture conique, étroite en bas et large en haut, creusée assez profondément pour admettre la queue presque tout entière, les Tortues se mirent à l'agrandir à l'aide de leurs pattes postérieures. Dans ce but, elles sortaient alternativement avec la patte postérieure droite et avec la patte postérieure gauche, des pelletées de terre, qu'elles entassaient sous forme de rempart sur le bord de la fosse.

Pendant tout ce temps, le corps demeurait presque immobile, la tête émergeait à peine du plastron et de la carapace. Chaque tortue produisit ainsi une excavation

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edit-Propriétaire,

Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement au Samedi.

Nom . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité) . . .

Rue

Localité

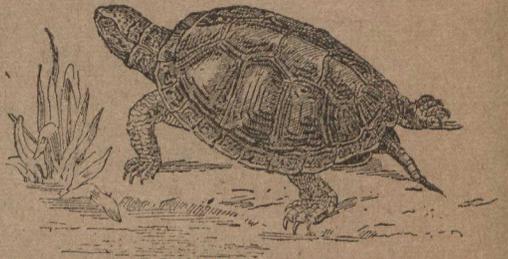
Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

de 8 pouces environ de diamètre, qui se trouva considérablement élargie intérieurement et acquit ainsi à peu près la forme d'un ellipsoïde. Par quelques vains essais pour extraire encore un peu de terre, l'animal parut se convaincre que son nid était prêt. Ces préparatifs avaient bien duré une heure et même davantage.

Sans modifier sa position, la Tortue commença la ponte. De prime abord la coque de l'oeuf était encore molle en partie, mais elle durissait rapidement à l'air. Il y avait ordinairement neuf oeufs, rarement moins.

Après la ponte, l'animal semblait prendre un peu de repos; il demeurait là sans faire aucun mouvement. Souvent la patte qui avait fonctionné en dernier lieu restait en suspens dans l'excavation à l'état de relâchement; la queue, qui durant l'affouillement de la fosse et la ponte, s'était placée latéralement, pendait alors inerte aussi. Il se passait ainsi au moins une demi-heure avant que la Tortue entreprit ses derniers efforts, qui semblaient être aussi les plus violents et qui consistaient à combler la cavité et à niveler le terrain. Dans ce but, la femelle retirait son pied, tout en replaçant sa queue à côté de son corps; avec l'autre patte, elle saisissait une pleine poignée de terre qu'elle portait avec précaution dans la fosse et qu'elle serrait avec soin sur les oeufs. Elle recommençait ensuite la même opération, en changeant de patte, jusqu'à ce que la terre atteignit le niveau du rempart qui avait été fait précédemment. Les dernières poignées de terre n'étaient plus posées aussi prudemment que les premières: l'animal s'efforçait, au contraire, de comprimer cette terre avec le bord externe de son pied. Lorsqu'au bout d'une demi-heure environ la terre extraite du remblai préformé avait été utilisée, la Tortue se repo-

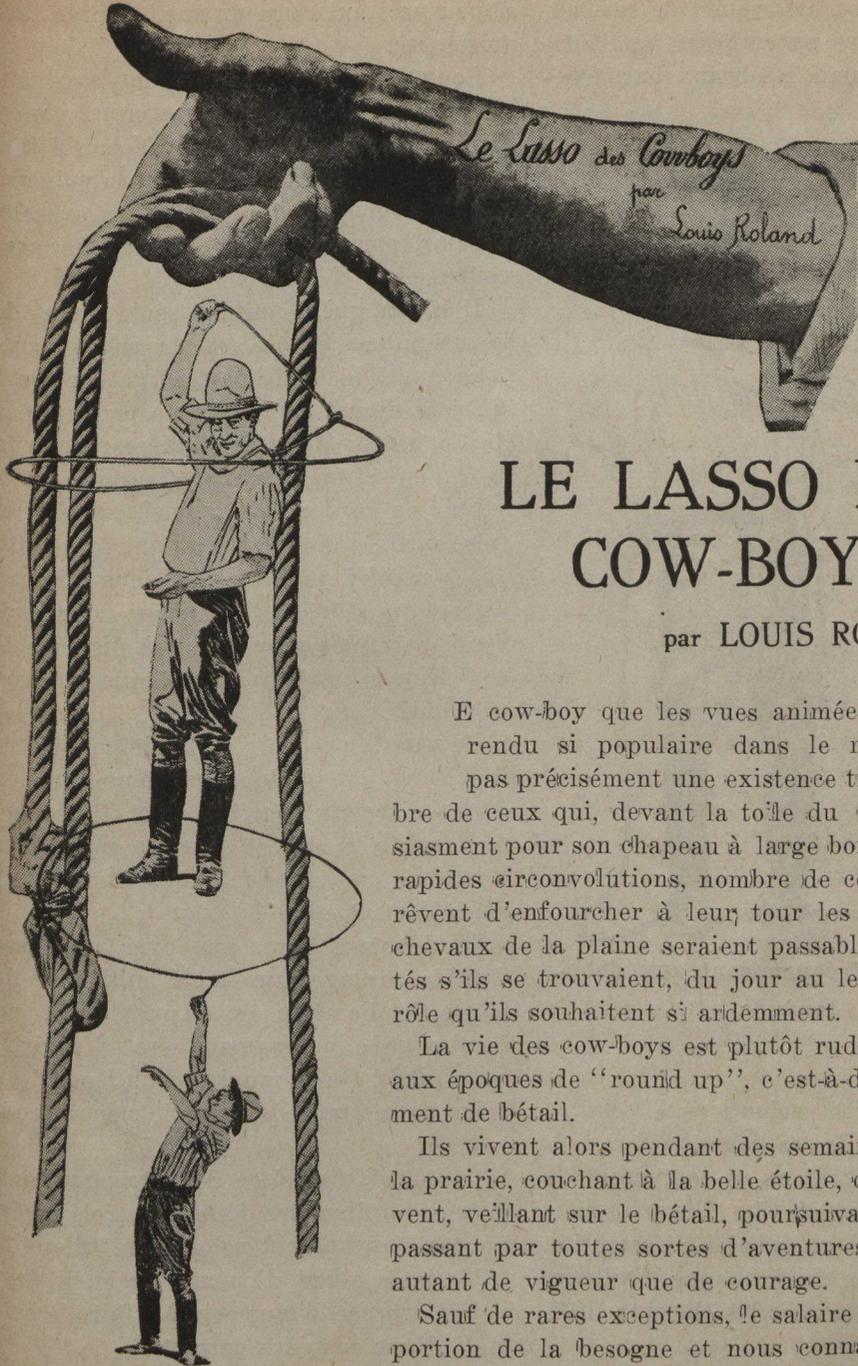
sait pendant le même laps de temps. Puis elle se soulevait, protractait sa tête hors de sa carapace et promenait ses regards autour du nid, tout en s'assurant du succès de son oeuvre. Ensuite elle se mettait à piler le tertre formé par la terre qu'elle avait rejetée, en la battant à l'aide de la partie postérieure de son plastron. Elle soulevait la partie postérieure de son corps, pour la laisser retomber ensuite avec une certaine précipitation. Le battage était exécuté circulairement et consti-



Cistude commune.

tuait un travail fort pénible; tous ses mouvements s'accomplissaient avec une rapidité surprenante, qu'on n'aurait guère pu attendre de la part d'une Tortue; elle prenait en même temps toutes les précautions possibles pour effacer les traces qui auraient pu conduire à la découverte du nid confectionné par elle à cette place. Elle y réussissait d'ailleurs si bien que l'observateur eût en vain cherché les oeufs le lendemain, s'il n'avait fait une marque à l'endroit même." Les oeufs restent ainsi dix à onze mois sous terre.

— o —



LE LASSO DES COW-BOYS

par LOUIS ROLAND

Le cow-boy que les vues animées de l'Ouest ont rendu si populaire dans le monde entier n'a pas précisément une existence très douce et nombre de ceux qui, devant la toile du cinéma, s'enthousiasment pour son chapeau à large bords, son lasso aux rapides circonvolutions, nombre de ceux-là, dis-je, qui rêvent d'enfourcher à leur tour les farouches petits chevaux de la plaine seraient passablement désappointés s'ils se trouvaient, du jour au lendemain dans le rôle qu'ils souhaitent si ardemment.

La vie des cow-boys est plutôt rude, principalement aux époques de "round up", c'est-à-dire de rassemblement de bétail.

Ils vivent alors pendant des semaines entières dans la prairie, couchant à la belle étoile, cuisinant en plein vent, veillant sur le bétail, poursuivant les rôdeurs et passant par toutes sortes d'aventures qui demandent autant de vigueur que de courage.

Sauf de rares exceptions, le salaire n'est pas en proportion de la besogne et nous connaissons des cow-

boys qui mettent un mois à gagner, en faisant leur dur métier, ce qu'ils gagneraient en une semaine s'ils étaient au service d'une Compagnie de vues animées et se contentaient de caracoler devant l'opérateur et sa manivelle.

Mais le cow-boy a l'orgueil de son métier, ce qui, entre parenthèses ne l'enrichit pas car il aime les beaux harnache-



Ce qui arrive fréquemment aux débutants.

ments et consacre volontiers à cela la meilleure partie de ses gages.

Beaucoup d'entre eux se contentent de la selle dite "modèle du Texas" mais ceux qui aiment à se signaler à l'attention emploient la selle californienne d'ailleurs préférable pour monter les chevaux difficiles.

Ces cow-boys élégants dépenseront volontiers soixante-dix dollars pour se procurer une selle de cuir ornée de dessins,

à peu près autant pour une bride de fantaisie, etc.

Pour eux-mêmes, ils agiront avec autant de largesse, ils consacreront volontiers un mois de salaire à l'achat d'éperons en argent et remplaceront la vulgaire peau de mouton, qui couvre les overalls de cuir, par du seal ou autres fourrures coûteuses.

Il n'y a guère qu'une seule pièce de leur équipement qui est la même pour tous: c'est le lasso; la destination toute spéciale de cet accessoire ne permet pas de l'orner de diverses manières ou de la fabriquer en matériaux de fantaisie.

Fait en cordage savamment tressé et très lourd, le lasso est d'autant plus difficile à manier qu'il est plus long; il faut de longues séances de pratique pour arriver à encercler proprement à distance le cou d'un adversaire quelconque, homme ou bétail.

Pourtant, c'est loin d'être impossible et il suffirait que quelques personnes en vue dans la société sportive aient l'idée de mettre à la mode cet exercice amusant à l'extrême pour le voir immédiatement et généralement adopté.

Le débutant devra employer un lasso dont le cordage aura trois huitièmes de pouce de diamètre ou, au maximum, un demi-pouce; la longueur sera d'environ seize pieds. On le munira d'un "oeil" en acier permettant de faire le noeud coulant.

Ce noeud, auquel on donnera pour commencer un diamètre d'environ trois pieds, pourra s'agrandir à volonté en "filant le câble" mais avant d'en arriver là, il faut déjà s'exercer longuement à "faire le cercle" d'une manière correcte.

Pour cela, abaisser la main droite de manière à amener le noeud dans un plan parallèle au sol et à quelques pouces de

celui-ci puis, en même temps qu'on donne le mouvement circulaire au lasso, il faut avoir soin de le laisser tourner sur lui-même afin qu'il ne se noue pas.

Ceci s'acquiert assez rapidement mais, dame! il faudra vous attendre à de nombreux essais infructueux; que l'élan soit mal donné ou mal maintenu, que la main n'oublie qu'un instant de laisser le lasso rouler sur lui-même et c'est l'évanouissement subit du superbe cercle obtenu avec tant de peine: il ne vous reste plus en main qu'un paquet de corde, inerte, entortillé, et aussi piteux d'aspect que votre mine elle-même.

Néanmoins, persévérez, la réussite est à ce prix, comme en nombre de choses d'ailleurs.

Quand vous serez bien familiarisé avec le cercle ordinaire, échangez votre lasso de seize pieds par un de vingt-deux pieds et alors essayez le "Wedding Ring"; c'est un peu plus compliqué.

Faites un noeud coulant d'environ trois pieds de diamètre comme précédemment, tenez-le, de la main droite à "l'oeil" de seize pieds pour un de vingt-deux pieds plus loin, imprimez un mouvement circulaire et une fois le cercle formé amenez-le, par un déplacement de la main droite, au-dessus de votre tête en même temps que vous laisserez filer le câble.

Ne vous attendez pas, cette fois-ci encore, à réussir du premier coup mais ne vous découragez pas, recommencez sans cesse, en évitant de faire des mouvements saccadés.

Quand vous serez bien accoutumé à ces divers exercices, vous pourrez alors exécuter un peu de fantaisie à votre gré, combiner divers mouvements de façon à obtenir de gracieuses figures dans le genre de celle du "papillon", vous pourrez éga-

lement vous exercer à ficeler un adversaire de bonne volonté d'abord immobile, ensuite marchant au pas puis, finalement, galopant devant vous.

Vous serez ensuite qualifié pour aller, si le coeur vous en dit, vous joindre aux cow-boys, cow-punchers et autres centaures de l'Ouest.

Il vous faudra faire alors provision de beaucoup de hardiesse car, il ne faut pas l'oublier, le cow-boy risqué fréquemment pour ne pas dire continuellement sa vie.



Le "Wedding-Ring" un joli exercice de lasso.

Ce sont les chutes toujours possibles, non pas "de" cheval, mais "avec" le cheval, le coup de corne, les morsures de serpents.

C'est en plus, l'isolement en dehors de toute civilisation proprement dite, dans des plaines où l'homme n'est respecté qu'en proportion de sa valeur et de sa vigueur, malgré tout cela, c'est une existen-

ce qui est loin de manquer de charmes.

Ce dur travail corporel est un puissant dérivatif pour l'esprit, cette solitude est une liberté et cette affection rude des camarades en "peau de mouton" bien souvent meilleure et plus sincère que celle

Nous avons personnellement, dans ces régions, quelques amis qui occupèrent dans le monde ce qu'il est convenu d'appeler un "certain rang" et nous aurions certes du plaisir à jouir de la stupéfaction du citadin qui n'a jamais sorti de la



Le "Papillon" que seuls peuvent exécuter les virtuoses du lasso.

que l'on trouve même dans les familles.

Il ne faut donc pas s'étonner de trouver parmi les cavaliers des immenses plaines de l'Ouest de véritables gentlemen et d'authentiques "fils de famille" las de l'hypotrisie des salons.

ville où il est né et, voyant ces cow-boys à la peau basanée par le soleil, les entendrait citer entre eux des fragments des bucoliques de Virgile ou discuter sur les pièces et figures d'un blason.

UN PEU DE TOURISME

Par Jos Traveller

AUX INDES

Chaque pays a ses coutumes et les Indes, particulièrement différent des autres pays pour nombre de choses.

Alors qu'un peu partout les maréchaux-ferrants disposent d'un matériel compliqué pour ferrer les bêtes vicieuses, les forgerons de l'Inde sont plus expéditifs.



Ils ligottent solidement les quatre pattes de l'animal couché sur le flanc ; un



aide lui maintient la tête afin d'empêcher tout mouvement et le forgeron procède, le plus tranquillement du monde, à sa petite opération.

Ce n'est sans doute pas très moderne mais c'est pratique, peu coûteux comme installation et suffisamment curieux pour donner l'envie aux étrangers témoins de cette scène de la fixer sur une pellicule de leur appareil photographique.

C'est ce que l'un d'eux a fait pour les lecteurs de la "Revue Populaire".

— o —

DANS L'ARIZONA

Voici une extraordinaire salle de bain... sans eau.

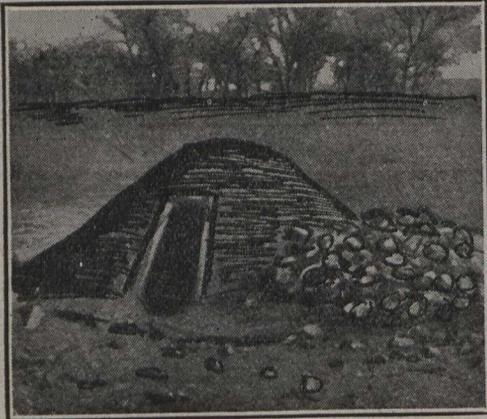
Au nord de l'Arizona, dans le territoire indien de Navajo, l'eau est excessivement rare; malgré cela les indigènes ont soin de leur corps et ne négligent jamais de prendre un bain dès qu'ils en ont besoin.

Voici comment ils procèdent: près de chaque habitation, on peut voir une petite hutte construite en briques d'argile ou simplement en bois recouvert de peaux.

Quand l'Indien veut "prendre son bain", il fait un bon feu près de la hutte et fait rougir quelques grosses pierres qu'il place à l'intérieur de la hutte.

Il se dépouille alors de ses vêtements, se glisse à l'intérieur de la cabane en laissant simplement la tête au dehors; afin que la chaleur ne se perde pas, il a soin de s'enrouler une quantité de couvertures autour du cou.

La transpiration se produit abondante et dégage le corps de toutes ses impure-



tés; un vigoureux massage avec une couverture de laine complète l'opération.

Moins la douche froide, c'est tout simplement le bain turc que ces sauvages ont inventé.

EN AFRIQUE CENTRALE

Des goûts et des couleurs, il ne faut pas discuter; ce qui fait le bonheur des uns ferait pleurer les autres et réciproquement.

Voyez la jolie fille que nous représen-



tions ici; son teint d'ébène et ses lèvres en bec de canard ne tenteraient peut-être pas un Montréalais mais il n'empêche que cela fait les délices de certains naturels des tribus de l'Afrique tropicale.

Dès le jeune âge, les jeunes filles de ces tribus se déforment les lèvres en y insérant des plaquettes de bois dont le diamètre va sans cesse en s'élargissant de sorte qu'à l'âge adulte, la jolie brunette possède une paire de lèvres qui n'ont pas moins d'un demi-pied de largeur...

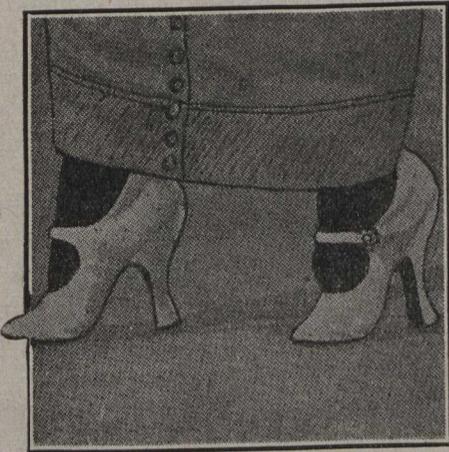
Des lèvres de six pouces, voilà qui ne doit pas faciliter beaucoup la conversation mais, d'autre part, les amoureux ont de la place pour embrasser leur dulcinée...

EN EUROPE... ET AILLEURS

Si les femmes de quelques tribus africaines s'enorgueillissent de la longueur de leurs lèvres, est-ce bien plus élégant et plus pratique de se déformer les pieds?

Assurément non! répondront nos jolies Canadiennes soucieuses de leur beauté et elles ont raison.

Voici pourtant une mode qui a failli connaître la vogue et a commencé ses ravages en Europe et même sur notre continent; on a voulu décréter que le suprême chic était d'avoir des talons aussi longs



que les lèvres des négresses dont je parle plus haut, soit ayant six pouces de longueur.

La photo ci-jointe donne une idée du confortable de cette mode; la personne ainsi chaussée a vaguement l'air de marcher sur des oeufs et semblable chaussure ne conviendrait guère pour Jos Traveler lorsqu'il excursionne un peu partout

afin de procurer à ses amis quelques pages de lecture sur ce qu'il y a d'intéressant sur notre globe terrestre.

SULTANS ET ROIS EN EXIL

La conquête du Maroc par la France fait repasser pour un moment sur l'écran de l'actualité les souverains exotiques qui durent descendre de leur trône.

Leur grand aîné fut l'émir Abd el Kader. Nous avons eu, depuis, d'autres célébrités; Béhanzin, roi d'Abomey, qui mourut en Algérie après un long séjour à la Martinique.

Deux ans après Ranavalo, reine de Madagascar, devait abandonner précipitamment, et de nuit, son palais d'Antananarivo pour gagner la Réunion, puis l'Algérie. Son très vieux mari, le premier ministre Raïlaïarivoni, déporté aussitôt après la conquête, était déjà venu mourir en Tunisie.

Quelques années plus tard le fameux Samory devait faire à ses "sofas" des adieux éternels pour aller prendre, sur les rives moins hospitalières de l'Ogoué, une retraite qu'on lui liquida au plus juste compte. Il a rejoint aujourd'hui le paradis des croyants.

Mais, à côté de ces vedettes, il est de pauvres diables presque inconnus et qui valent pourtant quelques mots de souvenir.

Tout d'abord, leur benjamin: Niébé,

filz du grand Rabah, le tyran du Centre africain. Il hérita d'un trône chancelant par suite de la mort de son père, tué en 1900 au combat de Kousseri, et de son frère Fad el Allah (Cadeau de Dieu), tombé à la tête des derniers "bireks".

Niébé prit le sage parti de se rendre, en 1901. Il fut dirigé sur Fort-Sibut.

La première impression que donnait ce jeune homme de vingt ans à peine n'était pas mauvaise, mais durait peu. Les petits yeux rieurs étaient féroces à leurs heures; les lèvres, couvertes de quelques poils follets, proféraient de terribles menaces contre les chiens, fils de chiens, de chrétiens!

Exigeant, vaniteux, intraitable avec les siens; bref, l'étoffe d'un bon Arabe, d'un excellent sultan. Ses antécédents connus l'affirmaient: sous le règne de son père, il exigeait qu'à sa vue ses sujets se jetassent le front dans la poussière. Passe encore, mais à Dikoa, d'une terrasse de la place du Marché, il déchargeait son mousqueton sur le peuple.

Ce "fils à papa", abandonné d'Allah sur les marches d'un trône, acceptait mal son exil. D'ailleurs, on le trouvait trop près de ses anciens sujets. Il dut partir pour Brazzaville, où il eut vite fait de laisser toutes les bienveillances officielles et privées.

Sa case devint le rendez-vous de toute une racaille de boys et de miliciens. On y joua, on y prépara sans doute quelques petites opérations contre le bien d'autrui et... l'air du Gabon fut conseillé à Niébé.

Disons, si cela peut l'excuser, que cet enfant gâté d'un sultan tout-puissant avait de gros besoins d'argent auxquels ne suffisait pas la très maigre pension du budget local. Il avait gardé, dans son exil, trois femmes, quatre enfants, deux boys, et disposait d'à peine 100 francs par mois! (\$20.00).

Voici maintenant deux bons vieux ermites, résignés en vrais musulmans:

L'un d'eux, Omar, est borgne; l'autre, Sendia, bégue.

Ils furent sultans du Bornou, établis sur la rive allemande du Chari.

Dégommés en 1900, à la suite de quelque sottise, ils furent également déportés à Fort-Sibut, où ils se confirent en dévotions, obligés de manger la viande de porc impure, délivrée chaque semaine aux rationnaires.

—"Niamo so, djoni pépé" (cette viande-là pas bon!) disaient-ils.

Le trio était complété par Acyl, un des trois prétendants au trône du Ouadaï. Après avoir échappé à de nombreux périls—celui d'avoir les yeux brûlés, par exemple—il vint trouver le gouvernement français en 1901, et contracta une alliance. Mais les choses se gâtèrent. Arrêté par suite d'une traduction infidèle ou maladroite d'une lettre interceptée, il se vit désigner Fort-de-Possel comme retraite obligatoire, en 1903.

Peu après il descendit sur Brazzaville, d'où le colonel Gouraud, aujourd'hui général, le ramena au Tchad, l'année suivante. Il est assis, aujourd'hui, sur le trône du Ouadaï, qu'il disputait à Doude Mourrah. Malgré ses yeux cruels et sa voix de rogomme, Acyl fut un prisonnier fort tranquille, égrenant des chapelets, en attendant l'heure meilleure.

Avant de quitter cette région, un mot sur Mohamed es Senoussi, sultan du Kouiti et du Dar-Rounga.

Aidé de ses deux fidèles vassaux, le hadji Takro et le chef d'armée Ali Djaba, assassin de Crampel, il se tailla un empire dans le sang et le pillage.

Il n'a pas connu longtemps, celui-là, les amertumes de la démission forcée. Le fusil d'un tirailleur acheva sa carrière, aux

portes même de Kouti, sa capitale.

Quel triste départ que celui d'Agoliagbo, roi d'Abomey, neveu et successeur de Behanzin! Il devenait un véritable danger et fut dépossédé en 1900.

Abandonner le pouvoir, passe encore, mais il dut rendre jusqu'au beau diamant monté en bague que le gouvernement français lui avait donné comme cadeau d'avènement, et cela lui creva le coeur.

Voici maintenant, en Extrême-Orient, Than Thai, empereur d'Annam, descendant dégénéré de Gia Lang et de Tu Duc. A dix-huit ans, il faisait déjà le désespoir de ses sujets; ses crimes ne se comptaient plus. Une favorite se révolte un jour contre une de ses volontés de dément: il la fait suspendre par les pieds, jambes écartées, et l'on verse sur elle, avec un entonnoir, de l'eau bouillante... Elle en meurt.

Invité à des fêtes officielles, à Hanoï, il entre dans une coère folle parce qu'une demoiselle de magasin française reçoit mal ses propositions.

Dès son retour au palais de Hué, sa rage contenue se donne libre cours et ses actes de folie furieuse lui valent enfin la déchéance prononcée par le "coma".

Il a repris le nom de Bun Tan, qu'il portait avant son avènement, et promène, au cap St-Jacques, sa neurasthénie profonde.

Tous ces rois en exil, ces sultans dégomés, rêvent encore de jours dorés, qui, hélas! ne reviendront plus.

— o —

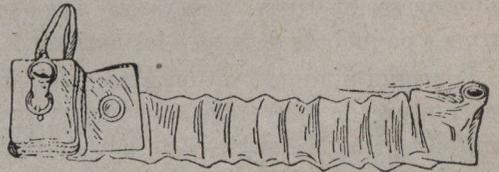
LA LEÇON DU TITANIC

Voici un peu plus d'un an que le Titanic a sombré dans les profondeurs de l'O-

céan.

L'enquête menée au sujet de la perte de ce navire a abouti à la conclusion que bien que sa construction fut parfaite au point de vue des matériaux employés, ainsi que de la main d'oeuvre et du plan sa résistance et sa protection, au-dessous de sa ligne de flottaison avaient été insuffisantes.

La commission du Sénat ainsi que l'office d'instruction présidé par lord Mersey demandèrent que certaines transformations de construction, spécialement sous la ligne de flottaison, fussent apportées aux navires du type Titanic, dans le but de les rendre plus résistants et de les empêcher de sombrer, sinon, dans toutes les conditions, tout au moins après une collision comme celle du Titanic.



Une nouvelle ceinture de sauvetage

La recommandation la plus importante était que les navires de ce type eussent désormais une véritable seconde coque intérieure constituée par des plaques posées sur la paroi interne des membrures de la carène du navire. Le tout cloisonné de façon à faire des compartiments étanches.

Disposition analogue pour le fond même du navire formant un second fond au-dessous des soutes à charbon et des chaudières, et complétant la seconde coque interne de façon à faire un tout indépendant de la coque première extérieure.

Les armateurs du Titanic se sont mis immédiatement à l'oeuvre et ont transformé de cette façon l'Olympic, l'autre géant des mers semblable on le sait au Ti-

tanic et de mêmes tonnages et dimensions.

Pendant cet hiver l'Olympic fut retiré du service et l'on construisit à l'intérieur la coque nouvelle ainsi comprise, dans les docks de Belfast.

Aujourd'hui l'Olympic a deux coques séparées par des compartiments étanches.

De plus des cloisons étanches supplémentaires ont été construites à l'avant et à l'arrière jusqu'à 12 verges au-dessus de la ligne de flottaison. Dorénavant si la rupture de la paroi extérieure se produisait exception faite naturellement pour les cas où la pénétration du corps heurté serait trop profonde, l'eau n'envahirait que l'espace limité entre les deux coques par les compartiments ainsi éventrés.

Ce système de double coque est déjà classique sur les navires de guerre. Pourquoi ne serait-il pas généralisé sur les grands paquebots de toutes les nations ?

Pourquoi n'adopterait-on pas également la ceinture de sauvetage que nous représentons qui a le double avantage de tenir peu de place et d'être prête immédiatement lorsqu'on en a besoin.

Elle est en toile imperméable et, pliée occupe un volume très réduit, elle se gonfle d'air automatiquement à la façon d'un accordéon lorsqu'on la déploie et supporte très facilement une personne sur l'eau.

On devrait encourager le plus possible ces découvertes pratiques et ne pas attendre pour cela les terribles leçons de la fatalité.

Cela vaudrait mieux à mon avis que de perfectionner canons et mitrailleuses pour s'entretuer.

— o —

IL Y A PLUS D'HOMMES QUE DE

FEMMES

—§—

S I les trompettes du Jugement dernier devaient sonner en ce moment le suprême et inéluctable "rassemblement", il aurait fallu préalablement mettre en état, comme cela se fait la veille des réunions solennelles, la modeste Vallée de Josaphat. Car elle ne contiendrait pas moins de dix-sept cents millions d'individus de tout âge et des deux sexes.

C'est un statisticien américain, M. St. Gulischambarow, qui nous certifie la réalité—approximative—de ce chiffre.

Ce respectable savant a eu la patience de dépouiller les résultats des recensements opérés, depuis une dizaine d'années, dans les divers pays civilisés.

Le chiffre d'humains établi à la suite de ses travaux correspond à peu près aux évaluations généralement acceptées.

Mais M. St. Gulischambarow nous a révélé, en outre, quelque chose d'assez piquant. Il y a sur terre environ 5,400,000 hommes de plus qu'il ne s'y trouve de femmes.

En d'autres termes, il y aurait, pour 1,000 hommes, 990 femmes.

D'ailleurs, cette différence entre les deux chiffres n'est pas également répartie sur tout le globe.

En Europe, notamment, 1,000 hommes correspondent à 1,027 femmes. On peut supposer que les suffragettes anglaises représentent une bonne partie de cet excédent.

En Afrique, c'est plus curieux encore : il ne s'y trouve pas moins de 1,045 femmes pour un millier d'hommes. Ainsi s'explique sans doute le succès que ren-

contre, aussi bien chez les dames que chez les messieurs, la polygamie autorisée par le Coran.

Partout ailleurs, les femmes sont en minorité. Pour 1,000 hommes, il y a 964 femmes en Amérique, 961 en Asie, et 937 en Australie.

En certaines régions, le déséquilibre des deux "forces" est formidable. L'Ouganda africain comprend 1,467 femmes pour 1,000 mâles, tandis que les régions minières de l'Alaska n'offrent à un millier d'hommes que 389 femmes.

C'est un état de choses auquel une bonne gestion des affaires humaines devrait mettre fin.

Le pays où l'élément féminin est en excès devraient en favoriser l'émigration vers des régions moins fortunées—soyons galants.

Il convient de stigmatiser l'égoïsme des Mormons américains, polygames irréductibles, qui détiennent indûment des épouses en surnombre.

Mais quel apôtre persuadera aux 5,400,000 célibataires forcés de notre globe qu'ils auraient à se féliciter d'une immigration de suffragettes anglaises ou de négresses africaines?

— o —

Une nuée de sauterelles, s'abattant sur l'appareil d'un aviateur qui volait à l'aérodrome de Bajo, près de Madrid, a causé sa chute. L'homme, aveuglé par les insectes, perdit le contrôle de sa machine et ce fut seulement par miracle qu'il échappa à la mort.

Richelieu & Ontario Nav. Co.

Du Niagara a la Mer. Excursions de Vacances

En établissant le projet de vos promenades cette année, comprenez-y un voyage sur un de nos magnifiques vapeurs modernes.

Visitez les chutes du Niagara, Toronto, les Mille-Iles, Québec, et la merveilleuse rivière Saguenay qui coule au coeur des Laurentides.



Vue du Cap Trinité prise à bord d'un vapeur sur la rivière Saguenay

HOTELS

'Manoir Richelieu'
Murray Bay, Qué.

'Hôtel Tadousac'
Tadousac, Qué.
Plages populaires
comme lieux de
rendez-vous.

Aucune crainte
de fièvre des
foins ou de mala-
ria.

Pour brochures
et plus amples dé-
tails, s'adresser à
M. Foster Chaffe
Passenger Traffic
Manager
Montréal.

Attelages de Printemps

N'achetez pas d'attelage avant d'avoir vu nos splendides modèles d'été.



Solidité, élégance et bon marché sont trois qualités qu'ils possèdent au plus haut degré.



Une visite à nos magasins suffira pour vous convaincre, venez nous voir et nous vous réserverons le meilleur accueil, que vous ayez ou non l'intention d'acheter.

Jamontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL. CAN.

LA CHAUSSURE A DIFFERENTES

EPOQUES

Chaussures d'écorces et chaussures de pourpre

L'origine des savetiers

Par le Chercheur

DE tous les métiers que l'art décoratif a annobis, un des plus anciens et des plus intimement liés à l'histoire de notre civilisation est celui de la chaussure.

Née de la nécessité impérieuse de préserver nos membres inférieurs des aspérités du sol, elle apparaît d'abord, à l'orée des siècles, comme une des premières manifestations de l'ingéniosité de l'homme, avant d'être l'objet de son luxe et de sa fantaisie.

Dès les âges préhistoriques, la chaussure existe et varie de forme selon les habitudes de ceux qui en font usage.

L'homme qui pêche au bord des fleuves peut se contenter, pour marcher sur le sable humide, d'une simple semelle de bois ou de jonc tressé qu'il noue par-dessus le pied avec des liames, mais celui qui chasse dans l'intérieur des forêts, pour ne pas se blesser aux rocs et aux ronces, doit ajouter à cette semelle une tige d'écorce d'arbre ou de peau de bête couvrant la cheville et le bas de la jambe.

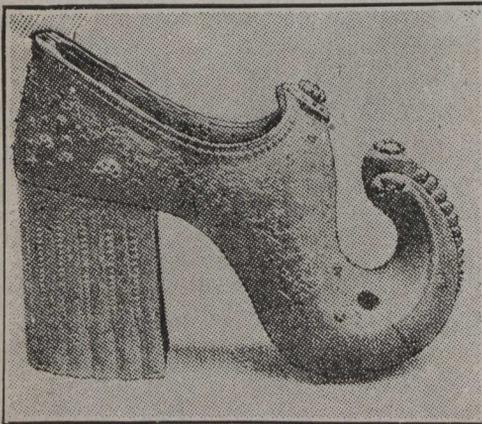
Quand, de l'état sauvage, l'humanité

s'élève à un degré supérieur de civilisation, la semelle grossière de l'homme des cavernes fait place à la sandale de papyrus des Assyriens et des Egyptiens.

Bientôt le luxe et la pompe envahissent le monde; le cuir fruste des chasseurs d'aurochs disparaît devant l'étain, le cuivre et l'argent des belles cnémides des héros belliqueux.

La pourpre teint les sandales des rois d'Albe et l'empereur Héliogabale orne de pierres précieuses les bandelettes de ses souliers.

La boucle et le croissant d'or, rehaus-



Une chaussure française du XVII^e siècle conservée au musée de Cluny à Paris

sant la chaussure, deviennent l'emblème de distinctions honorifiques, certaines formes et couleurs sont réservées aux personnages de qualité ou à des professions particulières.

Le "phoecasion" de cuir blanc devient l'apanage des prêtres d'Athènes et des sacrificateurs; la "baxa", en feuilles de palmier, est choisie par les philosophes; le "soccus" de bois révèle un ac-

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
Nouvelle Boîte Postale 2675
Dépt. A., Montréal.

GRAND DIEU! QUELLE AFFLICTION



Et dire qu'en trois minutes on peut faire disparaître n'importe quelle barbe tant dure et touffue qu'elle soit, aussi bien que tous les poils superflus du visage, du cou ou des bras, avec la RAZORINE du Dr Simon, Paris, France. Non seulement tous les poils et la barbe disparaissent en trois minutes, mais ils sont détruits totalement jusque dans leur racine, sans douleur, sans rougeur, sans irritation de la peau qui devient au même instant blanche, souple et veloutée.

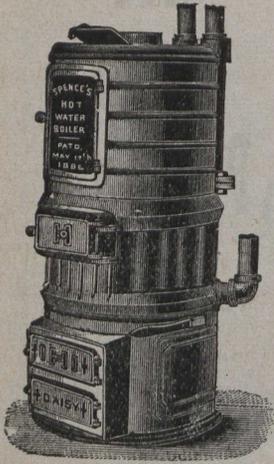
Pour convaincre les incrédules, nous envoyons à tous ceux qui en font la demande un échantillon suffisant pour prouver son infailibilité. De plus, nous offrons \$50 de récompense pour une preuve d'insuccès. Pour en avoir il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cents, pour frais de poste en emballage, adresser

COOPER & Co.,
Dépt. 7,
No 203 des Commissaires, - Montréal.

Prix du traitement complet, \$1.00.

Raoul Leboeuf

Entrepreneur Plombier



Poseur d'appareils à Gaz et Eau Chaude.

Réparations de toutes sortes, une spécialité

Brûleurs et Mantoux à Gaz à bas prix.

160 RACHEL EST

Tel. Bell St-Louis 4100

MONTREAL

FAITES COMME MOI !



J'étais maigre, faible, épuisée, après avoir tout essayé, j'étais désespérée. Une amie vint me voir et me conseilla d'essayer **GRATIS** le "Régénérateur Maroni."

J'ai suivi son conseil et si vous faites comme moi, vous serez heureuse de constater qu'au lieu d'être un sujet de pitié, vous ferez envie à celles qui ont une santé faible et sont dépourvues de grâces naturelles.

Envoyez 10c avec vos nom et adresse et vous éprouverez les joies légitimes de devenir grasses et bien faites. Adressez-vous aujourd'hui même à

Dr A. MARONI, - - - - - Dépt. 12,

39a Ave Viger, Montréal.

teur comique, cependant que Sophocle réclame pour les tragédiens le port exclusif du cothurne rouge.

Les femmes ne sont pas moins bien partagées. Pollux compte vingt-deux espèces de chaussures féminines qu'on peut diviser en deux classes: celles qui couvraient tout le pied jusqu'à la cheville et celles qui, n'étant composées que d'une simple semelle, se nouaient avec des rubans et des courroies.

Les anciens attachaient un prix inestimable à la grâce de la chaussure.

On nous rapporte que Salambô portait "des sandales à pointes recourbées qui disparaissaient sous un amas d'émeraudes", tandis que Cléopâtre affectionnait les "tatbebs" de cuir blanc gaufré de scarabées d'or.

Lorsque les dames du siècle de Périclès allaient visiter leurs amies, elles se faisaient suivre d'un esclave portant une petite cassette appelée "sandalathèque", du nom des précieuses pantouffles qu'elle contenait et que les élégantes d'alors chaussaient à l'entrée de la maison où elles se rendaient.

En France, à partir du moyen âge, la forme de la chaussure subit la transformation du costume et s'éloigne de plus en plus de sa simplicité primitive.

Au lieu de suivre la nature, on s'en écarte complètement. Le soulier à talons hauts fait son apparition.

Les chroniqueurs se lamentent et prétendent "que les souliers étroits et trop courts, chaussures si fort à la mode chez les femmes, les blessent et leur causent des cors qui ne guérissent jamais."

C'est depuis cette époque, sans doute, qu'une étymologie populaire a voulu que le nom de cordonnier vint du mot cor... évoquant ainsi la torture que certaines

FILLES ET FEMMES MAIGRES

Peu Favorisées de la Nature

C'est pour vous qu'a été inventé le BUSTINOL du Dr SIMON de PARIS, FRANCE.



Pour une fille ou une femme qui, de quelque manière qu'elle s'habille n'est jamais fashionable, et se sent toujours humiliée à cause de sa maigreur, le BUSTINOL est toute une révélation. Il transforme rapidement les poitrines plates, fait grossir les seins peu ou pas du tout développés, raffermir et remonte ceux qui sont atrophiés ou flétris par l'allaitement ou la maladie et assure à toutes une apparence superbe, une beauté

parfaite tout en améliorant la santé en générale.

Pour vous en convaincre il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de Poste et emballage et vous en recevrez une échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse.

Adressez Dr SIMON, DEPT. 7, No 203 rue des Commissaires, Montréal.

Toute correspondance et communication quelconque, strictement confidentielle. Les commandes, paquets ou lettres sont toujours expédiés de façon à ce que personne puisse en soupçonner le contenu.



L'ONGUENT EXTIRPATEUR
DES CORS GARANTI
L. DE LIMBOURG,
(de Paris)
Pédicure Spécialiste.

Attaché au Service des RR.
Soeurs de l'Hôtel-Dieu et Princi-
pales Communautés Religieuses.

291 rue St-Denis 291. Phone Est 2109
Dépôt Générale pour l'Onguent Extirpateur des Cors
Garanti,

QUENNEVILLE & GUERIN,
90 rue Ste-Catherine Est, Montréal.

Exiger la signature sur chaque pot.

Prix: \$2.00 net. Envoie contre mandat poste.

chaussures nous infligent.

Ce n'est là, en vérité, que fantaisie de "gay science", le nom de cordonnier vient du mot "cordouan", ou cuir travaillé à la façon de Cordoue, avec lequel on fabriquait les chaussures de luxe, par opposition à la basane, plus ordinaire, qui servait aux "çavetonniers," d'où l'on a fait "savetiers".

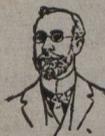
— 0 —

AU MONTENEGRO

"Sonne, cloche! Sonne partout!... Annonce partout que, plus grande est la puissance des musulmans, plus grand sera notre triomphe en l'anéantissant!..."

Haine de races! Haine de religions! Haine séculaire, que proclame si tragiquement cette strophe de la chanson monténégrine, et que souligne, là-bas, plus tragique encore et plus farouche, la grande rumeur des canons!... De chaque village, de chaque pic, de chaque sentier, ils dévalent les combattants jamais vaincus!... La Bulgarie et la Serbie gardent le silence, se recueillent,— peut-être hésitent... Les moins nombreux et les plus faibles ont voulu arriver les premiers sur l'arène!

Csernagora, — montagne noire, — en langue slave, Monténégro, en italien. Semé de vallons, hérissé de rochers abrupts, déchiré de gouffres et de précipices, le royaume est inexpugnable. Seuls, peuvent



EXAMEN DES YEUX GRATIS

"Torie", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL.

Le Spécialiste **BEAUMIER**

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers," ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.



s'y diriger les montagnards du pays.

“Quand Dieu créa le monde, rapporte une vieille légende, il tenait à la main un sac plein de montagnes. Mais le sac vint à crever au-dessus du Monténégro. D'où la masse formidable de rochers qui le protègent.”

Bien que du même sang que le Serbe d'anubien, le Monténégrin ne lui ressemble pas. Emporé, belliqueux, il est toujours prêt à se battre. Ses pistolets, ses poignards ne le quittent point. Jamais il ne sortira sans armes: “il serait déshonoré”. Même aux champs, il emporte son escopette.

Comparé au Serbe, le Monténégrin nous apparaît comme un barbare. Il pratique encore la “vendetta”. Œil pour œil, dent pour dent... à moins qu'une compensation de dix sequins par “sang” ne calme l'ardeur de l'offensé!...

Son désir de la mort violente est inimaginable. On la souhaite aux nouveau-nés. “Puisse-t-il ne pas mourir dans son lit!” Tel est le vœu qui l'accueille à son arrivée. Lorsqu'un Monténégrin meurt de maladie ou de vieillesse, ses proches annoncent avec des détours ce trépas peu digne d'envie.

“Le vieux Meurtrier l'a pris!” disent-ils à leurs amis.

Bien que le Monténégrin considère la femme comme un être inférieur, qu'il lui laisse accomplir les dures besognes de la terre, les travaux de l'intérieur, et ne lui témoigne jamais en public la plus petite marque d'affection, il pousse au plus haut point le culte de la famille. Plus haut encore—et par-dessus tout—il place les liens fraternels. Deux hommes, deux femmes, ont-ils mêmes amitiés, mêmes goûts, mêmes aversions? Ils sollicitent la bénédiction du pope, s'embrassent devant l'autel, et se jurent alliance jusqu'au trépas. C'est

le “probatim”.

Robustes, élancés et souples, ces guerroyeurs si épris de la patrie, sont soldats de la plus tendre enfance à l'ultime vieillesse. On emploie même les femmes dans les services auxiliaires de l'armée. Un Monténégrin garde toujours la dernière balle de son revolver pour se tuer, s'il tombe aux mains de l'ennemi. Et cet ennemi héréditaire, irréconciliable, follement haï, c'est le Turc!

Inasservi, malgré l'effort de l'adversaire, de plus en plus vivace, de plus en plus intrépide, ce peuple luttera, n'en doutons pas, jusqu'au dernier souffle.



Nos DENTS sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).
162, St-Denis, Montréal.

A V I S

Les numéros de la **Revue Populaire** antérieurs à janvier 1913 sont complètement épuisés.

En conséquence nous prions nos lecteurs de prendre note qu'il nous est impossible de satisfaire aux demandes concernant ces numéros.



PEDICURE

Cors enlevés sans douleur. Traitement des ongles incarnés.

M. E. Ratelle
163 rue St-Denis
Près Ste-Catherine
Tel. Est 5345.

LE CAR ENGER 1913

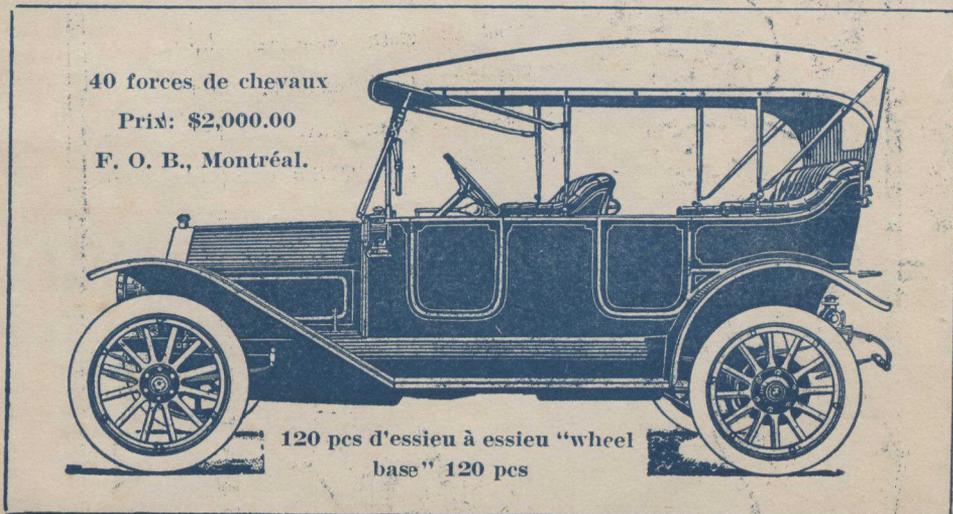
Le public en est arrivé à une telle exigence à l'endroit des automobiles que chaque jour de nouvelles améliorations sont brevetées, et que leur application devient une source de satisfaction pour les promeneurs en même temps que de richesse pour les campagnes qui adoptent ces améliorations.

Or il arrive ceci que les anciennes compagnies de fabrication d'automobiles se refusent souvent à acquérir les nouveaux procédés, les nouvelles inventions qui les forceraient à mettre de côté leurs patentes actuelles et les entraîneraient à des dépenses très lourdes. Il se forme donc de nouvelles compagnies pour exploiter les brevets les plus récents, les plus perfectionnés, les plus simplifiés, puisque la simplification est la marque du perfectionnement.

Tel a été le cas pour la Compagnie

“Enger Motor Car”

de Cincinnati (Ohio).



Tout ce qui réunit le confort à la solidité; tout ce qui combine la solidité dans l'ensemble avec la simplicité dans le mécanisme est groupé dans le **CAR ENGER**.

Le modèle 1913 est actuellement sur le marché. Ses détails, sur lesquels nous reviendrons, produisent chez le connaisseur l'admiration: c'est la perfection. Allumage, Carburateur, Refroidissement, Embrayage, Transmission, Changement de Vitesse, Carrosserie, tout a été l'objet d'une étude attentive. La science et l'art, l'imagination et l'expérience, ont produit une perfection qui s'appelle le car "Enger"—garanti d'ailleurs par la Compagnie.

N'achetez pas votre car pour 1913 sans avoir pris les renseignements nécessaires sur le car Enger. Adressez-vous à

Ferd. Poirier, Jr., 200, Blvd. St-Laurent, Montréal, Qué.

Représentant pour la Province de Québec.

CIGARETTES DERBY



Des millions de
CIGARETTES
DERBY

se vendent
annuellement,
simplement par ce
que des milliers de
fumeurs les pré-
fèrent aux autres.

5c. le paquet
partout.

